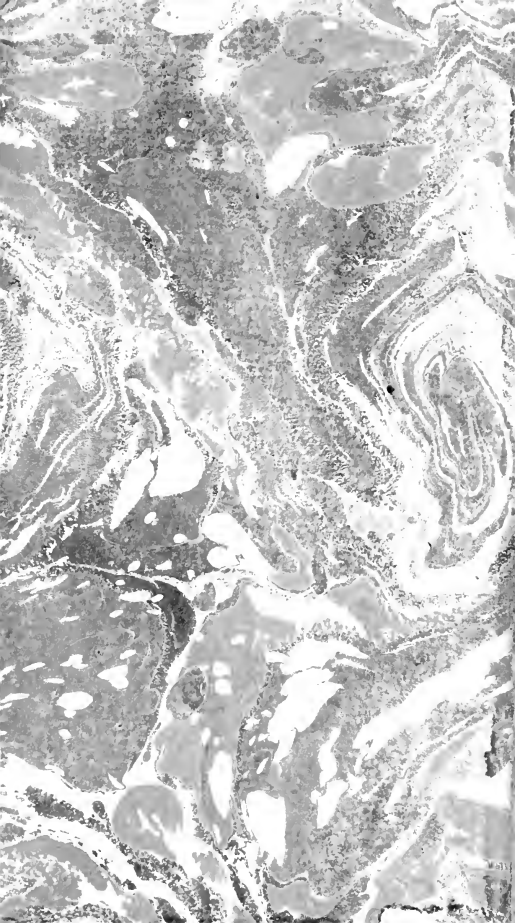
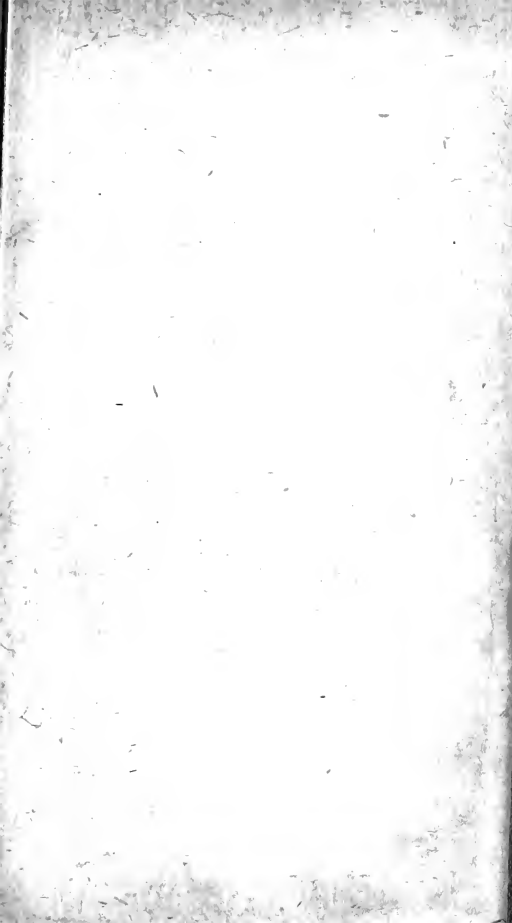


N^o 25/2









JULIE,

O U

LA NOUVELLE

HÉLOÏSE.

TOME SEPTIEME.



LA NOUVELLE
H É L O Ï S E,
O U
L E T T R E S
DE DEUX AMANS,

*Habitans d'une petite Ville au pied
des Alpes ;*

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

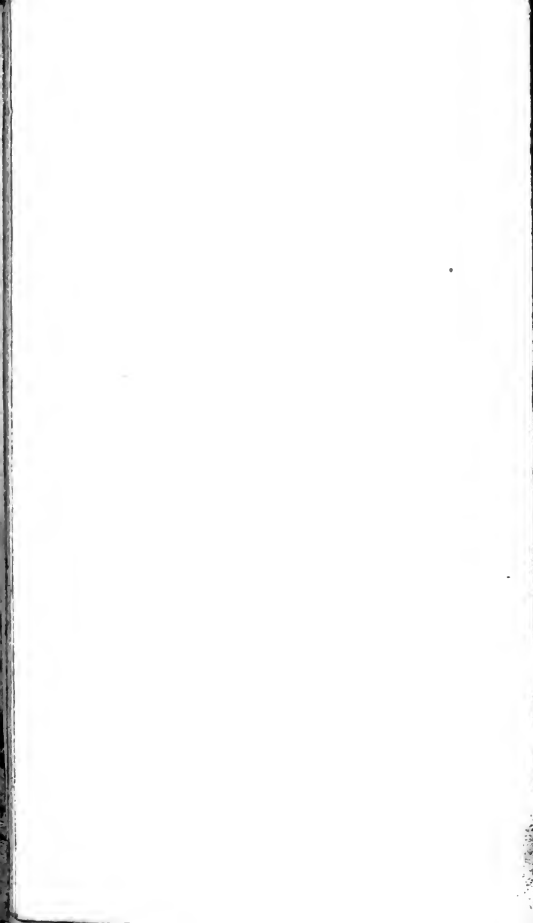
PAR J. J. ROUSSEAU.

TOME SEPTIEME.



A L O N D R E S.

M. D C C. L X X X I.



LETTRES

D E

DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE
AU PIED DES ALPES.

SIXIEME PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

DE MDE. D'ORBE

A MDE. DE WOLMAR.

A VANT de partir de Lausanne il faut t'écrire un petit mot pour t'apprendre que j'y suis arrivée ; non pas pourtant aussi joyeuse que j'espérois. Je me faisois une fête de ce petit voyage qui t'a toi-même si souvent tentée ; mais en refusant d'en être tu me l'as rendu presque importun ; car quelle ressource

Tome VII.

A

2 LA NOUVELLE

y trouverai-je ? S'il est ennuyeux , j'aurai l'ennui pour mon compte ; & s'il est agréable , j'aurai le regret de m'amuser sans toi. Si je n'ai rien à dire contre tes raisons , crois-tu pour cela que je m'en contente ? Ma foi , cousine , tu te trompes bien fort , & c'est encore ce qui me fâche , de n'être pas même en droit de me fâcher. Dis , mauvaise , n'as-tu pas honte d'avoir toujours raison avec ton amie , & de résister à ce qui lui fait plaisir , sans lui laisser même celui de gronder ? Quand tu aurois planté là pour huit jours ton mari , ton ménage & tes marmots , ne diroit-on pas que tout eût été perdu ? Tu aurois fait une étourderie , il est vrai ; mais tu'en vaudrois cent fois mieux ; au lieu qu'en te mêlant d'être parfaite , tu ne feras plus bonne à rien , & tu n'auras qu'à te chercher des amis parmi les Anges.

Malgré les mécontentemens passés , je n'ai pu sans attendrissement me retrouver au milieu de ma famille ; j'y ai été reçue avec plaisir ou du moins avec beaucoup de caresses. J'attends pour te parler de mon

HÉLOÏSE. VI. PART. 3

frere que j'aie fait connoissance avec lui. Avec une assez belle figure , il a l'air empesé du pays d'où il vient. Il est sérieux & froid ; je lui trouve même un peu de morgue : j'ai grand peur pour la petite personne qu'au lieu d'être un aussi bon mari que les nôtres , il ne tranche un peu du seigneur & maître.

Mon pere a été si charmé de me voir , qu'il a quitté pour m'embrasser la relation d'une grande bataille que les François viennent de gagner en Flandres , comme pour vérifier la prédiction de l'ami de notre ami. Quel bonheur qu'il n'ait pas été là ! Imagines-tu le brave Edouard voyant fuir les Anglois & fuyant lui-même ? Jamais , jamais ! . . . il se fût fait tuer cent fois.

Mais à propos de nos amis , il y a longtemps qu'ils ne nous ont écrit. N'étoit-ce pas hier , je crois , jour de courier ? Si tu reçois de leurs lettres , j'espere que tu n'oublieras pas l'intérêt que j'y prends.

Adieu , cousine , il faut partir. J'attends de tes nouvelles à Geneve , où nous comptons arriver demain pour dîner. Au reste , je t'avertis que de maniere ou d'autre la noce ne se fera pas sans toi , & que si tu ne veux

4 LA NOUVELLE

pas venir à Laufanne , moi je viens avec tout mon monde mettre Clarens au pillage , & boire tous les vins de l'Univers.

LETTRE II.

DE MDE. D'ORBE

A MDE. DE WOLMAR.

A Merveille , sœur prêcheuse ! mais tu comptes un peu trop , ce me semble sur l'effet salutaire de tes sermons : sans juger s'ils endormoient beaucoup autrefois ton ami , je t'avertis qu'ils n'endorment point aujourd'hui ton amie ; & celui que j'ai reçu hier au soir , loin de m'exciter au sommeil , me l'a ôté durant la nuit entière. Gare la paraphrase de mon argus , s'il voit cette lettre ! mais j'y mettrai bon ordre , & je te jure que tu te brûleras les doigts plutôt que de la lui montrer.

Si j'allois te récapituler point par point , j'empiéteroie sur tes droits ; il vaut mieux suivre ma tête ; & puis , pour avoir l'air plus modeste & ne pas te donner trop beau jeu ,

HÉLOÏSE. VI. PART. 5

je ne veux pas d'abord parler de nos voyageurs & du courrier d'Italie. Le pis aller , si cela m'arrive , sera de récrire ma lettre , & de mettre le commencement à la fin. Parlons de la prétendue Ladi Bomston.

Je m'indigne à ce seul titre. Je ne pardonnerois pas plus à St. Preux de le laisser prendre à cette fille , qu'à Edouard de le lui donner , & à toi de le reconnoître. Julie de Wolmar recevoir *Lauretta Pisana* dans sa maison ! la souffrir auprès d'elle ! eh ! mon enfant , y penses-tu ? Quelle douceur cruelle est cela ? Ne fais-tu pas que l'air qui t'entoure est mortel à l'infamie ? La pauvre malheureuse oseroit-elle mêler son haleine à la tienne , oseroit-elle respirer près de toi ? Elle y feroit plus mal à son aise qu'un possédé touché par des reliques ; ton seul regard la feroit rentrer en terre ; ton ombre seule la tueroit.

Je ne méprise point Laure , à Dieu ne plaise : au contraire , je l'admire & la respecte d'autant plus qu'un pareil retour est héroïque & rare. En est-ce assez pour autoriser les comparaisons basses avec lesquelles tu t'oses profaner toi-même ; comme si dans

6 LA NOUVELLE

ses plus grandes foibleſſes le véritable amour ne gardoit pas la perſonne , & ne rendoit pas l'honneur plus jaloux ? Mais je t'entends , & je t'excuse. Les objets éloignés & bas ſe confondent maintenant à ta vue ; dans ta ſublime élévation tu regardes la terre , & n'en vois plus les inégalités. Ta dévote humilité ſait mettre à profit juſqu'à ta vertu.

Hé bien ! que ſert tout cela ! Les ſentimens naturels en reviennent-ils moins ? L'amour-propre en fait-il moins ſon jeu ? Malgré toi tu ſens ta répugnance , tu la taxes d'orgueil , tu la voudrois combattre , tu l'imputes à l'opinion. Bonne fille ! & depuis quand l'opprobre du vice n'eſt-il que dans l'opinion ? Quelle ſociété conçois-tu poſſible avec une femme devant qui l'on ne ſauroit nommer la chaſteté , l'honnêteté , la vertu , ſans lui faire verſer des larmes de honte , ſans ranimer ſes douleurs , ſans inſulter preſque à ſon repentir ? Crois-moi , mon ange , il faut reſpecter Laure & ne la point voir. La fuir eſt un égard que lui doivent d'honnêtes femmes ; elle auroit trop à ſouffrir avec nous.

Ecoute. Ton cœur te dit que ce mariage

HÉLOÏSE. VI. PART. 7

ne se doit point faire ? N'est-ce pas te dire qu'il ne se fera point ? . . . Notre ami , dis-tu , n'en parle pas dans sa lettre ? . . . Dans la lettre que tu dis qu'il m'écrit ? . . . Et tu dis que cette lettre est fort longue ? . . . Et puis vient le discours de ton mari . . . il est mystérieux ton mari ! . . . vous êtes un couple de fripons qui me jouez d'intelligence ; mais . . . son sentiment , au reste , n'étoit pas ici fort nécessaire . . . sur-tout pour toi qui as vu la lettre . . . ni pour moi qui ne l'ai pas vue . . . car je suis plus sûre de ton ami , du mien , que de toute la philosophie.

Ah ça ! ne voilà-t-il pas déjà cet importun qui revient , on ne fait comment ? Ma foi , de peur qu'il ne revienne encore , puisque je suis sur son chapitre , il faut que je l'épuise , afin de n'en pas faire à deux fois.

N'allons point nous perdre dans le pays des chimères. Si tu n'avois pas été Julie , si ton ami n'eût pas été ton amant , j'ignore ce qu'il eût été pour moi , je ne fais ce que j'aurois été moi-même. Tout ce que je fais bien , c'est que si sa mauvaise étoile me l'eût

8 LA NOUVELLE

adressé d'abord , c'étoit fait de sa pauvre tête , & , que je sois folle ou non , je l'aurois infailliblement rendu fou. Mais qu'importe ce que je pouvois être ? Parlons de ce que je suis. La première chose que j'ai faite a été de t'aimer. Dès nos premiers ans mon cœur s'absorba dans le tien. Toute tendre & sensible que j'eusse été , je ne sus plus aimer ni sentir par moi-même. Tous mes sentimens me vinrent de toi ; toi seule me tins lieu de tout , & je ne vécus que pour être ton amie. Voilà ce que vit la Chaillot ; voilà sur quoi elle me jugea ; réponds , cousine , se trompa-t-elle ?

Je fis mon frere de ton ami , tu le fais : l'amant de mon amie me fut comme le fils de ma mere. Ce ne fut point ma raison , mais mon cœur qui fit ce choix. J'eusse été plus sensible encore , que je ne l'aurois pas autrement aimé. Je t'embrassois en embrassant la plus chere moitié de toi-même ; j'avois pour garant de la pureté de mes caresses leur propre vivacité. Une fille traite-t-elle ainsi ce qu'elle aime ! Le traitois-tu toi-même ainsi ? Non , Julie , l'amour chez nous est craintif & timide ; la réserve & la

H É L O I S E. VI. PART. 9

honte font ses avances , il s'annonce par ses refus, & si-tôt qu'il transforme en faveurs les caresses , il en fait bien distinguer le prix. L'amitié est prodigue, mais l'amour est avare.

J'avoue que de trop étroites liaisons sont toujours périlleuses à l'âge où nous étions lui & moi ; mais tous deux le cœur plein du même objet , nous nous accoutumâmes tellement à le placer entre nous , qu'à moins de t'anéantir , nous ne pouvions plus arriver l'un à l'autre. La familiarité même dont nous avons pris la douce habitude, cette familiarité , dans tout autre cas si dangereuse , fut alors ma sauve-garde. Nos sentimens dépendent de nos idées , & quand elles ont pris un certain cours , elles en changent difficilement. Nous en avions trop dit sur un ton pour recommencer sur un autre ; nous étions déjà trop loin pour revenir sur nos pas. L'amour veut faire tout son progrès lui-même , il n'aime point que l'amitié lui épargne la moitié du chemin. Enfin , je l'ai dit autrefois , & j'ai lieu de le croire encore , on ne prend guere de baisers coupables sur la même bouche où l'on en prit d'innocens.

A l'appui de tout cela vint celui que le Ciel destinoit à faire le court bonheur de ma vie. Tu le fais , cousine , il étoit jeune , bien fait , honnête , attentif , complaisant ; il ne savoit pas aimer comme ton ami ; mais c'étoit moi qu'il aimoit , & quand on a le cœur libre , la passion qui s'adresse à nous a toujours quelque chose de contagieux. Je lui rendis donc du mien tout ce qu'il en restoit à prendre , & sa part fut encore assez bonne pour ne lui pas laisser de regret à son choix. Avec cela , qu'avois-je à redouter ? J'avoue même que les droits du sexe joints à ceux du devoir portèrent un moment préjudice aux tiens , & que livrée à mon nouvel état je fus d'abord plus épouse qu'amie ; mais en revenant à toi je te rapporterai deux cœurs au lieu d'un , & je n'ai pas oublié depuis , que je suis restée seule chargée de cette double dette.

Que te dirai-je encore , ma douce amie ? Au retour de notre ancien maître , c'étoit , pour ainsi dire , une nouvelle connoissance à faire , je crus le voir avec d'autres yeux ; je crus sentir en l'embrassant un frémissement qui jusques-là m'avoit été inconnu ;

HÉLOÏSE. VI. PART. 11

plus cette émotion me fut délicieuse , plus elle me fit de peur : je m'alarmai comme d'un crime , d'un sentiment qui n'existoit peut-être que parce qu'il n'étoit plus criminel. Je pensai trop que ton amant ne l'étoit plus , & qu'il ne pouvoit plus l'être ; je sentis trop qu'il étoit libre , & que je l'étois aussi. Tu fais le reste , aimable cousine , mes frayeurs , mes scrupules te furent connus aussi-tôt qu'à moi. Mon cœur sans expérience s'intimidoit tellement d'un état si nouveau pour lui , que je me reprochois mon empressement de te rejoindre , comme s'il n'eût pas précédé le retour de cet ami. Je n'aimois point qu'il fût précisément où je desirois si fort d'être , & je crois que j'aurois moins souffert de sentir ce desir plus tiede que d'imaginer qu'il ne fût pas tout pour toi.

Enfin , je te rejoignis , & je fus presque rassurée. Je m'étois moins reproché ma foiblesse après t'en avoir fait l'aveu. Près de toi je me la reprochois moins encore ; je crus m'être mise à mon tour sous ta garde , & je cessai de craindre pour moi. Je résolus , par ton conseil même , de ne point changer de conduite avec lui. Il est constant qu'une

plus grande réserve eût été une espèce de déclaration , & ce n'étoit que trop de celles qui pouvoient m'échapper malgré moi , sans en faire une volontaire. Je continuai donc d'être badine pas honte , & familiere par modestie : mais peut-être tout cela se faisant moins naturellement , ne se faisoit-il plus avec la même mesure. De folâtre que j'étois , je devins tout-à-fait folle , & ce qui m'en accrut la confiance , fut de sentir que je pouvois l'être impunément. Soit que l'exemple de ton retour à toi-même me donnât plus de force pour t'imiter ; soit que ma Julie épure tout ce qui l'approche , je me trouvai tout-à-fait tranquille , & il ne me resta de mes premières émotions qu'un sentiment très-doux , il est vrai , mais calme & paisible , & qui ne demandoit rien de plus à mon cœur que la durée de l'état où j'étois.

Oui , chere amie , je suis tendre & sensible aussi bien que toi ; mais je le suis d'une autre maniere. Mes affections sont plus vives ; les tiennes sont plus pénétrantes. Peut-être avec des sens plus animés ai-je plus de ressources pour leur donner le change , & cette même gaieté qui coûte l'innocence à tant

HÉLOÏSE. VI. PART. 13

d'autres, me l'a toujours conservée. Ce n'a pas toujours été sans peine , il faut l'avouer. Le moyen de rester veuve à mon âge , & de ne pas sentir quelquefois que les jours ne font que la moitié de la vie ? Mais , comme tu l'as dit , & comme tu l'éprouves , la sagesse est un grand moyen d'être sage ; car avec toute ta bonne contenance , je ne te crois pas dans un cas fort différent du mien. C'est alors que l'enjouement vient à mon secours & fait plus , peut - être , pour la vertu , que n'eussent fait les graves leçons de la raison. Combien de fois dans le silence de la nuit , où l'on ne peut s'échaper à soi-même , j'ai chassé des idées importunes en méditant des tours pour le lendemain ! combien de fois j'ai sauvé les dangers d'un tête-à-tête par une saillie extravagante ! tiens , ma chère , il y a toujours , quand on est foible , un moment où la gaieté devient sérieuse , & ce moment ne viendra point pour moi. Voilà ce que je crois sentir , & de quoi je t'ose répondre.

Après cela , je te confirme librement tout ce que je t'ai dit dans l'Elisée sur l'attachement que j'ai senti naître , & sur tout le

bonheur dont j'ai joui cet hiver. Je m'en livrois de meilleur cœur au charme de vivre avec ce que j'aime , en sentant que je ne desirois rien de plus. Si ce tems eût duré toujours , je n'en aurois jamais souhaité un autre. Ma gaieté venoit de contentement & non d'artifice. Je tournois en espiéglerie le plaisir de m'occuper de lui sans cesse. Je sentoîs qu'en me bornant à rire je ne m'ap-
prêtois point de pleurs.

Ma foi , cousine , j'ai cru m'appercevoir quelquefois que le jeu ne lui déplaisoit pas trop à lui-même. Le rusé n'étoit pas fâché d'être fâché , & il ne s'appaisoit avec tant de peine , que pour se faire appaiser plus long-tems. J'en tirois occasion de lui tenir des propos assez tendres en paroissant me moquer de lui ; c'étoit à qui des deux seroit le plus enfant. Un jour qu'en ton absence il jouoit aux échecs avec ton mari , & que je jouois au volant avec la Fanchon dans la même salle , elle avoit le mot & j'observois notre philosophe. A son air humblement fier & à la promptitude de ses coups , je vis qu'il avoit bēau jeu. La table étoit petite , & l'échiquier débordoit. J'attendis le mo-





HÉLOÏSE. VI. PART. 15

ment , & sans paroître y tâcher , d'un revers de raquette je renversai l'échec-&-mat. Tu ne vis de tes jours pareille colere ; il étoit si furieux , que lui ayant laissé le choix d'un soufflet ou d'un baiser pour ma pénitence , il se détourna quand je lui présentai la joue. Je lui demandai pardon ; il fut inflexible : il m'auroit laissée à genoux si je m'y étois mise. Je finis par lui faire une autre piece qui lui fit oublier la premiere , & nous fûmes meilleurs amis que jamais.

Avec une autre méthode , infailliblement je m'en serois bien moins tirée , & je m'aperçus une fois que si le jeu fût devenu sérieux , il eût pu trop l'être. C'étoit un soir qu'il nous accompagnoit ce duo si simple & si touchant de Leo , *vado a morir* , *ben mio*. Tu chantois avec assez de négligence , je n'en faisois pas de même ; & , comme j'avois une main appuyée sur le clavecin , au moment le plus pathétique & où j'étois moi-même émue , il appliqua sur cette main un baiser que je sentis sur mon cœur. Je ne connois pas bien les baisers de l'amour ; mais ce que je peux te dire , c'est que jamais l'amitié , pas même la

nôtre, n'en a donné ni reçu de semblable à celui-là. Hé bien, mon enfant, après de pareils momens, que devient-on quand on s'en va rêver seule, & qu'on emporte avec soi leur souvenir ? Moi, je troublai la musique, il falut danser ; je fis danser le philosophe, on soupa presqu'en l'air, on veilla fort avant dans la nuit, je fus me coucher bien lasse, & je ne fis qu'un sommeil.

J'ai donc de fort bonnes raisons pour ne point gêner mon humeur ni changer de manieres. Le moment qui rendra ce changement nécessaire est si près, que ce n'est pas la peine d'anticiper. Le tems ne viendra que trop tôt d'être prude & réservée ; tandis que je compte encore par vingt, je me dépêche d'user de mes droits ; car passé la trentaine on n'est plus folle, mais ridicule, & ton épilogueur d'homme ose bien me dire qu'il ne me reste que six mois encore à retourner la salade avec les doigts. Patience ! pour payer ce sarcasme, je prétends la lui retourner dans six ans : & je te jure qu'il faudra qu'il la mange ; mais revenons.

Si l'on n'est pas maître de ses sentimens, au moins on l'est de sa conduite. Sans doute, je

je demanderois au Ciel un cœur plus tranquille , mais puisse-je à mon dernier jour offrir au Souverain Juge une vie aussi peu criminelle que celle que j'ai passée cet hiver ! En vérité , je ne me reprochois rien auprès du seul homme qui pouvoit me rendre coupable. Ma chere , il n'en est pas de même depuis qu'il est parti ; en m'accoutumant à penser à lui dans son absence , j'y pense à tous les instans du jour , & je trouve son image plus dangereuse que sa personne. S'il est loin , je suis amoureuse , s'il est près , je ne suis que folle ; qu'il revienne , & je ne le crains plus.

Au chagrin de son éloignement s'est jointe l'inquiétude de son rêve. Si tu as tout mis sur le compte de l'amour , tu t'es trompée ; l'amitié avoit part à ma tristesse. Depuis leur départ je te voyois pâle & changée ; à chaque instant je pensois te voir tomber malade. Je ne suis pas crédule , mais craintive. Je fais bien qu'un songe n'amene pas un événement , mais j'ai toujours peur que l'événement n'arrive à sa suite. A peine ce maudit rêve m'a-t-il laissé une nuit tranquille , jusqu'à ce que je t'aie vue bien remise & reprendre tes cou-

leurs. Dussé-je avoir mis sans le savoir un intérêt suspect à cet empressement , il est sûr que j'aurois donné tout au monde pour qu'il se fût montré quand il s'en retourna comme un imbécille. Enfin ma vaine terreur s'en est allée avec ton mauvais visage. Ta santé , ton appétit ont plus fait que tes plaisanteries , & je t'ai vu si bien argumenter à table contre mes frayeurs , qu'elles se sont tout-à-fait dissipées. Pour surcroît de bonheur il revient , & j'en suis charmée à tous égards. Son retour ne m'alarme point , il me rassure ; & si-tôt que nous le verrons , je ne craindrai plus rien pour tes jours ni pour mon repos. Cousine , conserve - moi mon amie , & ne sois point en peine de la tienne ; je réponds d'elle tant qu'elle t'aura Mais , mon Dieu , qu'ai-je donc qui m'inquiète encore , & me serre le cœur sans savoir pourquoi ? Ah ! mon enfant , faudra-t-il un jour qu'une des deux survive à l'autre ? Malheur à celle sur qui doit tomber un sort si cruel ! elle restera peu digne de vivre , ou sera morte avant sa mort.

Pourrois-tu me dire à propos de quoi je m'épuise en sottes lamentations ? Foin de

HÉLOÏSE. VI. PART. 19

ces terreurs paniques qui n'ont pas le sens commun ! au lieu de parler de mort , parlons de mariage , cela fera plus amusant. Il y a long-tems que cette idée est venue à ton mari , & s'il ne m'en eût jamais parlé , peut-être ne me fût-elle point venue à moi-même. Depuis lors j'y ai pensé quelquefois , & toujours avec dédain. Fi ! cela vieillit une jeune veuve ; si j'avois des enfans d'un second lit, je me croirois la grand'mere de ceux du premier. Je te trouve aussi fort bonne de faire avec légèreté les honneurs de ton amie , & de regarder cet arrangement comme un soin de ta bénigne charité. Oh bien ! je t'apprends , moi , que toutes les raisons fondées sur tes soucis obligeans ne valent pas la moindre des miennes contre un second mariage.

Parlons sérieusement , je n'ai pas l'ame assez basse pour faire entrer dans ces raisons la honte de me rétracter d'un engagement téméraire pris avec moi seule , ni la crainte du blâme en faisant mon devoir , ni l'inégalité des fortunes dans un cas où tout l'honneur est pour celui des deux à qui l'autre veut bien devoir la sienne : mais sans répéter ce que je t'ai dit tant de fois sur mon humeur indé-

pendante & sur mon éloignement naturel pour le joug du mariage , je me tiens à une seule objection , & je la tire de cette voix si sacrée que personne au monde ne respecte autant que toi ; leve cette objection , cousine , & je me rends. Dans tous ces jeux qui te donnent tant d'effroi ma conscience est tranquille. Le souvenir de mon mari ne me fait point rougir ; j'aime à l'appeler à témoin de mon innocence , & pourquoi craindrois-je de faire devant son image tout ce que je faisois autrefois devant lui ? En seroit-il de même , ô Julie ! si je violois les saints engagements qui nous unirent , que j'osasse jurer à un autre l'amour éternel que je lui jurai tant de fois , que mon cœur indignement partagé dérobat à sa mémoire ce qu'il donneroit à son successeur ; & ne pût sans offenser l'un des deux remplir ce qu'il doit à l'autre ? Cette même image qui m'est si chère ne me donneroit qu'épouvante & qu'effroi ; sans cesse elle viendrait empoisonner mon bonheur , & son souvenir qui fait la douceur de ma vie en ferait le tourment. Comment oses-tu me parler de donner un successeur à mon mari , après avoir juré

de n'en jamais donner au tien ? Comme si les raisons que tu m'allegues t'étoient moins applicables en pareil cas ! Ils s'aimèrent ? C'est pis encore. Avec quelle indignation verroit-il un homme qui lui fut si cher usurper ses droits & rendre sa femme infidelle ! Enfin quand il seroit vrai que je ne lui dois plus rien à lui-même , ne dois-je rien au cher gage de son amour , & puis-je croire qu'il eût jamais voulu de moi , s'il eût prévu que j'eusse un jour exposé sa fille unique à se voir confondue avec les enfans d'un autre ?

Encore un mot , & j'ai fini. Qui t'a dit que tous les obstacles viendroient de moi seule ? En répondant de celui que cet engagement regarde n'as-tu point plutôt consulté ton desir que ton pouvoir ? Quand tu serois sûre de son aveu , n'aurois-tu donc aucun scrupule de m'offrir un cœur usé par une autre passion ? Crois-tu que le mien dût s'en contenter , & que je pusse être heureuse avec un homme que je ne rendrois pas heureux ? Cousine , pensey mieux ; sans exiger plus d'amour que je n'en puis ressentir moi-même , tous les sentimens que j'accorde , je veux qu'ils me soient rendus , & je suis trop honnête femme pour

pouvoir me passer de plaire à mon mari. Quel garant as-tu donc de tes espérances ? Un certain plaisir à se voir qui peut être l'effet de la seule amitié ; un transport passer qui peut naître à notre âge de la seule différence du sexe ; tout cela suffit-il pour les fonder ? Si ce transport eût produit quelque sentiment durable est-il croyable qu'il s'en fût tû , non-seulement à moi , mais à toi , mais à ton mari , de qui ce propos n'eût pu qu'être favorablement reçu ? En a-t-il jamais dit un mot à personne ? Dans nos tête-à-tête a-t-il jamais été question que de toi ? A-t-il jamais été question de moi dans les vôtres ? Puis-je penser que s'il avoit eu là-dessus quelque secret pénible à garder , je n'aurois jamais apperçu sa contrainte , ou qu'il ne lui seroit jamais échappé d'indiscrétion ? Enfin même depuis son départ , de laquelle de nous deux parle-t-il le plus dans ses lettres , de laquelle est-il occupé dans ses songes ? Je t'admire de me croire sensible & tendre , & de ne pas imaginer que je me dirai tout cela ! Mais j'apperçois vos ruses , ma mignonne. C'est pour vous donner droit de repréfailles que vous m'accusez d'avoir jadis sauvé mon cœur

aux dépens du vôtre. Je ne suis pas la dupe de ce tour là.

Voilà toute ma confession , cousine. Je l'ai faite pour t'éclairer , & non pour te contredire. Il me reste à te déclarer ma résolution sur cette affaire. Tu connois à présent mon intérieur aussi-bien & peut-être mieux que moi-même ; mon honneur , mon bonheur te sont chers autant qu'à moi , & dans le calme des passions , la raison te fera mieux voir où je dois trouver l'un & l'autre. Charge-toi donc de ma conduite , je t'en remets l'entière direction. Rentrons dans notre état naturel & changeons entre nous de métier , nous nous en tirerons mieux toutes deux. Gouverne , je ferai docile ; c'est à toi de vouloir ce que je dois faire , à moi de faire ce que tu voudras. Tiens mon ame à couvert dans la tienne ; que sert aux inséparables d'en avoir deux ?

Ah ça ! revenons à présent à nos voyageurs ; mais j'ai déjà tant parlé de l'un que je n'ose plus parler de l'autre , de peur que la différence du style ne se fît un peu trop sentir , & que l'amitié même que j'ai pour l'Anglois ne dît trop en faveur du Suisse. Et puis que dire sur des lettres qu'on n'a pas vues ? Tu

devois bien au moins m'envoyer celle de Milord Edouard ; mais tu n'as osé l'envoyer sans l'autre , & tu as fort bien fait tu pouvois pourtant faire mieux encore Ah ! vivent les Duegnes de vingt ans ! elles sont plus traitables qu'à trente.

Il faut au moins que je me venge en t'apprenant ce que tu as opéré par cette belle réserve ? C'est de me faire imaginer la lettre en question . . . cette lettre si . . . cent fois plus si , qu'elle ne l'est réellement. De dépit, je me plais à la remplir de choses qui n'y sauroient être. Va , si je n'y suis pas adorée , c'est à toi que je ferai payer tout ce qu'il en faudra rabattre.

En vérité , je ne fais après tout cela comment tu m'oses parler du courrier d'Italie. Tu prouves que mon tort ne fut pas de l'attendre , mais de ne pas l'attendre assez longtemps. Un pauvre petit quart-d'heure de plus , j'allois au-devant du paquet , je m'en emparois la première , je lisois le tout à mon aise , & c'étoit mon tour de me faire valoir. Les raisins sont trop verts ; on me retient deux lettres ; mais j'en ai deux autres que , quoi que tu puisses croire , je ne chan-

gerois sûrement pas contre celle-là , quand tous les *fi* du monde y feroient. Je te jure que si celle d'Henriette ne tient pas sa place à côté de la tienne , c'est qu'elle la passe , & que ni toi ni moi n'écrirons de la vie rien d'aussi joli. Et puis on se donnera les airs de traiter ce prodige de petite impertinente ! ah ! c'est assurément pure jalousie. En effet , te voit-on jamais à genoux devant elle lui baiser humblement les deux mains l'une après l'autre ? Graces à toi , la voilà modeste comme une vierge , & grave comme un Caton ; respectant tout le monde , jusqu'à sa mere ; il n'y a plus le mot pour rire à ce qu'elle dit ; à ce qu'elle écrit , passe encore. Aussi depuis que j'ai découvert ce nouveau talent , avant que tu gâtes ses lettres comme ses propos , je compte établir de sa chambre à la mienne un courrier d'Italie , dont on n'escamotera point les paquets.

Adieu , petite cousine , voilà tes réponses qui t'apprendront à respecter mon crédit renaissant. Je voulois te parler de ce pays & de ses habitans , mais il faut mettre fin à ce volume , & puis tu m'as toute brouillée avec tes fantaisies , & le mari m'a presque

fait oublier les hôtes. Comme nous avons encore cinq ou six jours à rester ici , & que j'aurai le tems de mieux revoir le peu que j'ai vu , tu ne perdras rien pour attendre , & tu peux compter sur un second tome avant mon départ.

L E T T R E I I I.

D E M I L O R D E D O U A R D

A M. D E W O L M A R.

N O N , cher Wolmar , vous ne vous êtes point trompé ; le jeune homme est sûr ; mais moi je ne le suis guere , & j'ai failli payer cher l'expérience qui m'en a convaincu. Sans lui , je succombois moi-même à l'épreuve que je lui avois destinée. Vous savez que pour contenter sa reconnoissance & remplir son cœur de nouveaux objets , j'affectois de donner à ce voyage plus d'importance qu'il n'en avoit réellement. D'anciens penchans à flatter , une vieille habitude à suivre encore une fois , voilà , avec ce qui se rapportoit à

St. Preux, tout ce qui m'engageoit à l'entreprendre. Dire les derniers adieux aux attachemens de ma jeunesse, ramener un ami parfaitement guéri, voilà tout le fruit que j'en voulois recueillir.

Je vous ai marqué que le songe de Ville-neuve m'avoit laissé des inquiétudes. Ce songe me rendit suspects les transports de joie auxquels il s'étoit livré quand je lui avois annoncé qu'il étoit le maître d'élever vos enfans, & de passer sa vie avec vous. Pour mieux l'observer dans les effusions de son cœur, j'avois d'abord prévenu ses difficultés ; en lui déclarant que je m'établirais moi-même avec vous, je ne laissois plus à son amitié d'objections à me faire ; mais de nouvelles résolutions me firent changer de langage.

Il n'eut pas vu trois fois la Marquise que nous fûmes d'accord sur son compte. Malheureusement pour elle, elle voulut le gagner, & ne fit que lui montrer ses artifices. L'infortunée ! que de grandes qualités sans vertu ! que d'amour sans honneur ! cet amour ardent & vrai me touchoit, m'attachoit, nourrissoit le mien ; mais il prit la

teinte de son ame noire , & finit par me faire horreur. Il ne fut plus question d'elle.

Quand il eut vu Laure , qu'il connut son cœur , sa beauté , son esprit , & cet attachement sans exemple trop fait pour me rendre heureux , je résolus de me servir d'elle pour bien éclaircir l'état de St. Preux. Si j'épouse Laure , lui dis-je , mon dessein n'est point de la mener à Londres où quelqu'un pourroit la reconnoître , mais dans des lieux où l'on fait honorer la vertu par-tout où elle est ; vous remplirez votre emploi , & nous ne cesserons point de vivre ensemble. Si je ne l'épouse pas , il est tems de me recueillir. Vous connoissez ma maison d'Oxford-Shire , & vous choisirez d'élever les enfans d'un de vos amis , ou d'accompagner l'autre dans sa solitude. Il me fit la réponse à laquelle je pouvois m'attendre ; mais je voulois l'observer par sa conduite. Car si pour vivre à Clarens il favorisoit un mariage qu'il eût dû blâmer , ou si dans cette occasion délicate il préféroit à son bonheur la gloire de son ami , dans l'un & dans l'autre cas l'épreuve étoit faite , & son cœur étoit jugé.

Je le trouvai d'abord tel que je le desirois ;

ferme contre le projet que je feignois d'avoir, & armé de toutes les raisons qui devoient m'empêcher d'épouser Laure. Je sentoix ces raisons mieux que lui, mais je la voyois sans cesse, & je la voyois affligée & tendre. Mon cœur tout-à-fait détaché de la Marquise, se fixa par ce commerce assidu. Je trouvai dans les sentimens de Laure de quoi redoubler l'attachement qu'elle m'avoit inspiré. J'eus honte de sacrifier à l'opinion, que je méprisois, l'estime que je devois à son mérite; ne devois-je rien aussi à l'espérance que je lui avois donnée, sinon par mes discours, au moins par mes soins? Sans avoir rien promis, ne rien tenir, c'étoit la tromper; cette tromperie étoit barbare. Enfin joignant à mon penchant une espèce de devoir, & songeant plus à mon bonheur qu'à ma gloire, j'achevai de l'aimer par raison; je résolus de pousser la feinte aussi loin qu'elle pouvoit aller, & jusqu'à la réalité même, si je ne pouvois m'en tirer autrement sans injustice.

Cependant je sentis augmenter mon inquiétude sur le compte du jeune homme, voyant qu'il ne remplissoit pas dans toute

sa force , le rôle dont il s'étoit chargé. Il s'opposoit à mes vues , il improuvoit le nœud que je voulois former ; mais il combattoit mal mon inclination naissante , & me parloit de Laure avec tant d'éloges , qu'en paroissant me détourner de l'épouser , il augmentoit mon penchant pour elle. Ces contradictions m'alarmerent. Je ne le trouvois point aussi ferme qu'il auroit dû l'être. Il sembloit n'oser heurter de front mon sentiment , il molliissoit contre ma résistance , il craignoit de me fâcher , il n'avoit point à mon gré pour son devoir l'intrépidité qu'il inspire à ceux qui l'aiment.

D'autres observations augmentèrent ma défiance ; je sus qu'il voyoit Laure en secret ; je remarquois entre eux des signes d'intelligence. L'espoir de s'unir à celui qu'elle avoit tant aimé , ne la rendoit point gaie. Je lisois bien la même tendresse dans ses regards , mais cette tendresse n'étoit plus mêlée de joie à mon abord , la tristesse y dominoit toujours. Souvent dans les plus doux épanchemens de son cœur , je la voyois jeter sur le jeune homme un coup-d'œil à la dérobée , & ce coup-d'œil étoit suivi de

quelques larmes qu'on cherchoit à me cacher. Enfin le mystère fut poussé au point que j'en fus alarmé. Jugez de ma surprise. Que pouvois-je penser ? N'avois-je réchauffé qu'un serpent dans mon sein ? Jusqu'où n'osois-je point porter mes soupçons & lui rendre son ancienne injustice ? Foibles & malheureux que nous sommes , c'est nous qui faisons nos propres maux ! pourquoi nous plaindre que les méchans nous tourmentent , si les bons se tourmentent encore entre eux ?

Tout cela ne fit qu'achever de me déterminer. Quoique j'ignorasse le fond de cette intrigue , je voyois que le cœur de Laure étoit toujours le même , & cette épreuve ne me la rendoit que plus chère. Je me proposois d'avoir une explication avec elle avant la conclusion ; mais je voulois attendre jusqu'au dernier moment , pour prendre auparavant par moi-même tous les éclaircissements possibles. Pour lui , j'étois résolu de me convaincre , de le convaincre , enfin d'aller jusqu'au bout avant que de lui rien dire , ni de prendre un parti par rapport à lui , prévoyant une rupture infaillible , & ne voulant pas mettre un bon naturel & vingt

ans d'honneur en balance avec des soupçons.

La Marquise n'ignoroit rien de ce qui se passoit entre nous. Elle avoit des épies dans le couvent de Laure, & parvint à savoir qu'il étoit question de mariage. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller ses fureurs; elle m'écrivit des lettres menaçantes. Elle fit plus que d'écrire; mais comme ce n'étoit pas la première fois, & que nous étions sur nos gardes, ses tentatives furent vaines. J'eus seulement le plaisir de voir dans l'occasion, que St. Preux favoit payer de sa personne, & ne marchandait pas sa vie pour sauver celle d'un ami.

Vaincue par les transports de sa rage, la Marquise tomba malade, & ne se releva plus. Ce fut là le terme de ses tourmens (1) & de ses crimes. Je ne pus apprendre son état sans en être affligé. Je lui envoyai le Docteur Eswin; St. Preux y fut de ma part; elle ne voulut voir ni l'un ni l'autre; elle

(1) Par la lettre de Milord Edouard ci-devant supprimée, on voit qu'il pensoit qu'à la mort des méchans leurs ames étoient anéanties.

HÉLOÏSE. VI. PART. 33

ne voulut pas même entendre parler de moi , & m'accabla d'imprécations horribles chaque fois qu'elle entendit prononcer mon nom. Je gémiss sur elle , & sentis mes blessures prêtes à se rouvrir ; la raison vainquit encore , mais j'eusse été le dernier des hommes de songer au mariage , tandis qu'une femme qui me fut si chère étoit à l'extrémité. St. Preux , craignant qu'enfin je ne pusse résister au desir de la voir , me proposa le voyage de Naples , & j'y consentis.

Le surlendemain de notre arrivée , je le vis entrer dans ma chambre avec une contenance ferme & grave , & tenant une lettre à la main. Je m'écriai ; la Marquise est morte ! Plût à Dieu ! reprit-il froidement : il vaut mieux n'être plus , que d'exister pour mal faire ; mais ce n'est pas d'elle que je viens vous parler ; écoutez-moi. J'attendis en silence.

Milord , me dit-il , en me donnant le saint nom d'ami , vous m'apprîtes à le porter. J'ai rempli la fonction dont vous m'avez chargé , & vous voyant prêt à vous oublier , j'ai dû vous rappeler à vous-même. Vous n'avez pu rompre une chaîne que par une

autre. Toutes deux étoient indignes de vous. S'il n'eût été question que d'un mariage inégal , je vous aurois dit : songez que vous êtes Pair d'Angleterre , & renoncez aux honneurs du monde , ou respectez l'opinion. Mais un mariage abject ! vous ! choisissez mieux votre épouse. Ce n'est pas assez qu'elle soit vertueuse , elle doit être sans tache la femme d'Edouard Bomston n'est pas facile à trouver. Voyez ce que j'ai fait.

Alors il me remit la lettre. Elle étoit de Laure. Je ne l'ouvris pas sans émotion. *L'amour a vaincu* , me disoit-elle ; *vous avez voulu m'épouser ; je suis contente. Votre ami m'a dicté mon devoir ; je le remplis sans regret. En vous déshonorant j'aurois vécu malheureuse ; en vous laissant votre gloire , je crois la partager. Le sacrifice de tout mon bonheur à un devoir si cruel me fait oublier la honte de ma jeunesse. Adieu ; dès cet instant je cesse d'être en votre pouvoir & au mien. Adieu pour jamais. O Edouard ! ne portez pas le désespoir dans ma retraite ; écoutez mon dernier vœu. Ne donnez à nulle autre une place que je n'ai pu remplir. Il fut*

HÉLOÏSE. VI. PART. 35

au monde un cœur fait pour vous , & c'étoit celui de Laure.

L'agitation m'empêchoit de parler. Il profita de mon silence pour me dire qu'après mon départ elle avoit pris le voile dans le Couvent où elle étoit pensionnaire ; que la Cour de Rome informée qu'elle devoit épouser un Luthérien , avoit donné des ordres pour m'empêcher de la revoir , & il m'avoua franchement qu'il avoit pris tous ces soins de concert avec elle. Je ne m'opposai point à vos projets , continua-t-il , aussi vivement que je l'aurois pu , craignant un retour à la Marquise , & voulant donner le change à cette ancienne passion par celle de Laure. En vous voyant aller plus loin qu'il ne falloit , je fis d'abord parler la raison ; mais ayant trop acquis par mes propres fautes le droit de me défier d'elle , je sondai le cœur de Laure , & y trouvant toute la générosité qui est inséparable du véritable amour , je m'en prévalus pour la porter au sacrifice qu'elle vient de faire. L'assurance de n'être plus l'objet de votre mépris lui releva le courage & la rendit plus digne de votre estime. Elle a fait son devoir ; il faut faire le vôtre.

Alors s'approchant avec transport , il me dit en me serrant contre sa poitrine : Ami , je lis dans le sort commun que le Ciel nous envoie la loi commune qu'il nous prescrit. Le regne de l'amour est passé , que celui de l'amitié commence ; mon cœur n'entend plus que sa voix sacrée , il ne connoît plus d'autre chaîne que celle qui me lie à toi. Choisis le séjour que tu veux habiter. Clarens , Oxford , Londres , Paris ou Rome ; tout me convient pourvu que nous y vivions ensemble. Va , viens où tu voudras ; cherche un asyle , en quelque lieu que ce puisse être , je te suivrai par-tout. J'en fais le serment solennel à la face du Dieu vivant , je ne te quitte plus qu'à la mort.

Je fus touché. Le zele & le feu de cet ardent jeune homme éclatoient dans ses yeux. J'oubliai la Marquise & Laure. Que peut-on regretter au monde quand on y conserve un ami ? Je vis aussi par le parti qu'il prit sans hésiter dans cette occasion , qu'il étoit guéri véritablement , & que vous n'aviez pas perdu vos peines ; enfin j'osai croire , par le vœu qu'il fit de si bon cœur de rester attaché à

moi , qu'il l'étoit plus à la vertu qu'à ses anciens penchans. Je puis donc vous le ramener en toute confiance , oui , cher Wolmar , il est digne d'élever des hommes , & qui plus est , d'habiter votre maison.

Peu de jours après j'appris la mort de la Marquise ; il y avoit long-tems pour moi qu'elle étoit morte : cette perte ne me toucha plus. Jusqu'ici j'avois regardé le mariage comme une dette que chacun contracte à sa naissance envers son espece , envers son pays , & j'avois résolu de me marier , moins par inclination que par devoir : j'ai changé de sentiment. L'obligation de se marier n'est pas commune à tous : elle dépend pour chaque homme de l'état où le sort l'a placé ; c'est pour le peuple , pour l'artisan , pour le villageois , pour les hommes vraiment utiles que le célibat est illicite : pour les ordres qui dominent les autres , auxquels tout tend sans cesse , & qui ne sont toujours que trop remplis , il est permis & même convenable. Sans cela , l'Etat ne fait que se dépeupler par la multiplication des sujets qui lui sont à charge. Les hommes auront toujours assez de maîtres , & l'Angleterre

manquera plutôt de laboureurs que de Pairs.

Je me crois donc libre & maître de moi dans la condition où le Ciel m'a fait naître. A l'âge où je suis on ne répare plus les pertes que mon cœur a faites. Je le dévoue à cultiver ce qui me reste , & ne puis mieux le rassembler qu'à Clarens. J'accepte donc toutes vos offres , sous les conditions que ma fortune y doit mettre , afin qu'elle ne me soit pas inutile. Après l'engagement qu'a pris St. Preux , je n'ai plus d'autre moyen de le tenir auprès de vous que d'y demeurer moi-même , & si jamais il y est de trop , il me suffit d'en partir. Le seul embarras qui me reste est pour mes voyages d'Angleterre ; car quoique je n'aie plus aucun crédit dans le Parlement , il me suffit d'en être membre pour faire mon devoir jusqu'à la fin. Mais j'ai un collègue & un ami sûr , que je puis charger de ma voix dans les affaires courantes. Dans les occasions où je croirai devoir m'y trouver moi-même , notre élève pourra m'accompagner , même avec les siens quand ils seront un peu plus grands , & que vous voudrez bien nous les confier.

Ces voyages ne sauroient que leur être utiles , & ne seront pas assez longs pour affliger beaucoup leur mere.

Je n'ai point montré cette lettre à St. Preux : ne la montrez pas entiere à vos Dames ; il convient que le projet de cette épreuve ne soit jamais connu que de vous & de moi. Au surplus , ne leur cachez rien de ce qui fait honneur à mon digne ami , même à mes dépens. Adieu ? cher Wolmar. Je vous envoie les desseins de mon pavillon. Réformez , changez comme il vous plaira ; mais faites-y travailler dès à présent , s'il se peut. J'en voulois ôter le fallon de musique , car tous mes goûts sont éteints , & je ne me soucie plus de rien. Je le laisse à la priere de St. Preux qui se propose d'exercer dans ce fallon vos enfans. Vous recevrez aussi quelques livres pour l'augmentation de votre bibliotheque. Mais que trouverez-vous de nouveau dans des livres ? O Wolmar ! il ne vous manque que d'apprendre à lire dans celui de la nature , pour être le plus sage des mortels.

L E T T R E I V.

DE M. DE WOLMAR

A M I L O R D E D O U A R D.

JE me suis attendu , cher Bomston , au dénouement de vos longues aventures. Il eût paru bien étrange qu'ayant résisté si long-tems à vos penchans , vous eussiez attendu pour vous laisser vaincre , qu'un ami vînt vous soutenir ; quoiqu'à vrai dire on soit souvent plus foible en s'appuyant sur un autre , que quand on ne compte que sur soi. J'avoue pourtant que je fus alarmé de votre dernière lettre où vous m'annonciez votre mariage avec Laure comme une affaire absolument décidée. Je doutai de l'événement malgré votre assurance , & si mon attente eût été trompée , de mes jours je n'aurois revu Saint - Preux. Vous avez fait tous deux ce que j'avois espéré de l'un & de l'autre , & vous avez trop bien justifié le jugement que j'avois porté de vous , pour

que je ne sois pas charmé de vous voir reprendre nos premiers arrangemens. Venez , hommes rares , augmenter & partager le bonheur de cette maison. Quoi qu'il en soit de l'espoir des Croyans dans l'autre vie , j'aime à passer avec eux celle-ci , & je sens que vous me convenez tous mieux tels que vous êtes que si vous aviez le malheur de penser comme moi.

Au reste vous savez ce que je vous dis sur son sujet à votre départ. Je n'avois pas besoin pour le juger de votre épreuve ; car la mienne étoit faite , & je crois le connoître autant qu'un homme en peut connoître un autre. J'ai d'ailleurs plus d'une raison de compter sur son cœur , & de bien meilleures cautions de lui que de lui-même. Quoique dans votre renoncement au mariage il paroisse vouloir vous imiter , peut-être trouverez-vous ici de quoi l'engager à changer de système. Je m'expliquerai mieux après votre retour.

Quant à vous , je trouve vos distinctions sur le célibat toutes nouvelles & fort subtiles. Je les crois même judicieuses pour le politique qui balance les forces respectives de

l'Etat , afin d'en maintenir l'équilibre. Mais je ne fais si dans vos principes ces raisons sont assez solides pour dispenser les particuliers de leur devoir envers la nature. Il sembleroit que la vie est un bien qu'on ne reçoit qu'à la charge de le transmettre , une sorte de substitution qui doit passer de race en race , & que quiconque eut un pere est obligé de le devenir. C'étoit votre sentiment jusqu'ici , c'étoit une des raisons de votre voyage ; mais je fais d'où vous vient cette nouvelle philosophie , & j'ai vu dans le billet de Laure un argument auquel votre cœur n'a point de réplique.

La petite cousine est depuis huit ou dix jours à Geneve avec sa famille pour des emplettes & d'autres affaires. Nous l'attendons de retour de jour en jour. J'ai dit à ma femme de votre lettre tout ce qu'elle en devoit savoir. Nous avons appris par M. Miol que le mariage étoit rompu ; mais elle ignore la part qu'avoit St. Preux à cet événement. Soyez sûr qu'elle n'apprendra jamais qu'avec la plus vive joie tout ce qu'il fera pour mériter vos bienfaits & justifier votre estime. Je lui ai montré les dessins de votre

pavillon ; elle les trouve de très-bon goût ; nous y ferons pourtant quelques changemens que le local exige & qui rendront votre logement plus commode : vous les approuverez sûrement. Nous attendons l'avis de Claire avant d'y toucher ; car vous savez qu'on ne peut rien faire sans elle. En attendant j'ai déjà mis du monde en œuvre , & j'espère qu'avant l'hiver la maçonnerie sera fort avancée.

Je vous remercie de vos livres : mais je ne lis plus ceux que j'entends , & il est trop tard pour apprendre à lire ceux que je n'entends pas. Je suis pourtant moins ignorant que vous ne m'accusez de l'être. Le vrai livre de la nature est pour moi le cœur des hommes , & la preuve que j'y fais lire est dans mon amitié pour vous.

L E T T R E V.

DE MDE. D'ORBE

A MDE. DE WOLMAR.

J'AI bien des griefs, cousine, à la charge de ce séjour. Le plus grave est qu'il me donne envie d'y rester. La ville est charmante, les habitans sont hospitaliers, les mœurs sont honnêtes, & la liberté, que j'aime sur toutes choses, semble s'y être réfugiée. Plus je contemple ce petit Etat, plus je trouve qu'il est beau d'avoir une patrie, & Dieu garde de mal tous ceux qui pensent en avoir une, & n'ont pourtant qu'un pays ! pour moi, je sens que si j'étois née dans celui-ci, j'aurois l'ame toute Romaine. Je n'oserois pourtant pas trop dire à présent :

*Rome n'est plus à Rome, elle est toute où
je suis ;*

car j'aurois peur que dans ta malice tu n'al-

laisses penser le contraire. Mais pourquoi donc Rome , & toujours Rome ? Restons à Geneve.

Je ne te dirai rien de l'aspect du pays. Il ressemble au nôtre , excepté qu'il est moins montueux , plus champêtre , & qu'il n'a pas des chalets si voisins (1). Je ne te dirai rien , non plus , du Gouvernement. Si Dieu ne t'aide , mon pere t'en parlera de reste : il passe toute la journée à politiquer avec les Magistrats dans la joie de son cœur , & je le vois déjà très-mal édifié que la gazette parle si peu de Geneve. Tu peux juger de leurs conférences par mes lettres. Quand ils m'excedent , je me dérobe , & je t'ennuie pour me désennuyer.

Tout ce qui m'est resté de leurs longs entretiens , c'est beaucoup d'estime pour le grand sens qui regne en cette ville. A voir l'action & réaction mutuelle de toutes les parties de l'Etat qui le tiennent en équilibre , on ne peut douter qu'il n'y ait plus d'art & de vrai talent employés au gouvernement de

(1) L'Editeur les croit un peu rapprochés.

cette petite République , qu'à celui des plus vastes Empires , où tout se soutient par sa propre masse , & où les rênes de l'Etat peuvent tomber entre les mains d'un sot , sans que les affaires cessent d'aller. Je te réponds qu'il n'en feroit pas de même ici. Je n'entends jamais parler à mon pere de tous ces grands Ministres des grandes Cours , sans songer à ce pauvre musicien qui barbouilloit si fièrement sur notre grand orgue (2) à Lausanne , & qui se croyoit un fort habile homme parce qu'il faisoit beaucoup de bruit. Ces gens-ci n'ont qu'une petite épinette , mais ils en savent tirer une bonne harmonie , quoiqu'elle soit souvent assez mal d'accord.

Je ne te dirai rien non plus. . . . mais à force de ne te rien dire , je ne finirois pas. Parlons de quelque chose pour avoir plutôt fait. Le Genevois est de tous les peuples du

(2) Il y avoit *grande Orgue*. Je remarquerai pour ceux de nos Suisses & Genevois qui se piquent de parler correctement , que le mot *Orgue* est masculin au singulier & féminin au pluriel , & s'emploie également dans les deux nombres ; mais le singulier est plus élégant.

monde celui qui cache le moins son caractère, & qu'on connoît le plus promptement. Ses mœurs, ses vices mêmes sont mêlés de franchise. Il se sent naturellement bon, & cela lui suffit pour ne pas craindre de se montrer tel qu'il est. Il a de la générosité ; du sens, de la pénétration ; mais il aime trop l'argent ; défaut que j'attribue à sa situation qui le lui rend nécessaire ; car le territoire ne suffiroit pas pour nourrir les habitans.

Il arrive de-là que les Genevois épars dans l'Europe pour s'enrichir, imitent les grands airs des étrangers, & après avoir pris les vices des pays où ils ont vécu (3), les rapportent chez eux en triomphe avec leurs trésors. Ainsi le luxe des autres peuples leur fait mépriser leur antique simplicité ; la fiere liberté leur paroît ignoble ; ils se forgent des fers d'argent, non comme une chaîne mais comme un ornement.

Hé bien ! ne me voilà-t-il pas encore dans cette maudite politique ? Je m'y perds, je

(3) Maintenant on ne leur donne plus la peine de les aller chercher, on les leur porte.

m'y noie , j'en ai par-dessus la tête , je ne fais plus par où m'en tirer. Je n'entends parler ici d'autre chose , si ce n'est quand mon pere n'est pas avec nous , ce qui n'arrive qu'aux heures des courriers. C'est nous , mon enfant , qui portons par-tout notre influence ; car d'ailleurs les entretiens du pays sont utiles & variés , & l'on n'apprend rien de bon dans les livres qu'on ne puisse apprendre ici dans la conversation. Comme autrefois les mœurs angloises ont pénétré jusqu'en ce pays , les hommes y vivant encore un peu plus séparés des femmes que dans le nôtre , contractent entre eux un ton plus grave , & généralement plus de solidité dans leurs discours. Mais aussi cet avantage a cet inconvénient qui se fait bientôt sentir. Des longueurs toujours excédentes , des argumens , des exordes , un peu d'apprêt , quelquefois des phrases , rarement de la légèreté , jamais de cette simplicité naïve qui dit le sentiment avant la pensée & fait si bien valoir ce qu'elle dit. Au lieu que le François écrit comme il parle ; ceux-ci parlent comme ils écrivent , ils diffèrent au lieu de causer ; on les croiroit toujours prêts à soutenir these. Ils distinguent ,
ils

HÉLOÏSE. VI. PART. 49

ils divisent , ils traitent la conversation par points ; ils mettent dans leurs propos la même méthode que dans leurs livres ; ils sont auteurs , & toujours auteurs. Ils semblent lire en parlant , tant ils observent bien les étymologies , tant ils font sonner toutes les lettres avec soin. Ils articulent le *marc* du raisin comme *Marc* , nom d'homme ; ils disent exactement du *taba-k* & non pas du *taba* , un *pare-sol* & non pas un *parasol* , *avan-t-hier* , & non pas *avanchier* , *Secrétaire* & non pas *Segretaire* , un *lac-d'amour* où l'on se noie & non pas où l'on s'étrangle ; par-tout les *s* finales , par tout les *r* des infinitifs ; enfin leur parler est toujours soutenu , leurs discours sont des harangues , & ils jacent comme s'ils prêchoient.

Ce qu'il y a de singulier , c'est qu'avec ce ton dogmatique & froid , ils sont vifs , impétueux , & ont les passions très-ardentes ; ils diroient même assez bien les choses de sentiment s'ils ne disoient pas tout , ou s'ils ne parloient qu'à des oreilles. Mais leurs points , leurs virgules sont tellement insupportables , ils peignent si posément des émotions si vives , que quand ils ont achevé leur dire ,

on chercheroit volontiers autour d'eux où est l'homme qui sent ce qu'ils ont décrit.

Au reste il faut t'avouer que je suis un peu payée pour bien penser de leurs cœurs, & croire qu'ils ne sont pas de mauvais goût. Tu sauras en confidence qu'un joli Monsieur à marier, & , dit-on, fort riche, m'honore de ses attentions, & qu'avec des propos assez tendres, il ne m'a point fait chercher ailleurs l'auteur de ce qu'il me disoit. Ah ! s'il étoit venu il y a dix-huit mois, quel plaisir j'aurois pris à me donner un Souverain pour esclave, & à faire tourner la tête à un magnifique Seigneur ! Mais à présent la mienne n'est plus assez droite pour que le jeu me soit agréable, & je sens que toutes mes folies s'en vont avec ma raison.

Je reviens à ce goût de lecture qui porte les Genevois à penser. Il s'étend à tous les états, & se fait sentir dans tous avec avantage. Le François lit beaucoup ; mais il ne lit que les livres nouveaux, ou plutôt il les parcourt, moins pour les lire, que pour dire qu'il les a lus. Le Genevois ne lit que les bons livres ; il les lit, il les digere ; il ne les juge pas, mais il les fait. Le jugement

HÉLOÏSE. VI. PART. 51

& le choix se font à Paris ; les livres choisis sont presque les seuls qui vont à Genève. Cela fait que la lecture y est moins mêlée & s'y fait avec plus de profit. Les femmes dans leur retraite (4) lisent de leur côté , & leur ton s'en ressent aussi , mais d'une autre manière. Les belles Madames y sont petites maîtresses & beaux - esprits tout comme chez nous. Les petites Citadines elles-mêmes prennent dans les livres un babil plus arrangé , & certain choix d'expressions qu'on est étonné d'entendre sortir de leur bouche , comme quelquefois de celle des enfans. Il faut tout le bon sens des hommes , toute la gaieté des femmes , & tout l'esprit qui leur est commun , pour qu'on ne trouve pas les premiers un peu pédans , & les autres un peu précieuses.

Hier vis-à-vis de ma fenêtre deux filles d'ouvriers , fort jolies , causoient devant leur boutique d'un air assez enjoué pour me donner de la curiosité. Je prêtais l'oreille , &

(4) On se souviendra que cette lettre est de vieille date , & je crains bien que cela ne soit trop facile à voir.

j'entendis qu'une des deux propoſoit en riant d'écrire leur journal. Oui , reprit l'autre à l'inſtant ; le journal tous les matins , & tous les ſoirs le commentaire. Qu'en diſ-tu , couſine ? Je ne fais ſi c'eſt là le ton des filles d'artifans , mais je fais qu'il faut faire un furieux emploi du tems pour ne tirer du cours des journées que le commentaire de ſon journal. Affurément la petite perſonne avoit lu les aventures des mille & une nuits !

Avec ce ſtyle un peu guindé , les Genevoïſes ne laiſſent pas d'être vives & piquantes , & l'on voit autant de grandes paſſions ici qu'en ville du monde. Dans la ſimplicité de leur parure elles ont de la grace & du goût ; elles en ont dans leur entretien , dans leurs manieres. Comme les hommes ſont moins galans que tendres , les femmes ſont moins coquettes que ſenſibles , & cette ſenſibilité donne , même aux plus honnêtes un tour d'eſprit agréable & fin qui va au cœur , & qui en tire toute ſa fineſſe. Tant que les Genevoïſes ſeront Genevoïſes , elles ſeront les plus aimables femmes de l'Europe ; mais bientôt elles voudront être Françoises , & alors les Françoises vaudront mieux qu'elles.

Ainsi tout dépérit avec les mœurs. Le meilleur goût tient à la vertu même ; il disparaît avec elle , & fait place à un goût factice & guindé qui n'est plus que l'ouvrage de la mode. Le véritable esprit est presque dans le même cas. N'est-ce pas la modestie de notre sexe qui nous oblige d'user d'adresse pour repousser les agaceries des hommes , & s'ils ont besoin d'art pour se faire écouter , nous en faut-il moins pour savoir ne les pas entendre ? N'est-ce pas eux qui nous délient l'esprit & la langue , qui nous rendent plus vives à la riposte (5) , & nous forcent de nous moquer d'eux ? Car enfin , tu as beau dire , une certaine coquetterie maligne & railleuse désoriente encore plus les soupirans que le silence ou le mépris. Quel plaisir de voir un beau Céladon tout déconcerté , se confondre , se troubler , se perdre à chaque repartie ; de s'environner contre lui de traits moins brûlans , mais plus aigus que ceux

(5) Il falloit , *risposte* , de l'italien *risposta* , toutefois *riposte* , se dit aussi , & je le laisse. Ce n'est au pis aller qu'une faute de plus..

de l'amour ; de le cribler de pointes de glace , qui piquent à l'aide du froid ! Toi même qui ne fais semblant de rien , crois-tu que tes manieres naïves & tendres , ton air timide & doux , cachent moins de ruse & d'habileté que toutes mes étourderies ? Ma foi , mignonne , s'il falloit compter les galans que chacune de nous a persifflés , je doute fort qu'avec ta mine hypocrite , ce fût toi qui serois en reste ! Je ne puis m'empêcher de rire encore en songeant à ce pauvre Conflans , qui venoit tout en furie me reprocher que tu l'aimois trop. Elle est si caressante , me disoit-il , que je ne sais de quoi me plaindre : elle me parle avec tant de raison que j'ai honte d'en manquer devant elle , & je la trouve si fort mon amie que je n'ose être son amant.

Je ne crois pas qu'il y ait nulle part au monde des époux plus unis & de meilleurs ménages que dans cette ville ; la vie domestique y est agréable & douce ; on y voit des maris complaisans & presque d'autres Julies. Ton système se vérifie très-bien ici. Les deux sexes gagnent de toutes manieres à se donner des travaux & des amusemens différens qui

HÉLOÏSE. VI. PART. 55

les empêchent de se rassasier l'un de l'autre , & font qu'ils se retrouvent avec plus de plaisir. Ainsi s'aiguise la volupté du sage : s'abstenir pour jouir , c'est ta philosophie ; c'est l'épicuréisme de la raison.

Malheureusement cette antique modestie commence à décliner. On se rapproche , & les cœurs s'éloignent. Ici comme chez nous tout est mêlé de bien & de mal ; mais à différentes mesures. Le Genevois tire ses vertus de lui-même , ses vices lui viennent d'ailleurs. Non-seulement il voyage beaucoup , mais il adopte aisément les mœurs & les manières des autres peuples ; il parle avec facilité toutes les langues ; il prend sans peine leurs divers accens , quoiqu'il ait lui-même un accent traînant très - sensible , sur-tout dans les femmes qui voyagent moins. Plus humble de sa petitesse que fier de sa liberté , il se fait , chez les nations étrangères , une honte de sa patrie ; il se hâte , pour ainsi dire , de se naturaliser dans le pays où il vit , comme pour faire oublier le sien ; peut-être la réputation qu'il a d'être âpre au gain contribue-t-elle à cette coupable honte. Il vaudroit mieux , sans doute , effacer par son dé-

s'intéressent l'opprobre du nom Genevois, que de l'avilir encore en craignant de le porter : mais le Genevois le méprise, même en le rendant estimable, & il a plus de tort encore de ne pas honorer son pays de son propre mérite.

Quelque avide qu'il puisse être, on ne le voit guere aller à la fortune par des moyens serviles & bas ; il n'aime point s'attacher aux Grands & ramper dans les Cours. L'esclavage personnel ne lui est pas moins odieux que l'esclavage civil. Flexible & liant comme Alcibiade, il supporte aussi peu la servitude, & quand il se plie aux usages des autres, il les imite sans s'y assujettir. Le commerce étant de tous les moyens de s'enrichir le plus compatible avec la liberté, est aussi celui que les Genevois préfèrent. Ils sont presque tous marchands ou banquiers, & ce grand objet de leurs desirs leur fait souvent enfouir de rares talens que leur prodigua la nature. Ceci me ramene au commencement de ma lettre. Ils ont du génie & du courage, ils sont vifs & pénétrants, il n'y a rien d'honnête & de grand au dessus de leur portée : mais plus passionnés d'argent que de gloire,

pour vivre dans l'abondance ils meurent dans l'obscurité , & laissent à leurs enfans pour tout exemple l'amour des trésors qu'ils leur ont acquis.

Je tiens tout cela des Genevois mêmes ; car ils parlent d'eux fort impartialement. Pour moi , je ne fais comment ils sont chez les autres , mais je les trouve aimables chez eux , & je ne connois qu'un moyen de quitter sans regret Geneve. Quel est ce moyen , cousine ? oh ! ma foi tu as beau prendre ton air humble ; si tu dis ne l'avoir pas déjà deviné , tu ments. C'est après demain que s'embarque la bande joyeuse dans un joli Brigantin appareillé de fête ; car nous avons choisi l'eau à cause de la saison , & pour demeurer tous rassemblés. Nous comptons coucher le même soir à Morges , le lendemain à Lausanne (6) pour la cérémonie , & le surlendemain. . . . tu m'entends. Quand tu verras de

(6) Comment cela ? Lausanne n'est pas au bord du lac ; il y a du port à la ville une demi-lieue de fort mauvais chemin ; & puis il faut un peu supposer que tous ces jolis arrangemens ne seront point contrariés par le vent.

loin briller des flammes , flotter des banderolles , quand tu entendras ronfler le canon ; cours par toute la maison comme une folle , en criant : armes ! armes ! Voici les ennemis ! voici les ennemis !

P. S. Quoique la distribution des logemens entre incontestablement dans les droits de ma charge , je veux bien m'en défaire en cette occasion. J'entends seulement que mon pere soit logé chez Milord Edouard à cause des cartes de géographie , & qu'on acheve d'en tapisser du haut en bas tout l'appartement.

LETTRE VI.

DE MDE. DE WOLMAR

A SAINT PREUX.

QUEL sentiment délicieux j'éprouve en commençant cette lettre ! Voici la première fois de ma vie où j'ai pu vous écrire sans crainte & sans honte. Je m'honore de l'amitié

qui nous joint comme d'un retour sans exemple. On étouffe de grandes passions , rarement on les épure. Oublier ce qui nous fut cher quand l'honneur le veut , c'est l'effort d'une ame honnête & commune ; mais après avoir été ce que nous fûmes , être ce que nous sommes aujourd'hui , voilà le vrai triomphe de la vertu. La cause qui fait cesser d'aimer peut-être un vice , celle qui change un tendre amour en une amitié non moins vive ne sauroit être équivoque.

Aurions-nous jamais fait ce progrès par nos seules forces ? Jamais , jamais , mon bon ami , le tenter même étoit une témérité. Nous fuir étoit pour nous la première loi du devoir , que rien ne nous eût permis d'enfreindre. Nous nous serions toujours estimés , sans doute ; mais nous aurions cessé de nous voir , de nous écrire ; nous nous serions efforcés de ne plus penser l'un à l'autre , & le plus grand honneur que nous pouvions nous rendre mutuellement étoit de rompre tout commerce entre nous.

Voyez , au lieu de cela qu'elle est notre situation présente. En est-il au monde une plus agréable , & ne goûtons-nous pas mille fois le

jour le prix des combats qu'elle nous a coûtés ? Se voir , s'aimer , le sentir , s'en féliciter , passer les jours ensemble dans la familiarité fraternelle & dans la paix de l'innocence , s'occuper l'un de l'autre , y penser sans remords , en parler sans rougir , & s'honorer à ses propres yeux du même attachement qu'on s'est si long-tems reproché , voilà le point où nous en sommes. O ami ! quelle carrière d'honneur nous avons déjà parcourue ! Osons nous en glorifier pour savoir nous y maintenir , & l'achever comme nous l'avons commencée.

A qui devons-nous un bonheur si rare ? Vous le savez. J'ai vu votre cœur sensible , plein des bienfaits du meilleur des hommes, aimer à s'en pénétrer ; & comment nous seroient-ils à charge , à vous & à moi ? Ils ne nous imposent point de nouveaux devoirs , ils ne font que nous rendre plus chers ceux qui nous étoient déjà si sacrés. Le seul moyen de reconnoître ses soins est d'en être dignes , & tout leur prix est dans leur succès. Tenons-nous en donc là dans l'effusion de notre zèle. Payons de nos vertus celles de notre bienfaiteur ; voilà tout ce que nous lui devons. Il a fait assez pour

nous & pour lui s'il nous a rendus à nous-mêmes. Absens ou présens, vivans ou morts, nous porterons par-tout un témoignage qui ne sera perdu pour aucun des trois.

Je faisois ces réflexions en moi-même quand mon mari vous destinoit l'éducation de ses enfans. Quand Milord Edouard m'annonça son prochain retour & le vôtre, ces mêmes réflexions revinrent & d'autres encore qu'il importe de vous communiquer, tandis qu'il est tems de les faire.

Ce n'est point de moi qu'il est question, c'est de vous ; je me crois plus en droit de vous donner des conseils depuis qu'ils sont tout-à-fait désintéressés, & que n'ayant plus ma sûreté pour objet ils ne se rapportent qu'à vous-même. Ma tendre amitié ne vous est pas suspecte, & je n'ai que trop acquis de lumières pour faire écouter mes avis.

Permettez-moi de vous offrir le tableau de l'état où vous allez être, afin que vous examiniez vous-même s'il n'a rien qui vous doive effrayer. O bon jeune homme ! Si vous aimez la vertu, écoutez d'une oreille chaste les conseils de votre amie. Elle commence en tremblant un discours qu'elle voudroit taire ;

mais comment le taire sans vous trahir ? Sera-t-il tems de voir les objets que vous devez craindre quand ils vous auront égaré ? Non , mon ami , je suis la seule personne au monde assez familiere avec vous pour vous les présenter. N'ai-je pas le droit de vous parler au besoin comme une sœur , comme une mere ? Ah ! si les leçons d'un cœur honnête étoient capables de fouiller le vôtre , il y a long-tems que je n'en aurois plus à vous donner.

Votre carriere , dites-vous , est finie. Mais convenez qu'elle est finie avant l'âge. L'amour est éteint ; les sens lui survivent , & leur délire est d'autant plus à craindre , que le seul sentiment qui le bornoit n'existant plus , tout est occasion de chute à qui ne tient plus à rien. Un homme ardent & sensible , jeune & garçon , veut être continent & chaste ; il fait , il sent , il l'a dit mille fois , que la force de l'ame qui produit toutes les vertus tient à la pureté qui les nourrit toutes. Si l'amour le préserva des mauvaises mœurs dans sa jeunesse , il veut que la raison l'en préserve dans tous les tems ; il connoît pour les devoirs pénibles un prix qui console de leur rigueur ,

& s'il en coûte des combats quand on veut se vaincre , fera-t-il moins aujourd'hui pour le Dieu qu'il adore , qu'il ne fit pour la maîtresse qu'il servit autrefois ? Ce sont là , ce me semble , des maximes de votre morale ; ce sont donc aussi des regles de votre conduite ; car vous avez toujours méprisé ceux qui , contens de l'apparence , parlent autrement qu'ils n'agissent , & chargent les autres de lourds fardeaux auxquels ils ne veulent pas toucher eux-mêmes.

Quel genre de vie a choisi cet homme sage pour suivre les loix qu'il se prescrit ? Moins philosophe encore qu'il n'est vertueux & chrétien , sans doute il n'a point pris son orgueil pour guide : il fait que l'homme est plus libre d'éviter les tentations que de les vaincre , & qu'il n'est pas question de réprimer les passions irritées , mais de les empêcher de naître. Se dérobe-t-il donc aux occasions dangereuses ? Fuit-il les objets capables de l'émouvoir ? Fait-il d'une humble défiance de lui-même la sauve-garde de sa vertu ? Tout au contraire ; il n'hésite pas à s'offrir aux plus téméraires combats. A trente ans il va s'enfermer dans une solitude avec des femmes de son âge ,

dont une lui fut trop chere pour qu'un si dangereux souvenir se puisse effacer , dont l'autre vit avec lui dans une étroite familiarité , & dont une troisieme lui tient encore par les droits qu'ont les bienfaits sur les ames reconnoissantes. Il va s'exposer à tout ce qui peut réveiller en lui des passions mal éteintes ; il va s'enlacer dans les pièges qu'il devroit le plus redouter. Il n'y a pas un rapport dans sa situation qui ne dût le faire défier de sa force , & pas un qui ne l'avilît à jamais s'il étoit foible un moment. Où est-elle donc cette grande force d'ame à laquelle il ose tant se fier ? Qu'a-t-elle fait jusqu'ici qui lui réponde de l'avenir ? Le tira-t-elle à Paris de la maison du Colonel ? Est-ce elle qui lui dicta l'été dernier la scene de Meillerie ? l'a-t-elle bien sauvé cet hiver des charmes d'un autre objet , & ce printems des frayeurs d'un rêve ? S'est-il vaincu pour elle au moins une fois , pour espérer de se vaincre sans cesse ? Il fait , quand le devoir l'exige , combattre les passions d'un ami ; mais les siennes ? . . . Hélas ! sur la plus belle moitié de sa vie , qu'il doit penser modestement de l'autre !

On supporte un état violent , quand il passe.

H É L O I S E. VI. PART. 65

passé. Six mois, un an ne font rien ; on envisage un terme , & l'on prend courage. Mais quand cet état doit durer toujours , qui est-ce qui le supporte ? Qui est-ce qui fait triompher de lui-même jusqu'à la mort ? O mon ami ! si la vie est courte pour le plaisir , qu'elle est longue pour la vertu ! Il faut être incessamment sur ses gardes. L'instant de jouir passe & ne revient plus : celui de mal faire passe & revient sans cesse : on s'oublie un moment , & l'on est perdu. Est-ce dans cet état effrayant qu'on peut couler des jours tranquilles , & ceux mêmes qu'on a sauvé du péril n'offrent-ils pas une raison de n'y plus exposer les autres ?

Que d'occasions peuvent renaître , aussi dangereuses que celles dont vous avez échappé , & qui pis est , non moins imprévues ! Croyez-vous que les monumens à craindre n'existent qu'à Meillerie ? Ils existent par-tout où nous sommes ; car nous les portons avec nous. Eh ! vous savez trop qu'une ame attendrie intéresse l'univers entier à sa passion , & que même après la guérison , tous les objets de la nature nous rappellent encore

ce qu'on sentit autrefois en les voyant. Je crois pourtant , oui , j'ose le croire , que ces périls ne reviendront plus , & mon cœur me répond du vôtre. Mais pour être au-dessus d'une lâcheté , ce cœur facile est-il au-dessus d'une foiblesse , & suis-je la seule ici qu'il lui en coûtera peut-être de respecter ? Songez , St. Preux , que tout ce qui m'est cher doit être couvert de ce même respect que vous me devez ; songez que vous aurez sans cesse à porter innocemment les jeux innocens d'une femme charmante ; songez aux mépris éternels que vous auriez mérités , si jamais votre cœur osoit s'oublier un moment , & profaner ce qu'il doit honorer à tant de titres.

Je veux que le devoir , la foi , l'ancienne amitié vous arrêtent ; que l'obstacle opposé par la vertu vous ôte un vain espoir , & qu'au moins par raison vous étouffiez des vœux inutiles , ferez-vous pour cela délivré de l'empire des sens , & des pièges de l'imagination ? Forcé de nous respecter toutes deux , & d'oublier en nous notre sexe , vous le verrez dans celles qui nous servent , & en vous abaissant vous croirez vous justifier : mais ferez-vous moins coupable en effet , &

la différence des rangs change-t-elle ainsi la nature des fautes ? Au contraire , vous vous avilirez d'autant plus que les moyens de réussir seront moins honnêtes. Quels moyens ! Quoi ! vous ? . . . Ah ! périsse l'homme indigne qui marchande un cœur , & rend l'amour mercenaire ! C'est lui qui couvre la terre des crimes que la débauche y fait commettre. Comment ne seroit pas toujours à vendre celle qui se laisse acheter une fois ? Et dans l'opprobre où bientôt elle tombe , lequel est l'auteur de sa misère , du brutal qui la maltraite en un mauvais lieu , ou du séducteur qui l'y traîne , en mettant le premier ses faveurs à prix ?

Oserai - je ajouter une considération qui vous touchera , si je ne me trompe ? Vous avez vu quels soins j'ai pris pour établir ici la règle & les bonnes mœurs ; la modestie & la paix y regnent , tout y respire le bonheur & l'innocence. Mon ami , songez à vous , à moi , à ce que nous fûmes , à ce que nous sommes , à ce que nous devons être. Faudra-t-il que je dise un jour en regrettant mes peines perdues : c'est de lui que vient le désordre de ma maison ?

Difons tout , s'il eft néceffaire , & facrifions la modeltie elle-même au véritable amour de la vertu. L'homme n'eft pas fait pour le célibat , & il eft bien difficile qu'un état fi contraire à la nature n'amene pas quelque défordre public ou caché. Le moyen d'échapper toujours à l'ennemi qu'on porte fans cefle avec foi ! Voyons en d'autres pays ces téméraires qui font vœu de n'être pas hommes. Pour les punir d'avoir tenté Dieu , Dieu les abandonne ; ils fe difent faints & font déshonnêtes ; leur feinte continence n'eft que fouillure , & pour avoir dédaigné l'humanité , ils s'abaiffent au-deffous d'elle. Je comprends qu'il en coûte peu de fe rendre difficile fur des loix qu'on n'observe qu'en apparence (1) ; mais celui qui veut être fincèrement vertueux fe fent affez chargé des devoirs de l'homme , fans s'en imposer

(1) Quelques hommes font continens fans mérite , d'autres le font par vertu , & je ne doute point que plufieurs Prêtres Catholiques ne foient dans ce dernier cas : mais imposer le célibat à un corps auffi nombreux que le Clergé de l'Eglife Romaine , ce n'eft pas tant lui défendre

H É L O I S E. VI. PART. 69

de nouveaux. Voilà , cher St. Preux , la véritable humilité du chrétien ; c'est de trouver toujours sa tâche au-deffus de ses forces , bien loin d'avoir l'orgueil de la doubler. Faites-vous l'application de cette regle , & vous sentirez qu'un état qui devoit seulement alarmer un autre homme , doit par mille raisons vous faire trembler. Moins vous craignez , plus vous avez à craindre , & si vous n'êtes point effrayé de vos devoirs , n'espérez pas de les remplir.

Tels sont les dangers qui vous attendent ici. Pensez-y tandis qu'il en est tems. Je fais que jamais , de propos délibéré , vous ne vous exposerez à mal faire , & le seul mal que je crains de vous est celui que vous n'aurez pas prévu. Je ne vous dis donc pas de vous déterminer sur mes raisons , mais de les peser. Trouvez-y quelque réponse dont vous soyez content , & je m'en contente ; osez

de n'avoir point de femmes , que de lui ordonner de se contenter de celles d'autrui. Je suis surpris que dans tout Pays où les bonnes mœurs sont encore en estime , les loix & les Magistrats tolèrent un vœu si scandaleux.

compter sur vous , & j'y compte. Dites-moi , je suis un ange , & je vous reçois à bras ouverts.

Quoi ! toujours des privations & des peines ! toujours des devoirs cruels à remplir ! toujours fuir les gens qui nous sont chers ! Non , mon aimable ami. Heureux qui peut dès cette vie offrir un prix à la vertu ! J'en vois un digne d'un homme qui sût combattre & souffrir pour elle. Si je ne présume pas trop de moi , ce prix que j'ose vous destiner , acquittera tout ce que mon cœur redoit au vôtre , & vous aurez plus que vous n'eussiez obtenu si le Ciel eût béni nos premières inclinations. Ne pouvant vous faire ange vous-même , je vous en veux donner un qui garde votre ame , qui l'épure , qui la ranime , & sous les auspices duquel vous puissiez vivre avec nous dans la paix du séjour céleste. Vous n'aurez pas , je crois , beaucoup de peine à deviner qui je veux dire ; c'est l'objet qui se trouve à peu près établi d'avance dans le cœur qu'il doit remplir un jour , si mon projet réussit.

Je vois toutes les difficultés de ce projet sans en être rebutée ; car il est honnête. Je

HÉLOÏSE. VI. PART. 71

connois tout l'empire que j'ai sur mon amie , & ne crains point d'en abuser en l'exerçant en votre faveur. Mais ses résolutions vous sont connues , & avant de les ébranler je dois m'assurer de vos dispositions , afin qu'en l'exhortant de vous permettre d'aspirer à elle , je puisse répondre de vous & de vos sentimens ; car si l'inégalité que le sort a mise entre l'un & l'autre vous ôte le droit de vous proposer vous-même , elle permet encore moins que ce droit vous soit accordé sans savoir quel usage vous en pourrez faire.

Je connois toute votre délicatesse , & si vous avez des objections à m'opposer , je fais qu'elles seront pour elle bien plus que pour vous. Laissez ces vains scrupules. Serez-vous plus jaloux que moi de l'honneur de mon amie ? Non , quelque cher que vous me puissiez être , ne craignez point que je préfère votre intérêt à sa gloire. Mais autant je mets de prix à l'estime des gens sensés , autant je méprise les jugemens téméraires de la multitude qui se laisse éblouir par un faux éclat , & ne voit rien de ce qui est honnête. La différence fût-elle cent fois plus grande , il n'est point de rang auquel les talens &

les mœurs n'aient droit d'atteindre ; & à quel titre une femme oseroit-elle dédaigner pour époux celui qu'elle s'honore d'avoir pour ami ? Vous savez quels sont là-dessus nos principes à toutes deux. La fausse honte & la crainte du blâme inspirent plus de mauvaises actions que de bonnes , & la vertu ne fait rougir que de ce qui est mal.

A votre égard , la fierté que je vous ai quelquefois connue ne sauroit être plus déplacée que dans cette occasion , & ce seroit à vous une ingratitude de craindre d'elle un bienfait de plus. Et puis quelque difficile que vous puissiez être , convenez qu'il est plus doux & mieux séant de devoir sa fortune à son épouse qu'à son ami ; car on devient le protecteur de l'une & le protégé de l'autre ; & quoique l'on puisse dire , un honnête homme n'aura jamais de meilleur ami que sa femme.

Que s'il reste au fond de votre ame quelque répugnance à former de nouveaux engagements , vous ne pouvez trop vous hâter de la détruire pour votre honneur & pour mon repos ; car je ne serai jamais contente de vous & de moi , que quand vous serez en

H É L O I S E. VI. PART. 73

effet tel que vous devez être , & que vous aimerez les devoirs que vous avez à remplir. Eh ! mon ami , je devrois moins craindre cette répugnance qu'un empressement trop relatif à vos anciens penchans. Que ne fais-je point pour m'acquitter auprès de vous ? Je tiens plus que je n'avois promis. N'est-ce pas aussi Julie que je vous donne ? N'aurez-vous pas la meilleure partie de moi-même , & n'en ferez-vous pas plus cher à l'autre ? Avec quel charme alors je me livrerai sans contrainte à tout mon attachement pour vous ! Oui , portez - lui la foi que vous m'avez jurée ; que votre cœur remplisse avec elle tous les engagemens qu'il prit avec moi ; qu'il lui rende , s'il est possible , tout ce que vous redeviez au mien. O St. Preux ! je lui transmets cette ancienne dette. Souvenez-vous qu'elle n'est pas facile à payer.

Voilà , mon ami , le moyen que j' imagine de nous réunir sans danger , en vous donnant dans notre famille la même place que vous tenez dans nos cœurs. Dans le nœud cher & sacré qui nous unira tous , nous ne serons plus entre nous que des sœurs & des freres ; vous ne ferez plus votre pro-

pre ennemi ni le nôtre ; les plus doux sentimens devenus légitimes , ne seront plus dangereux ; quand il ne faudra plus les étouffer , on n'aura plus à les craindre. Loin de résister à des sentimens si charmans , nous en ferons à la fois nos devoirs & nos plaisirs ; c'est alors que nous nous aimerons tous plus parfaitement , & que nous goûterons véritablement réunis, les charmes de l'amitié , de l'amour & de l'innocence. Que si dans l'emploi dont vous vous chargez , le Ciel récompense du bonheur d'être pere le soin que vous prendrez de nos enfans , alors vous connoîtrez par vous-même le prix de ce que vous aurez fait pour nous. Comblé des vrais biens de l'humanité , vous apprendrez à porter avec plaisir le doux fardeau d'une vie utile à vos proches ; vous sentirez enfin , ce que la vaine sagesse des méchans n'a jamais pu croire, qu'il est un bonheur réserve dès ce monde aux seuls amis de la vertu.

Réfléchissez à loisir sur le parti que je vous propose , non pour savoir s'il vous convient , je n'ai pas besoin là-dessus de votre réponse , mais s'il convient à Madame d'Orbe , & si

vous pouvez faire son bonheur , comme elle doit faire le vôtre. Vous savez comment elle a rempli ses devoirs dans tous les états de son sexe , sur ce qu'elle est , jugez de ce qu'elle a droit d'exiger. Elle aime comme Julie , elle doit être aimée comme elle. Si vous sentez pouvoir la mériter , parlez , mon amitié tentera le reste , & se promet tout de la sienne ; mais si j'ai trop espéré de vous , au moins vous êtes honnête homme , & vous connoissez sa délicatesse ; vous ne voudriez pas d'un bonheur qui lui coûteroit le sien : que votre cœur soit digne d'elle , ou qu'il ne lui soit jamais offert.

Encore une fois , consultez-vous bien. Pesez votre réponse avant de la faire. Quand il s'agit du sort de la vie , la prudence ne permet pas de se déterminer légèrement ; mais toute délibération légère est un crime quand il s'agit du destin de l'ame & du choix de la vertu. Fortifiez la vôtre , ô mon bon ami , de tous les secours de la sagesse. La mauvaise honte m'empêcheroit-elle de vous rappeler le plus nécessaire ? Vous avez de la religion ; mais j'ai peur que vous n'en tiriez pas tout l'avantage qu'elle offre dans la conduite de

la vie , & que la hauteur philosophique ne dédaigne la simplicité du Chrétien. Je vous ai vu sur la prière des maximes que je ne saurois goûter. Selon vous , cet acte d'humilité ne nous est d'aucun fruit , & Dieu nous ayant donné dans la conscience tout ce qui peut nous porter au bien , nous abandonne ensuite à nous-mêmes & laisse agir notre liberté. Ce n'est pas là , vous le savez , la doctrine de St. Paul , ni celle qu'on professe dans notre Eglise. Nous sommes libres , il est vrai , mais nous sommes ignorans , foibles, portés au mal , & d'où nous viendroient la lumière & la force , si ce n'est de celui qui en est la source , & pourquoi les obtiendrons-nous si nous ne daignons pas les demander ? Prenez garde , mon ami , qu'aux idées sublimes que vous vous faites du grand Etre , l'orgueil humain ne mêle des idées basses qui se rapportent à l'homme , comme si les moyens qui soulagent notre foiblesse convenoient à la puissance divine , & qu'elle eût besoin d'art comme nous pour généraliser les choses , afin de les traiter plus facilement. Il semble , à vous entendre , que ce soit un embarras pour elle de veiller

sur chaque individu ; vous craignez qu'une attention partagée & continuelle ne la fatigue, & vous trouvez bien plus beau qu'elle fasse tout par des loix générales , sans doute parce qu'elles lui coûtent moins de soin. O grands Philosophes ! que Dieu vous est obligé de lui fournir ainsi des méthodes commodes , & de lui abréger le travail !

A quoi bon lui rien demander , dites-vous encore , ne connoît-il pas tous nos besoins ? N'est-il pas notre pere pour y pourvoir ? Savons-nous mieux ce qu'il nous faut , & voulons nous notre bonheur plus véritablement qu'il ne le veut lui-même ? Cher St. Preux , que de vains sophismes ! Le plus grand de nos besoins , le seul auquel nous pouvons pourvoir , est celui de sentir nos besoins , & le premier pas pour sortir de notre misere , est de la connoître. Soyons humbles pour être sages ; voyons notre foiblesse , & nous serons forts. Ainsi s'accorde la justice avec la clémence ; ainsi regnent à la fois la grace & la liberté. Esclaves par notre foiblesse , nous sommes libres par la priere ; car il dépend de nous de demander

& d'obtenir la force qu'il ne dépend pas de nous d'avoir par nous-mêmes.

Apprenez donc à ne pas prendre toujours conseil de vous seul dans les occasions difficiles , mais de celui qui joint le pouvoir à la prudence , & fait faire le meilleur parti du parti qu'il nous fait préférer. Le grand défaut de la sagesse humaine , même de celle qui n'a que la vertu pour objet , est un excès de confiance qui nous fait juger de l'avenir par le présent , & par un moment de la vie entière. On se sent ferme un instant , & l'on compte n'être jamais ébranlé. Plein d'un orgueil que l'expérience confond tous les jours , on croit n'avoir plus à craindre un piège une fois évité. Le modeste langage de la vaillance est , je fus brave un tel jour ; mais celui qui dit , je suis brave , ne fait ce qu'il fera demain , & tenant pour sienne une valeur qu'il ne s'est pas donnée , il mérite de la perdre au moment de s'en servir.

Que tous nos projets doivent être ridicules , que tous nos raisonnemens doivent être insensés devant l'Etre pour qui les tems n'ont point de succession , ni les lieux de distance !

Nous comptons pour rien ce qui est loin de nous , nous ne voyons que ce qui nous touche ; quand nous aurons changé de lieu nos jugemens seront tout contraires , & ne seront pas mieux fondés. Nous réglons l'avenir sur ce qui nous convient aujourd'hui , sans savoir s'il nous conviendra demain ; nous jugeons de nous comme étant toujours les mêmes ; & nous changeons tous les jours. Qui sait si nous aimerons ce que nous aimons , si nous voudrons ce que nous voulons , si nous ferons ce que nous sommes , si les objets étrangers & les altérations de nos corps n'auront pas autrement modifié nos ames ; & si nous ne trouverons pas notre misère dans ce que nous aurons arrangé pour notre bonheur ? Montrez-moi la règle de la sagesse humaine , & je vais la prendre pour guide. Mais si la meilleure leçon est de nous apprendre à nous défier d'elle , recourons à celle qui ne trompe point & faisons ce qu'elle nous inspire. Je lui demande d'éclairer vos résolutions. Quelque parti que vous preniez , vous ne voudrez que ce qui est bon & honnête , je le fais bien ; mais ce n'est pas assez encore ; il faut vouloir ce

qui le fera toujours ; & ni vous ni moi n'en sommes les juges.

LETTRE VII.

DE SAINT PREUX

A M^{DE}. DE WOLMAR.

JULIE ! une lettre de vous ! . . . après sept ans de silence oui , c'est elle ; je le vois , je le sens : mes yeux méconnoïtroient-ils des traits que mon cœur ne peut oublier ? Quoi ! vous vous souvenez de mon nom ! vous le savez encore écrire ! En formant ce nom (1) votre main n'a-t-elle point tremblé ? . . . Je m'égare , & c'est votre faute. La forme , le pli , le cachet , l'adresse , tout dans cette lettre m'en rappelle de trop différentes. Le cœur & la main semblent se contredire.

(1) On dit que *St. Preux* étoit un nom controuvé. Peut-être le véritable étoit-il sur l'adresse.

Ah !

Ah ! deviez-vous employer la même écriture pour tracer d'autres sentimens ?

Vous trouverez peut-être, que songer si fort à vos anciennes lettres, c'est trop justifier la dernière. Vous vous trompez. Je me sens bien ; je ne suis plus le même, ou vous n'êtes plus la même, & ce qui me le prouve est qu'excepté les charmes & la bonté, tout ce que je retrouve en vous de ce que j'y trouvois autrefois, m'est un nouveau sujet de surprise. Cette observation répond d'avance à vos craintes. Je ne me fie point à mes forces, mais au sentiment qui me dispense d'y recourir. Plein de tout ce qu'il faut que j'honore en celle que j'ai cessé d'adorer, je fais à quels respects doivent s'élever mes anciens hommages. Pénétré de la plus tendre reconnoissance, je vous aime autant que jamais, il est vrai ; mais ce qui m'attache le plus à vous est le retour de ma raison. Elle vous montre à moi telle que vous êtes ; elle vous sert mieux que l'amour même. Non, si j'étois resté coupable, vous ne me seriez pas aussi chère.

Depuis que j'ai cessé de prendre le change, & que le pénétrant Wolmar m'a éclairé sur

mes vrais sentimens , j'ai mieux appris à me connoître , & je m'alarme moins de ma foiblesse. Qu'elle abuse mon imagination , que cette erreur me soit douce encore , il suffit pour mon repos qu'elle ne puisse plus vous offenser , & la chimere qui m'égare à sa poursuite me sauve d'un danger réel.

O Julie ! il est des impressions éternelles que le tems ni les soins n'effacent point. La blessure guérit , mais la marque reste , & cette marque est un sceau respecté qui préserve le cœur d'une autre atteinte. L'inconstance & l'amour sont incompatibles : l'amant qui change , ne change pas ; il commence ou finit d'aimer. Pour moi , j'ai fini ; mais en cessant d'être à vous , je suis resté sous votre garde. Je ne vous crains plus , mais vous m'empêchez d'en craindre une autre. Non , Julie , non femme respectable , vous ne verrez jamais en moi que l'ami de votre personne & l'amant de vos vertus : mais nos amours , nos premières & uniques amours ne sortiront jamais de mon cœur. La fleur de mes ans ne se flétrira point dans ma mémoire. Dussé-je vivre des siècles entiers , le doux tems de ma jeunesse ne

peut ni renaître pour moi , ni s'effacer de mon souvenir. Nous avons beau n'être plus les mêmes , je ne puis oublier ce que nous avons été. Mais parlons de votre cousine.

Chere amie , il faut l'avouer ; depuis que je n'ose plus contempler vos charmes , je deviens plus sensible aux siens. Quels yeux peuvent errer toujours de beautés en beautés sans jamais se fixer sur aucune ? Les miens l'ont revue avec trop de plaisir peut être , & depuis mon éloignement ses traits déjà gravés dans mon cœur , y font une impression plus profonde. Le sanctuaire est fermé , mais son image est dans le temple. Insensiblement je deviens pour elle ce que j'aurois été si je ne vous avois jamais vue , & il n'appartenoit qu'à vous seule de me faire sentir la différence de ce qu'elle m'inspire à l'amour. Les sens , libres de cette passion terrible , se joignent au doux sentiment de l'amitié. Devient-elle amour pour cela ? Julie , ah ! quelle différence ! Où est l'enthousiasme ? Où est l'idolâtrie ? Où sont ces divins égaremens de la raison , plus brillans , plus sublimes , plus forts , meilleurs cent fois que la raison même ? Un feu passager m'em-

braſe , un délire d'un moment me ſaiſit , me trouble & me quitte. Je retrouve entre elle & moi deux amis qui s'aiment tendrement & qui ſe le diſent. Mais deux amans s'aiment-ils l'un l'autre ? Non ; *vous* & *moi* ſont des mots proſcrits de leur langue ; ils ne ſont plus deux , ils ſont un.

Suis-je donc tranquille en effet ? Comment puis-je l'être ? elle eſt charmante , elle eſt votre amie & la mienne : la reconnoiſſance m'attache à elle ; elle entre dans mes ſouvenirs les plus doux ; que de droits ſur une ame ſenſible , & comment écarter un ſentiment plus tendre de tant de ſentimens ſi bien dus ! Hélas ! il eſt dit qu'entre elle & vous , je ne ſerai jamais un moment paſſible !

Femmes ! femmes ! objets chers & funeſtes , que la nature orna pour notre ſupplice , qui puniſſez quand on vous brave , qui pourſuivez quand on vous craint , dont la haine & l'amour ſont également nuifibles , & qu'on ne peut ni rechercher , ni fuir impunément ! Beauté , charme , attrait , ſympathie ! être ou chimere inconcevable , abyme de douleurs & de voluptés ! beauté plus

HÉLOÏSE. VI. PART. 85

terrible aux mortels que l'élément où l'on t'a fait naître , malheureux qui se livre à ton calme trompeur ! C'est toi qui produis les tempêtes qui tourmentent le genre humain. O Julie , ô Claire ! que vous me vendez cher cette amitié cruelle dont vous osez vous vanter à moi ! . . . J'ai vécu dans l'orage , & c'est toujours vous qui l'avez excité ; mais quelles agitations diverses vous avez fait éprouver à mon cœur ! Celles du lac de Geneve ne ressemblent pas plus aux flots du vaste Océan. L'un n'a que des ondes vives & courtes dont le perpétuel tranchant agite , émeut , submerge quelquefois , sans jamais former de long cours. Mais sur la mer tranquille en apparence , on se sent élevé , porté doucement & loin par un flot lent & presque insensible ; on croit ne pas sortir de la place , & l'on arrive au bout du monde.

Telle est la différence de l'effet qu'ont produit sur moi vos attraits & les siens. Ce premier , cet unique amour qui fit le destin de ma vie , & que rien n'a pu vaincre que lui-même , étoit né sans que je m'en fusse aperçu ; il m'entraînoit que je l'ignorois

encore ? je me perdis sans croire m'être égaré. Durant le vent j'étois au Ciel ou dans les abymes ; le calme vient , je ne fais plus où je suis. Au contraire , je vois , je sens mon trouble auprès d'elle , & me le figure plus grand qu'il n'est , j'éprouve des transports passagers & sans suite , je m'emporte un moment , & suis paisible un moment après : l'onde tourmente en vain le vaisseau , le vent n'enfle point les voiles ; mon cœur content de ses charmes ne leur prête point son illusion ; je la vois plus belle que je ne l'imagine , & je la redoute plus de près que de loin ; c'est presque l'effet contraire à celui qui me vient de vous , & j'éprouvois constamment l'un & l'autre à Clarens.

Depuis mon départ , il est vrai qu'elle se présente à moi quelquefois avec plus d'empire. Malheureusement , il m'est difficile de la voir seule. Enfin je la vois , & c'est bien assez ; elle ne m'a pas laissé de l'amour , mais de l'inquiétude.

Voilà fidèlement ce que je suis pour l'une & pour l'autre. Tout le reste de votre sexe ne m'est plus rien ; mes longues peines me l'ont fait oublier ,

E fornito'l mio tempo a mezzo gli anni (a).

Le malheur m'a tenu lieu de force pour vaincre la nature & triompher des tentations. On a peu de desirs quand on souffre, & vous m'avez appris à les éteindre en leur résistant. Une grande passion malheureuse est un grand moyen de sagesse. Mon cœur est devenu, pour ainsi dire, l'organe de tous mes besoins; je n'en ai point quand il est tranquille. Laissez-le en paix l'une & l'autre, & désormais il l'est pour toujours.

Dans cet état qu'ai-je à craindre de moi-même, & par quelle précaution cruelle voulez-vous m'ôter mon bonheur pour ne pas m'exposer à le perdre? Quel caprice de m'avoir fait combattre & vaincre, pour m'enlever le prix après la victoire! N'est-ce pas vous qui rendez blâmable un danger bravé sans raison? Pourquoi m'avoir appelé près de vous avec tant de risques, ou pourquoi m'en bannir quand je suis digne d'y rester?

(a) Ma carrière est finie au milieu de mes ans.

Devriez vous laisser prendre à votre mari tant de peine à pure perte ? Que ne le faisiez-vous renoncer à des soins que vous aviez résolu de rendre inutiles ? Que ne lui disiez-vous , laissez-le au bout du monde , puisqu'aussi bien je l'y veux renvoyer ? Hélas ! plus vous craignez pour moi , plus il faudroit vous hâter de me rappeler. Non , ce n'est pas près de vous qu'est le danger , c'est en votre absence , & je ne vous crains qu'où vous n'êtes pas. Quand cette redoutable Julie me poursuit , je me réfugie auprès de Madame de Wolmar , & je suis tranquille ; où fuirai-je si cet asyle m'est ôté ? Tous les tems , tous les lieux me sont dangereux loin d'elle ; par-tout je trouve Claire ou Julie. Dans le passé , dans le présent l'une & l'autre m'agite à son tour ; ainsi mon imagination toujours troublée ne se calme qu'à votre vue , & ce n'est qu'auprès de vous que je suis en sûreté contre moi. Comment vous expliquer le changement que j'éprouve en vous abordant ? Toujours vous exercez le même empire , mais son effet est tout opposé ; en réprimant les transports que vous causiez autrefois , cet empire est plus grand , plus sublime encore , la paix ,

HÉLOÏSE. VI. PART. 89

la sérénité succèdent au trouble des passions ; mon cœur toujours formé sur le vôtre aime comme lui , & devient paisible à son exemple. Mais ce repos passager n'est qu'une treve , & j'ai beau m'élever jusqu'à vous en votre présence , je retombe en moi-même en vous quittant. Julie , en vérité je crois avoir deux ames , dont la bonne est en dépôt dans vos mains. Ah ! voulez-vous me séparer d'elle ?

Mais les erreurs des sens vous alarment ; vous craignez les restes d'une jeunesse éteinte par les ennuis ; vous craignez pour les jeunes personnes qui sont sous votre garde ; vous craignez de moi ce que le sage Wolmar n'a par craint ! O Dieu ! que toutes ces frayeurs m'humilient ! Estimez-vous donc votre ami moins que le dernier de vos gens ? Je puis vous pardonner de mal penser de moi , jamais de ne vous pas rendre à vous-même l'honneur que vous vous devez. Non , non , les feux dont j'ai brûlé m'ont purifié ; je n'ai plus rien d'un homme ordinaire. Après ce que je fus , si je pouvois être vil un moment , j'irois me cacher au bout du monde , & ne me croirois jamais assez loin de vous.

Quoi ! je troublerois cet ordre aimable que j'admirois avec tant de plaisir ? Je souillerois ce séjour d'innocence & de paix que j'habitois avec tant de respect ? Je pourrois être assez lâche. . . . eh ! comment le plus corrompu des hommes ne feroit-il pas touché d'un si charmant tableau ? Comment ne reprendroit-il pas dans cet asyle l'amour de l'honnêteté ? Loin d'y porter ses mauvaises mœurs , c'est-là qu'il iroit s'en défaire. . . . Qui ? moi , Julie , moi ? . . . si tard ? . . . sous vos yeux ? . . . Chere amie , ouvrez-moi votre maison . . . sans crainte ; elle est pour moi le temple de la vertu ; par-tout j'y vois son simulacre auguste , & ne puis servir qu'elle auprès de vous. Je ne suis pas un ange , il est vrai ; mais j'habiterai leur demeure , j'imiterai leurs exemples : on les fuit quand on ne leur veut pas ressembler.

Vous le voyez , j'ai peine à venir au point principal de votre lettre , le premier auquel il falloit songer , le seul dont je m'occupois si j'osois prétendre au bien qu'il m'annonce. O Julie ! ame bienfaisante , amie incomparable ! en m'offrant la digne moitié de vous-même , & le plus précieux trésor qui

soit au monde après vous , vous faites plus , s'il est possible , que vous ne fîtes jamais pour moi. L'amour , l'aveugle amour put vous forcer à vous donner , mais donner votre amie est une preuve d'estime non suspecte. Dès cet instant je crois vraiment être homme de mérite ; car je suis honoré de vous ; mais que le témoignage de cet honneur m'est cruel ! En l'acceptant , je le démentirois , & pour le mériter il faut que j'y renonce. Vous me connoissez ; jugez-moi. Ce n'est pas assez que votre adorable cousine soit aimée ; elle doit l'être comme vous , je le fais ; le fera-t-elle ? Le peut-elle être ? Et dépend-il de moi de lui rendre sur ce point ce qui lui est dû ? Ah ! si vous vouliez m'unir avec elle , que ne me laissiez-vous un cœur à lui donner ! un cœur auquel elle inspirât des sentimens nouveaux dont il lui pût offrir les prémices ! En est-il un moins digne d'elle que celui qui fut vous aimer ? Il faudroit avoir l'ame libre & paisible du bon & sage d'Orbe pour s'occuper d'elle seule à son exemple. Il faudroit le valoir pour lui succéder ; autrement la comparaison de son ancien état lui rendroit le dernier plus in-

supportable , & l'amour foible & distrait d'un second époux , ioin de la consoler du premier , le lui feroit regretter davantage. D'un ami tendre & reconnoissant elle auroit fait un mari vulgaire. Gagneroit-elle à cet échange ? Elle y perdrait doublement. Son cœur délicat & sensible sentiroit trop cette perte , & moi comment supporterois-je le spectacle continuel d'une tristesse dont je serois cause , & dont je ne pourrois la guérir ? Hélas ! j'en mourrois de douleur même avant elle. Non , Julie , je ne ferai point mon bonheur aux dépens du sien. Je l'aime trop pour l'épouser.

Mon bonheur ? Non. Serois-je heureux moi-même en ne la rendant pas heureuse ? L'un des deux peut-il se faire un sort exclusif dans le mariage ? Les biens , les maux n'y sont-ils pas communs , malgré qu'on en ait , & les chagrins qu'on se donne l'un à l'autre ne retombent-ils pas toujours sur celui qui les cause ? Je serois malheureux par ses peines sans être heureux par ses bienfaits. Graces , beauté , mérite , attachement , fortune , tout concourroit à ma félicité ; mon cœur , mon cœur seul

empoisonneroit tout cela , & me rendroit misérable au sein du bonheur.

Si mon état présent est plein de charme auprès d'elle , loin que ce charme pût augmenter par une union plus étroite , les plus doux plaisirs que j'y goûte me seroient ôtés. Son humeur badine peut laisser un aimable effort à son amitié , mais c'est quand elle a des témoins de ses caresses. Je puis avoir quelque émotion trop vive auprès d'elle , mais c'est quand votre présence me distrait de vous. Toujours entre elle & moi dans nos tête-à-tête , c'est vous qui nous les rendez délicieux. Plus notre attachement augmente , plus nous songeons aux chaînes qui l'ont formé ; le doux lien de notre amitié se resserre , & nous nous aimons pour parler de vous. Ainsi mille souvenirs chers à votre amie , plus chers à votre ami , les réunissent ; unis par d'autres nœuds , il y faudra renoncer. Ces souvenirs trop charmans ne seroient-ils pas autant d'infidélités envers elle ? Et de quel front prendrois-je une épouse respectée & chérie pour confidente des outrages que mon cœur lui feroit

malgré lui ? Ce cœur n'oseroit donc plus s'épancher dans le sien , il se fermeroît à son abord. N'osant plus lui parler de vous , bientôt je ne lui parlerois plus de moi. Le devoir , l'honneur , en m'imposant pour elle une réserve nouvelle , me rendroient ma femme étrangère , & je n'aurois plus ni guide ni conseil pour éclairer mon ame & corriger mes erreurs. Est-ce là l'hommage qu'elle doit attendre ? Est-ce là le tribut de tendresse & de reconnoissance que j'irois lui porter ? Est-ce ainsi que je ferois son bonheur & le mien ?

Julie , oubliâtes-vous mes sermens avec les vôtres ? Pour moi , je ne les ai point oubliés. J'ai tout perdu ; ma foi seule m'est restée ; elle me restera jusqu'au tombeau. Je n'ai pu vivre à vous ; je mourrai libre. Si l'engagement en étoit à prendre , je le prendrois aujourd'hui : car si c'est un devoir de se marier , un devoir plus indispensable encore est de ne faire le malheur de personne , & tout ce qui me reste à sentir en d'autres nœuds , c'est l'éternel regret de ceux auxquels j'osai prétendre. Je porterois dans ce lien sacré l'idée de ce que

j'espérois y trouver une fois. Cette idée feroit mon supplice & celui d'une infortunée. Je lui demanderois compte des jours heureux que j'attendis de vous. Quelles comparaisons j'aurois à faire ! quelle femme au monde les pourroit soutenir ! Ah ! comment me consolerois-je à la fois de n'être pas à vous, & d'être à une autre ?

Chere amie , n'ébranlez point des résolutions dont dépend le repos de mes jours ; ne cherchez point à me tirer de l'anéantissement où je suis tombé ; de peur qu'avec le sentiment de mon existence je ne reprenne celui de mes maux , & qu'un état violent ne rouvre toutes mes blessures. Depuis mon retour j'ai senti , sans m'en alarmer , l'intérêt plus vif que je prenois à votre amie ; car je savois bien que l'état de mon cœur ne lui permettroit jamais d'aller trop loin , & voyant ce nouveau goût ajouter à l'attachement déjà si tendre que j'eus pour elle dans tous les tems , je me suis félicité d'une émotion qui m'aideroit à prendre le change , & me faisoit supporter votre image avec moins de peine. Cette émotion a quelque chose des dou-

ceurs de l'amour & n'en a pas les tourmens. Le plaisir de la voir n'est point troublé par le desir de la posséder; content de passer ma vie entiere, comme j'ai passé cet hiver, je trouve entre vous deux cette situation paisible (2) & douce qui tempere l'austérité de la vertu & rend ses leçons aimables. Si quelque vain transport m'agite un moment, tout le réprime & le fait taire : j'en ai trop vaincu de plus dangereux pour qu'il m'en reste aucun à craindre. J'honore votre amie comme je l'aime, & c'est tout dire. Quand je ne songerois qu'à mon intérêt, tous les droits de la tendre amitié me sont trop chers auprès d'elle pour que je m'expose à les perdre en cherchant à les étendre, & je n'ai pas même eu besoin de songer au respect que je lui dois pour ne jamais lui dire un seul mot dans le tête-à-tête, qu'elle eût besoin d'interpréter ou de

(2) Il a dit précisément le contraire quelques pages auparavant. Le pauvre Philosophe, entre deux jolies femmes, me paroît dans un plaisant embarras. On diroit qu'il veut n'aimer ni l'une ni l'autre, afin de les aimer toutes deux.

ne pas entendre. Que si peut-être elle a trouvé quelquefois un peu trop d'empressement dans mes manières, sûrement elle n'a point vu dans mon cœur la volonté de le témoigner. Tel que je fus six mois auprès d'elle, tel je serai toute ma vie. Je ne connois rien après vous de si parfait qu'elle, mais, fût-elle plus parfaite que vous encore, je sens qu'il faudroit n'avoir jamais été votre amant pour pouvoir devenir le sien.

Avant d'achever cette lettre, il faut vous dire ce que je pense de la vôtre. J'y trouve avec toute la prudence de la vertu, les scrupules d'une ame craintive qui se fait un devoir de s'épouvanter, & croit qu'il faut tout craindre pour se garantir de tout. Cette extrême timidité a son danger ainsi qu'une confiance excessive. En nous montrant sans cesse des monstres où il n'y en a point, elle nous épuise à combattre des chimères, & à force de nous effaroucher sans sujet, elle nous tient moins en garde contre les périls véritables & nous les laisse moins discerner. Relisez quelquefois la lettre que Milord Edouard vous écrivit l'année dernière au sujet de votre mari; vous y trouverez

de bons avis à votre usage à plus d'un égard. Je ne blâme point votre dévotion , elle est touchante , aimable & douce comme vous , elle doit plaire à votre mari même. Mais prenez garde qu'à force de vous rendre timide & prévoyante elle ne vous mène au quiétisme par une route opposée , & que vous montrant par-tout du risque à courir , elle ne vous empêche enfin d'acquiescer à rien. Chère amie , ne savez-vous pas que la vertu est un état de guerre , & que pour y vivre on a toujours quelque combat à rendre contre soi ? Occupons-nous moins des dangers que de nous , afin de tenir notre ame prête à tout événement. Si chercher les occasions , c'est mériter d'y succomber ; les fuir avec trop de soin , c'est souvent nous refuser à de grands devoirs , & il n'est pas bon de songer sans cesse aux tentations , même pour les éviter. On ne me verra jamais rechercher des momens dangereux , ni des tête-à-tête avec des femmes ; mais dans quelque situation que me place désormais la Providence , j'ai pour sûreté de moi les huit mois que j'ai passés à Clarens , & ne crains plus que personne m'ôte le prix que

vous m'avez fait mériter. Je ne ferai pas plus foible que je l'ai été , je n'aurai pas de plus grands combats à rendre ; j'ai senti l'amertume des remords , j'ai goûté les douceurs de la victoire ; après de telles comparaisons , on n'hésite plus sur le choix ; tout jusqu'à mes fautes passées m'est garant de l'avenir.

Sans vouloir entrer avec vous dans de nouvelles discussions sur l'ordre de l'univers & sur la direction des êtres qui le composent , je me contenterai de vous dire que sur des questions si fort au-dessus de l'homme , il ne peut juger des choses qu'il ne voit pas que par induction sur celles qu'il voit , & que toutes les analogies sont pour ces loix générales que vous semblez rejeter. La raison même & les plus saines idées que nous pouvons nous former de l'Etre suprême , sont très-favorables à cette opinion ; car bien que sa puissance n'ait pas besoin de méthode pour abrégér le travail , il est digne de sa sagesse de préférer pourtant les voies les plus simples , afin qu'il n'y ait rien d'inutile dans les moyens non plus que dans les effets. En créant l'homme , il l'a doué de toutes les facultés

nécessaires pour accomplir ce qu'il exigeoit de lui , & quand nous lui demandons le pouvoir de bien faire , nous ne lui demandons rien qu'il ne nous ait déjà donné. Il nous a donné la raison pour connoître ce qui est bien , la conscience pour l'aimer (3) , & la liberté pour le choisir. C'est dans ces dons sublimes que consiste la grace divine , & comme nous les avons tous reçus , nous en sommes tous comptables.

J'entends beaucoup raisonner contre la liberté de l'homme , & je méprise tous ces sophismes ; parce qu'un raisonneur a beau me prouver que je ne suis pas libre , le sentiment intérieur , plus fort que tous ses argumens , les dément sans cesse , & quelque parti que je prenne , dans quelque délibération que ce soit , je sens parfaitement qu'il ne tient qu'à moi de prendre le parti contraire. Toutes ces subtilités de l'école sont vaines

(3) St. Preux fait de la conscience morale un sentiment & non pas un jugement , ce qui est contre les définitions des Philosophes. Je crois pourtant qu'en ceci leur prétendu confrere a raison.

précisément parce qu'elles prouvent trop, qu'elles combattent tout aussi bien la vérité que le mensonge, & que soit que la liberté existe ou non, elles peuvent servir également à prouver qu'elle n'existe pas. A entendre ces gens-là, Dieu même ne seroit pas libre, & ce mot de liberté n'auroit aucun sens. Ils triomphent, non d'avoir résolu la question, mais d'avoir mis à sa place une chimère. Ils commencent par supposer que tout être intelligent est purement passif, & puis ils déduisent de cette supposition des conséquences pour prouver qu'il n'est pas actif; la commode méthode qu'ils ont trouvée là! S'ils accusent leurs adversaires de raisonner de même, ils ont tort. Nous ne nous supposons point actifs & libres; nous sentons que nous le sommes. C'est à eux de prouver non-seulement que ce sentiment pourroit nous tromper, mais qu'il nous trompe en effet (4).

(4) Ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit. Il s'agit de savoir si la volonté se détermine sans cause, où quelle est la cause qui détermine la volonté?

L'Evêque de Cloyne a démontré que sans rien changer aux apparences , la matiere & les corps pourroient ne pas exister ; est-ce assez pour affirmer qu'ils n'existent pas ? En tout ceci la seule apparence coûte plus que la réalité ; je m'en tiens à ce qui est plus simple.

Je ne crois donc pas qu'après avoir pourvu de toute maniere aux besoins de l'homme , Dieu accorde à l'un plutôt qu'à l'autre des secours extraordinaires , dont celui qui abuse des secours communs à tous est indigne , & dont celui qui en use bien n'a pas besoin. Cette acception de personnes est injurieuse à la Justice divine. Quand cette dure & décourageante doctrine se déduiroit de l'Ecriture elle-même , mon premier devoir n'est-il pas d'honorer Dieu ? Quelque respect que je doive au texte sacré , j'en dois plus encore à son Auteur , & j'aimerois mieux croire la Bible falsifiée ou inintelligible que Dieu injuste ou inalfaisant. St. Paul ne veut pas que le vase dise au potier , pourquoi m'as-tu fait ainsi ? Cela est fort bien , si le potier n'exige du vase que des services qu'il l'a mis en état de lui rendre ; mais s'il s'en prenoit au vase

de n'être pas propre à un usage pour lequel il ne l'auroit pas fait , le vase auroit-il tort de lui dire , pourquoi m'as-tu fait ainsi ?

S'ensuit-il de-là que la priere soit inutile ? A Dieu ne plaise que je m'ôte cette ressource contre mes foiblesses. Tous les actes de l'entendement qui nous élèvent à Dieu , nous portent au-dessus de nous-mêmes ; en implorant son secours nous apprenons à le trouver. Ce n'est pas lui qui nous change , c'est nous qui nous changeons en nous élevant à lui (5). Tout ce qu'on lui demande comme il faut , on se le donne , &c , comme vous l'avez dit , on augmente sa force en

(5) Notre galant Philosophe après avoir imité la conduite d'Abelard semble en vouloir prendre aussi la doctrine. Leurs sentimens sur la priere ont beaucoup de rapport. Bien des gens relevant cette hérésie , trouveront qu'il eût mieux valu persister dans l'égarement que de tomber dans l'erreur ; je ne pense pas ainsi. C'est un petit mal de se tromper ; c'en est un grand de se mal conduire. Ceci ne contredit point , à mon avis , ce que j'ai dit ci-devant sur le danger des fausses maximes de morale. Mais il faut laisser quelque chose à faire au lecteur.

reconnoissant sa foiblesse. Mais si l'on abuse de l'oraison & qu'on devienne mystique , on se perd à force de s'élever ; en cherchant la grace , on renonce à la raison ; pour obtenir un don du Ciel , on en foule aux pieds un autre ; en s'obstinant à vouloir qu'il nous éclaire , on s'ôte les lumieres qu'il nous a données. Qui sommes nous pour vouloir forcer Dieu de faire un miracle ?

Vous le savez , il n'y a rien de bien qui n'ait un excès blâmable , même la dévotion qui tourne en délire. La vôtre est trop pure pour arriver jamais à ce point : mais l'excès qui produit l'égarement , commence avant lui , & c'est de ce premier terme que vous avez à vous défier. Je vous ai souvent entendu blâmer les extases des Ascétiques ; savez-vous comment elles viennent ! En prolongeant le tems qu'on donne à la priere , plus que ne le permet la foiblesse humaine. Alors l'esprit s'épuise , l'imagination s'allume & donne des visions , on devient inspiré , prophete , & il n'y a plus ni sens ni génie qui garantisse du fanatisme. Vous vous enfermez fréquemment dans votre cabinet ; vous vous recueillez , vous priez sans cesse : vous ne

voyez pas encore les Piétistes (6), mais vous lisez leurs livres. Je n'ai jamais blâmé votre goût pour les écrits du bon Fénelon : mais que faites-vous de ceux de sa disciple ? Vous lisez Muralt , je le lis aussi ; mais je choisis ses lettres , & vous choisissez son instinct divin. Voyez comment il a fini , déplorez les égaremens de cet homme sage , & songez à vous. Femme pieuse & chrétienne , allez-vous n'être plus qu'une dévote ?

Chère & respectable amie , je reçois vos avis avec la docilité d'un enfant , & vous donne les miens avec le zèle d'un père. Depuis que la vertu , loin de rompre nos liens , les a rendus indissolubles , ses devoirs se confondent avec les droits de l'amitié. Les mêmes leçons nous conviennent ,

(6) Sorte de foux qui avoient la fantaisie d'être Chrétiens , & de suivre l'Evangile à la lettre : à peu près comme font aujourd'hui les Méthodistes en Angleterre , les Moraves en Allemagne , les Jansénistes en France ; excepté pourtant qu'il ne manque à ces derniers que d'être les maîtres , pour être plus durs & plus intolérans que leurs ennemis.

le même intérêt nous conduit. Jamais nos cœurs ne se parlent , jamais nos yeux ne se rencontrent sans offrir à tous deux un objet d'honneur & de gloire qui nous élève conjointement , & la perfection de chacun de nous importera toujours à l'autre. Mais si les délibérations sont communes , la décision ne l'est pas , elle appartient à vous seule. O vous , qui fîtes toujours mon sort , ne cessez point d'en être l'arbitre , pesez mes réflexions , prononcez ; quoi que vous ordonniez de moi , je me soumetts , je serai digne au moins que vous ne cessiez pas de me conduire. Dussé-je ne vous plus revoir , vous me serez toujours présente , vous présiderez toujours à mes actions ; dussiez-vous m'ôter l'honneur d'élever vos enfans , vous ne m'ôterez point les vertus que je tiens de vous ; ce sont les enfans de votre ame , la mienne les adopte , & rien ne les lui peut ravir.

Parlez - moi sans détour , Julie. A présent que je vous ai bien expliqué ce que je sens & ce que je pense , dites-moi ce qu'il faut que je fasse. Vous savez à quel point mon sort est lié à ce'ui de mon illustre ami. Je ne l'ai point consulté dans cette occasion ;

je ne lui ai montré ni cette lettre ni la vôtre. S'il apprend que vous désapprouviez son projet ou plutôt celui de votre époux , il le désapprouvera lui-même , & je suis bien éloigné d'en vouloir tirer une objection contre vos scrupules ; il convient seulement qu'il les ignore jusqu'à votre entière décision. En attendant je trouverai , pour différer notre départ , des prétextes qui pourront le surprendre , mais auxquels il acquiescera sûrement. Pour moi j'aime mieux ne vous plus voir , que de vous revoir pour vous dire un nouvel adieu. Apprendre à vivre chez vous en étranger , est une humiliation que je n'ai pas méritée.

L E T T R E V I I I.

DE M D E. D E W O L M A R

A S A I N T - P R E U X .

HÉ bien ne voilà-t-il pas encore votre imagination effarouchée ? Et sur quoi , je vous prie ? Sur les plus vrais témoignages

d'estime & d'amitié que vous ayez jamais reçus de moi ; sur les paisibles réflexions que le soin de votre vrai bonheur m'inspire ; sur la proposition la plus obligeante , la plus avantageuse , la plus honorable qui vous ait jamais été faite ; sur l'empressement indiscret , peut-être , de vous unir à ma famille par des nœuds indissolubles ; sur le desir de faire mon allié , mon parent , d'un ingrat qui croit ou qui feint de croire que je ne veux plus de lui pour ami. Pour vous tirer de l'inquiétude où vous paroissez être , il ne falloit que prendre ce que je vous écris dans son sens le plus naturel. Mais il y a long-tems que vous aimez à vous tourmenter par vos injustices. Votre lettre est comme votre vie , sublime & rampante , pleine de force & de puérilités. Mon cher Philosophe , ne cesserez-vous jamais d'être enfant ?

Où avez-vous donc pris que je songeasse à vous imposer des loix , à rompre avec vous , & pour me servir de vos termes , à vous renvoyer au bout du monde ? De bonne foi , trouvez-vous là l'esprit de ma lettre ? Tout au contraire. En jouissant d'avance du plaisir de vivre avec vous , j'ai craint les

inconvéniens qui pouvoient le troubler ; je me suis occupée des moyens de prévenir ces inconvéniens d'une manière agréable & douce , en vous faisant un fort digne de votre mérite & de mon attachement pour vous. Voilà tout mon crime ; il n'y avoit pas là , ce me semble , de quoi vous alarmer si fort.

Vous avez tort , mon ami , car vous n'ignorez pas combien vous m'êtes cher ; mais vous aimez à vous le faire redire , & comme je n'aime guere moins à le répéter , il vous est aisé d'obtenir ce que vous voulez sans que la plainte & l'humeur s'en mêlent.

Soyez donc bien sûr que si votre séjour ici vous est agréable , il me l'est tout autant qu'à vous , & que de tout ce que M. de Wolmar a fait pour moi , rien ne m'est plus sensible que le soin qu'il a pris de vous appeler dans sa maison , & de vous mettre en état d'y rester. J'en conviens avec plaisir , nous sommes utiles l'un à l'autre. Plus propres à recevoir de bons avis qu'à les prendre de nous-mêmes , nous avons tous deux besoin de guides , & qui saura mieux ce qui convient à l'un , que l'autre qui le

connoît si bien ? Qui sentira mieux le danger de s'égarer , par tout ce que coûte un retour pénible ? Quel objet peut mieux nous rappeler ce danger ? Devant qui rougirions-nous autant d'avilir un si grand sacrifice ? Après avoir rompu de tels liens , ne devons-nous pas à leur mémoire de ne rien faire d'indigne du motif qui nous les fit rompre ? Oui ; c'est une fidélité que je veux vous garder toujours , de vous prendre à témoin de toutes les actions de ma vie , & de vous dire à chaque sentiment qui m'anime ; voilà ce que je vous ai préféré. Ah mon ami ! je fais rendre honneur à ce que mon cœur a si bien senti. Je puis être foible devant toute la terre ; mais je réponds de moi devant vous.

C'est dans cette délicatesse qui survit toujours au véritable amour , plutôt que dans les subtiles distinctions de M. de Wolmar , qu'il faut chercher la raison de cette élévation d'ame & de cette force intérieure que nous éprouvons l'un près de l'autre , & que je crois sentir comme vous. Cette explication du moins est plus naturelle , plus honorable à nos cœurs que la sienne , & vaut

H É L O I S E. VI. PART. III

mieux pour s'encourager à bien faire ; ce qui fût pour la préférer. Ainsi croyez que loin d'être dans la disposition bizarre où vous me supposez , celle où je suis est directement contraire. Que s'il falloit renoncer au projet de nous réunir , je regarderois ce changement comme un grand malheur pour vous , pour moi , pour mes enfans , & pour mon mari même , qui , vous le savez , entre pour beaucoup dans les raisons que j'ai de vous désirer ici. Mais pour ne parler que de mon inclination particulière , souvenez-vous du moment de votre arrivée : marquai-je moins de joie à vous voir que vous n'en eûtes en m'abordant ? Vous a-t-il paru que votre séjour à Clarens me fût ennuyeux ou pénible ? Avez-vous jugé que je vous en visse partir avec plaisir ? Faut-il aller jusqu'au bout & vous parler avec ma franchise ordinaire ? Je vous avouerai sans détour que les six derniers mois que nous avons passés ensemble ont été le tems le plus doux de ma vie , & que j'ai goûté dans ce court espace tous les biens dont ma sensibilité m'ait fourni l'idée.

Je n'oublierai jamais un jour de cet hiver

où après avoir fait en commun la lecture de vos voyages & celle des aventures de votre ami , nous soupâmes dans la salle d'Apollon , & où , songeant à la félicité que Dieu m'envoyoit en ce monde , je vis tout autour de moi , mon pere , mon mari , mes enfans , ma cousine , Milord Edouard , vous , sans compter la Fanchon qui ne gâtoit rien au tableau ; & tout cela rassemblé pour l'heureuse Julie. Je me disois : Cette petite chambre contient tout ce qui est cher à mon cœur , & peut-être tout ce qu'il y a de meilleur sur la terre ; je suis environnée de tout ce qui m'intéresse , tout l'univers est ici pour moi ; je jouis à la fois de l'attachement que j'ai pour mes amis , de celui qu'ils me rendent , de celui qu'ils ont l'un pour l'autre ; leur bienveillance mutuelle ou vient de moi , ou s'y rapporte ; je ne vois rien qui n'étende mon être , & rien qui le divise ; il est dans tout ce qui m'environne , il n'en reste aucune portion loin de moi ; mon imagination n'a plus rien à faire , je n'ai rien à desirer ; sentir & jouir sont pour moi la même chose ; je vis à la fois dans tout ce que j'aime , je me rassasie de bonheur

HÉLOÏSE. VI. PART. 113

heur & de vie. O mort ! viens quand tu voudras ! Je ne te crains plus , j'ai vécu , je t'ai prévenue , je n'ai plus de nouveaux sentimens à connoître , tu n'as plus rien à me dérober.

Plus j'ai senti de plaisir de vivre avec vous , plus il m'étoit doux d'y compter , & plus aussi tout ce qui pouvoit troubler ce plaisir m'a donné d'inquiétude. Laissons un moment à part cette morale craintive , & cette prétendue dévotion que vous me reprochez. Convenez du moins , que tout le charme de la société qui régnoit entre nous est dans cette ouverture de cœur qui met en commun tous les sentimens , toutes les pensées , & qui fait que chacun se sentant tel qu'il doit être , se montre à tous tel qu'il est. Supposez un moment quelque intrigue secrète , quelque liaison qu'il faille cacher , quelque raison de réserve & de mystère ; à l'instant tout le plaisir de se voir s'évanouit , on est contraint l'un devant l'autre , on cherche à se dérober , quand on se rassemble on voudroit se fuir : la circonspection , la bienséance amènent la défiance & le dégoût. Le moyen d'aimer long-tems ceux qu'on craint ?

On se devient importun l'un à l'autre. . . .
Julie importune !... importune à son ami !...
non , non , cela ne sauroit être ; on n'a
jamais de maux à craindre que ceux qu'on
peut supporter.

En vous exposant naïvement mes scrupules,
je n'ai point prétendu changer vos résolu-
tions , mais les éclairer ; de peur que , pre-
nant un parti dont vous n'auriez pas prévu
toutes les suites , vous n'eussiez peut-être à
vous en repentir quand vous n'oseriez plus
vous en dédire. A l'égard des craintes que
M. de Wolmar n'a pas eues, ce n'est pas à lui
de les avoir c'est à vous : nul n'est juge du dan-
ger qui vient de vous que vous-même. Ré-
fléchissez-y bien , puis dites-moi qu'il n'existe
pas , & je n'y pense plus : car je connois
votre droiture , & ce n'est pas de vos in-
tentions que je me défie. Si votre cœur est
capable d'une faute imprévue , très-sûrement
le mal prémédité n'en approcha jamais. C'est
ce qui distingue l'homme fragile du méchant
homme.

D'ailleurs , quand mes objections auroient
plus de solidité que je n'aime à le croire ,
pourquoi mettre d'abord la chose au pis

comme vous faites ? Je n'envisage point les précautions à prendre , aussi sévèrement que vous. S'agit-il pour cela de rompre aussitôt tous vos projets , & de nous fuir pour toujours ? Non , mon aimable ami , de si tristes ressources ne sont point nécessaires. Encore enfant par la tête , vous êtes déjà vieux par le cœur. Les grandes passions usées dégoûtent des autres : la paix de l'ame qui leur succede est le seul sentiment qui s'accroît par la jouissance. Un cœur sensible craint le repos qu'il ne connoît pas ; qu'il le sente une fois , il ne voudra plus le perdre. En comparant deux états si contraires , on apprend à préférer le meilleur ; mais pour les comparer, il les faut connoître. Pour moi , je vois le moment de votre sûreté plus près peut-être que vous ne le croyez vous-même. Vous avez trop senti pour sentir long-tems ; vous avez trop aimé pour ne pas devenir indifférent : on ne rallume plus la cendre qui sort de la fournaise , mais il faut attendre que tout soit consumé. Encore quelques années d'attention sur vous-même , & vous n'avez plus de risque à courir.

Le sort que je voulois vous faire eût anéanti ce risque : mais indépendamment de cette considération , ce sort étoit assez doux pour devoir être envié pour lui-même , & si votre délicatesse vous empêche d'oser y prétendre , je n'ai pas besoin que vous me disiez ce qu'une telle retenue a pu vous coûter. Mais j'ai peur qu'il ne se mêle à vos raisons des prétextes plus spécieux que solides ; j'ai peur qu'en vous piquant de tenir des engagemens dont tout vous dispense & qui n'intéressent plus personne , vous ne vous faissiez une fausse vertu de je ne sais quelle vaine constance plus à blâmer qu'à louer , & désormais tout-à-fait déplacée. Je vous l'ai déjà dit autrefois , c'est un second crime de tenir un serment criminel ; si le vôtre ne l'étoit pas , il l'est devenu ; c'en est assez pour l'annuller. La promesse qu'il faut tenir sans cesse est celle d'être honnête homme , & toujours ferme dans son devoir , changer quand il change , ce n'est pas légèreté , c'est constance. Vous fîtes bien , peut-être , alors de promettre ce que vous feriez mal aujourd'hui de tenir. Faites dans tous les tems ce que la vertu demande , vous ne vous démentirez jamais.

Que s'il y a parmi vos scrupules quelque objection solide , c'est ce que nous pourrions examiner à loisir. En attendant , je ne suis pas trop fâchée que vous n'ayez pas saisi mon idée avec la même avidité que moi , afin que mon étourderie vous soit moins cruelle , si j'en ai fait une. J'avois médité ce projet durant l'absence de ma cousine. Depuis son retour & le départ de ma lettre , ayant eu avec elle quelques conversations générales sur un second mariage , elle m'en a paru si éloignée , que , malgré tout le penchant que je lui connois pour vous , je craindrois qu'il ne falût user de plus d'autorité qu'il ne me convient pour vaincre sa répugnance , même en votre faveur ; car il est un point où l'empire de l'amitié doit respecter celui des inclinations & les principes que chacun se fait sur des devoirs arbitraires en eux-mêmes , mais relatifs à l'état du cœur qui se les impose.

Je vous avoue pourtant que je tiens encore à mon projet ; il nous convient si bien à tous , il vous tireroit si honorablement de l'état précaire où vous vivez dans le monde , il confondroit tellement nos intérêts , il

nous feroit un devoir si naturel de cette amitié qui nous est si douce , que je n'y puis renoncer tout-à-fait. Non , mon ami , vous ne m'appartiendrez jamais de trop près ; ce n'est pas même assez que vous soyez mon cousin. Ah ! je voudrois que vous fussiez mon frere !

Quoi qu'il en soit de toutes ces idées , rendez plus de justice à mes sentimens pour vous. Jouissez sans réserve de mon amitié , de ma confiance , de mon estime. Souvenez-vous que je n'ai plus rien à vous prescrire , & que je ne crois point en avoir besoin. Ne m'ôtez pas le droit de vous donner des conseils , mais n' imaginez jamais que j'en fasse des ordres. Si vous sentez pouvoir habiter Clarens sans danger , venez-y , demeurez-y , j'en serai charmée. Si vous croyez devoir donner encore quelques années d'absence aux restes toujours suspects d'une jeunesse impétueuse , écrivez-moi souvent , venez nous voir quand vous voudrez , entretenons la correspondance la plus intime. Quelle peine n'est pas adoucie par cette consolation ? Quel éloignement ne supporte-t-on pas par l'espoir de finir ses jours ensemble ? Je ferai

plus ; je suis prête à vous confier un de mes enfans ; je le croirai mieux dans vos mains que dans les miennes : quand vous me le ramenez , je ne fais duquel des deux le retour me touchera le plus. Si tout-à-fait devenu raisonnable vous bannissez enfin vos chimères , & voulez mériter ma cousine ? venez , aimez-la , servez-la , achevez de lui plaire , en vérité , je crois que vous avez déjà commencé ; triomphez de son cœur & des obstacles qu'il vous oppose , je vous aiderai de tout mon-pouvoir : faites enfin le bonheur de l'un & de l'autre , & rien ne manquera plus au mien. Mais , quelque parti que vous puissiez prendre , après y avoir sérieusement pensé , prenez-le en toute assurance , & n'outragez plus votre amie en l'accusant de se défier de vous.

A force de songer à vous , je m'oublie. Il faut pourtant que mon tour vienne ; car vous faites avec vos amis dans la dispute comme avec votre adversaire aux échecs , vous attaquez en vous défendant. Vous vous excusez d'être Philosophe en m'accusant d'être dévote ; c'est comme si j'avois renoncé au vin lorsqu'il vous eut

enivré. Je suis donc dévote , à votre compte , ou prête à le devenir ? Soit ; les dénominations méprisantes changent-elles la nature des choses ? Si la dévotion est bonne , où est le tort d'en avoir ? Mais peut-être ce mot est-il trop bas pour vous. La dignité philosophique dédaigne un culte vulgaire ; elle veut servir Dieu plus noblement : elle porte jusqu'au Ciel même ses prétentions & sa fierté. O mes pauvres Philosophes ! ... Revenons à moi.

J'aimai la vertu dès mon enfance , & cultivai ma raison dans tous les tems. Avec du sentiment & des lumieres , j'ai voulu me gouverner , & je me suis mal conduite. Avant de m'ôter le guide que j'ai choisi , donnez-m'en quelqu'autre sur lequel je puisse compter. Mon bon ami ! toujours de l'orgueil , quoi qu'on fasse ; c'est lui qui vous élève , & c'est lui qui m'humilie. Je crois valoir autant qu'une autre , & mille autres ont vécu plus sagement que moi. Elles avoient donc des ressources que je n'avois pas. Pourquoi me sentant bien née ai-je eu besoin de cacher ma vie ? Pourquoi haïssois-je le mal que j'ai fait malgré moi ? Je ne connoissois que ma force ;

elle n'a pu me suffire. Toute la résistance qu'on peut tirer de soi , je crois l'avoir faite , & toutefois j'ai succombé ; comment font celles qui résistent ? Elles ont un meilleur appui.

Après l'avoir pris à leur exemple , j'ai trouvé dans ce choix un autre avantage auquel je n'avois pas pensé. Dans le regne des passions , elles aident à supporter les tourmens qu'elles donnent ; elles tiennent l'espérance à côté du desir. Tant qu'on desire on peut se passer d'être heureux ; on s'attend à le devenir ; si le bonheur ne vient point , l'espoir se prolonge , & le charme de l'illusion dure autant que la passion qui le cause. Ainsi cet état se suffit à lui-même , & l'inquiétude qu'il donne est une sorte de jouissance qui supplée à la réalité , qui vaut mieux , peut-être. Malheur à qui n'a plus rien à desirer ! il perd , pour ainsi dire , tout ce qu'il possède. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espere , & l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux. En effet , l'homme avide & borné , fait pour tout vouloir & peu obtenir , a reçu du Ciel une force consolante qui rapproche de lui tout ce qu'il

desire , qui le soumet à son imagination , qui le lui rend présent & sensible , qui le lui livre en quelque sorte , & pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce , le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparoît devant l'objet même ; rien n'embellit plus cet objet aux yeux du possesseur ; on ne se figure point ce qu'on voit ; l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possède ; l'illusion cesse où commence la jouissance. Le pays des chimeres est en ce monde le seul digne d'être habité , & tel est le néant des choses humaines , qu'hors (1) l'Etre existant par lui-même , il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas.

Si cet effet n'a pas toujours lieu sur les objets particuliers de nos passions , il est infaillible dans le sentiment commun qui les

(1) Il falloit , *que hors* , & sûrement Mde. de Wolmar ne l'igneroit pas. Mais outre les fautes qui lui échappoient par ignorance ou par inadvertence , il paroît qu'elle avoit l'oreille trop délicate pour s'affervir toujours aux regles mêmes qu'elle savoit. On peut employer un style plus pur , mais non pas plus doux ni plus harmonieux que le sien.

comprend toutes. Vivre sans peine n'est pas un état d'homme ; vivre ainsi c'est être mort. Celui qui pourroit tout sans être Dieu , seroit une misérable créature ; il seroit privé du plaisir de désirer ; toute autre privation seroit plus supportable (2).

Voilà ce que j'éprouve en partie depuis mon mariage , & depuis votre retour. Je ne vois par-tout que sujets de contentement , & je ne suis pas contente. Une langueur secrète s'insinue au fond de mon cœur ; je le sens vuide & gonflé , comme vous disiez autrefois du vôtre ; l'attachement que j'ai pour tout ce qui m'est cher , ne suffit pas pour l'occuper ; il lui reste une force inutile , dont il ne fait que faire. Cette peine est bizarre , j'en conviens ; mais elle n'est pas moins réelle.

(2) D'où il suit que tout Prince qui aspire au despotisme , aspire à l'honneur de mourir d'ennui. Dans tous les Royaumes du monde , cherchez-vous l'homme le plus ennuyé du pays ? Allez toujours directement au Souverain ; surtout s'il est très-absolu. C'est bien la peine de faire tant de misérables ! ne sauroit-il s'ennuyer à moindres fraix ?

Mon ami , je suis trop heureuse ; le bonheur m'ennuie (3).

Concevez-vous quelque remede à ce dégoût du bien-être ? Pour moi , je vous avoue qu'un sentiment si peu raisonnable & si peu volontaire a beaucoup ôté du prix que je donnois à la vie , & je n'imagine pas qu'elle sorte de charme on y peut trouver qui me manque , ou qui me suffise. Une autre sera-t-elle plus sensible que moi ? Aimera-t-elle mieux son pere , son mari , ses enfans , ses amis , ses proches ? En sera-t-elle mieux aimée ? Menera-t-elle une vie plus de son goût ! Sera-t-elle plus libre d'en choisir une autre ? Jouira-t-elle d'une meilleure santé ? Aura-t-elle plus de ressources contre l'ennui , plus de liens qui l'attachent au monde ? Et toutefois j'y vis inquiète ; mon cœur ignore ce qui lui manque ; il desire sans savoir quoi.

(3) Quoi Julie ! aussi des contradictions ! Ah ! je crains bien , charmante dévote , que vous ne soyez pas , non plus trop d'accord avec vous-même ! Au reste , j'avoue que cette lettre me paroît le chant du cygne.

Ne trouvant donc rien ici-bas qui lui fuffise , mon ame avide cherche ailleurs de quoi la remplir ; en s'élevant à la source du sentiment & de l'être , elle y perd sa sécheresse & sa langueur : elle y renaît , elle s'y ranime , elle y trouve un nouveau ressort , elle y puise une nouvelle vie ; elle y prend une autre existence qui ne tient point aux passions du corps , ou plutôt elle n'est plus en moi-même ; elle est toute dans l'Etre immense qu'elle contemple , & dégagée un moment de ses entraves , elle se console d'y rentrer , par cet essai d'un état plus sublime , qu'elle espere être un jour le sien.

Vous souriez ; je vous entends , mon bon ami ; j'ai prononcé mon propre jugement en blâmant autrefois cet état d'oraison que je confesse aimer aujourd'hui. A cela je n'ai qu'un mot à vous dire , c'est que je ne l'avois pas éprouvé. Je ne prétends pas même le justifier de toutes manieres. Je ne dis pas que ce goût soit sage , je dis seulement qu'il est doux , qu'il supplée au sentiment du bonheur qui s'épuise , qu'il remplit le vuide de l'ame , & qu'il jette un nouvel

intérêt sur la vie passée à le mériter. S'il produit quelque mal , il faut le rejeter sans doute ; s'il abuse le cœur par une fausse jouissance , il faut encore le rejeter. Mais enfin lequel tient le mieux à la vertu , du Philosophe avec ses grands principes , ou du Chrétien dans sa simplicité ? Lequel est le plus heureux dès ce monde , du sage avec sa raison , ou du dévot dans son délire ? Qu'ai-je besoin de penser , d'imaginer , dans un moment où toutes mes facultés sont aliénées ? L'ivresse a ses plaisirs , disiez-vous. Eh bien , ce délire en est une. Ou laissez-moi dans un état qui m'est agréable , ou montrez-moi comment je puis être mieux.

J'ai blâmé les extases des mystiques. Je les blâme encore quand elles nous détachent de nos devoirs , & que nous dégoûtant de la vie active par les charmes de la contemplation , elles nous mènent à ce quiétisme dont vous me croyez si proche , & dont je crois être aussi loin que vous.

Servir Dieu , ce n'est point passer sa vie à genoux dans un oratoire , je le fais bien ; c'est remplir sur la terre les devoirs qu'il

nous impose ; c'est faire en vue de lui plaire ,
tout ce qui convient à l'état où il nous
a mis :

il cor gradisce ;

E serve a lui chi'l suo dover compisce (a).

Il faut premièrement faire ce qu'on doit ,
& puis prier quand on le peut. Voilà la règle
que je tâche de suivre ; je ne prens point le
recueillement que vous me reprochez comme
une occupation , mais comme une récréation ,
& je ne vois pas pourquoi , parmi les plaisirs
qui sont à ma portée , je m'interdirois le
plus sensible & le plus innocent de tous.

Je me suis examinée avec plus de soin
depuis votre lettre. J'ai étudié les effets que
produit sur mon ame ce penchant qui semble
si fort vous déplaire , & je n'y fais rien voir
jusqu'ici qui me fasse craindre , au moins
sitôt , l'abus d'une dévotion mal entendue.

Premièrement je n'ai point pour cet exer-
cice un goût trop vif qui me fasse souffrir

(a) Le cœur lui suffit , & qui fait son devoir
le prie.

Met.

quand j'en suis privée , ni qui me donne de l'humeur quand on m'en distrait. Il ne me donne point , non plus , de distractions dans la journée , & ne jette ni dégoût ni impatience sur la pratique de mes devoirs. Si quelquefois mon cabinet m'est nécessaire , c'est quand quelque émotion m'agite , & que je serois moins bien par-tout ailleurs. C'est là que rentrant en moi-même , j'y retrouve le calme de la raison. Si quelque souci me trouble , si quelque peine m'afflige , c'est là que je les vais déposer. Toutes ces miseres s'évanouissent devant un plus grand objet. En songeant à tous les bienfaits de la Providence , j'ai honte d'être sensible à de si foibles chagrins , & d'oublier de si grandes graces. Il ne me faut des séances ni fréquentes ni longues. Quand la tristesse m'y suit malgré moi , quelques pleurs versés devant celui qui console , soulagent mon cœur à l'instant. Mes réflexions ne sont jamais ameres ni douloureuses , mon repentir même est exempt d'alarmes ; mes fautes me donnent moins d'effroi que de honte ; j'ai des regrets & non des remords. Le Dieu que je sers est un Dieu clément , un pere ; ce qui
me

me touche est sa bonté ; elle efface à mes yeux tous ses autres attributs ; elle est le seul que je conçois. Sa puissance m'étonne , son immensité me confond , sa justice . . . il a fait l'homme foible ; puisqu'il est juste , il est clément. Le Dieu vengeur est le Dieu des méchans ; je ne puis ni le craindre pour moi , ni l'implorer contre un autre. O Dieu de paix ! Dieu de bonté , c'est toi que j'adore ! c'est de toi , je le sens , que je suis l'ouvrage , & j'espère te retrouver au dernier jugement tel que tu parles à mon cœur durant ma vie.

Je ne saurois vous dire combien ces idées jettent de douceur sur mes jours & de joie au fond de mon cœur. En sortant de mon cabinet ainsi disposée , je me sens plus légère & plus gaie. Toute la peine s'évanouit , tous les embarras disparoissent ; rien de rude , rien d'anguleux ; tout devient facile & coulant ; tout prend à mes yeux une face plus riante ; la complaisance ne me coûte plus rien ; j'en aime encore mieux ceux que j'aime & leur en suis plus agréable. Mon mari même en est plus content de mon humeur. La dévotion , prétend-il , est un opium pour l'ame.

Elle égaie , anime & soutient quand on en prend peu : une trop forte dose endort , ou rend furieux , ou tue ; j'espère ne pas aller jusques-là.

Vous voyez que je ne m'offense pas de ce titre de dévoté autant peut-être que vous l'auriez voulu ; mais je ne lui donne pas non plus tout le prix que vous pourriez croire. Je n'aime point , par exemple , qu'on affiche cet état par un extérieur affecté , & comme une espece d'emploi qui dispense de tout autre. Ainsi cette Madame Guyon dont vous me parlez eût mieux fait , ce me semble , de remplir avec soin ses devoirs de mere de famille , d'élever chrétiennement ses enfans , de gouverner sagement sa maison , que d'aller composer des livres de dévotion , disputer avec des évêques , & se faire mettre à la Bastille pour des rêveries où l'on ne comprend rien. Je n'aime pas non plus ce langage mystique & figuré qui nourrit le cœur des chimeres de l'imagination , & substitue au véritable amour de Dieu des sentimens imités de l'amour terrestre , & trop propres à le réveiller. Plus on a le cœur tendre & l'imagination vive , plus

on doit éviter ce qui tend à les émouvoir ; car enfin , comment voir les rapports de l'objet mystique , si l'on ne voit aussi l'objet sensuel , & comment une honnête femme ose-t-elle imaginer avec assurance des objets qu'elle n'oseroit regarder (4).

Mais ce qui m'a donné le plus d'éloignement pour les dévots de profession , c'est cette âpreté de mœurs qui les rend insensibles à l'humanité , c'est cet orgueil excessif qui leur fait regarder en pitié le reste du monde. Dans leur élévation sublime s'ils daignent s'abaisser à quelque acte de bonté , c'est d'une manière si humiliante , ils plaignent les autres d'un ton si cruel , leur justice est si rigoureuse , leur charité est si dure , leur zèle est si amer , leur mépris ressemble si fort à la haine , que l'insensibilité même des gens du monde est moins barbare

(4) Cette objection me paroît tellement solide & sans réplique , que si j'avois le moindre pouvoir dans l'Eglise , je l'emploierois à faire retrancher de nos livres sacrés le Cantique des Cantiques , & j'aurois bien du regret d'avoir attendu si tard.

que leur commifération. L'amour de Dieu leur fert d'excufe pour n'aimer perfonne , ils ne s'aiment pas même l'un l'autre ; vit-on jamais d'amitié véritable entre les dévots ? Mais plus ils fe détachent des hommes , plus ils en exigent , & l'on diroit qu'ils ne s'élevent à Dieu que pour exercer fon autorité fur la terre.

Je me fens pour tous ces abus une averfion qui doit naturellement m'en garantir. Si j'y tombe , ce fera furement fans le vouloir , & j'efpere de l'amitié de tous ceux qui m'environnent que ce ne fera pas fans être avertie. Je vous avoue que j'ai été long-tems fur le fort de mon mari d'une inquiétude qui m'eût peut-être altéré l'humeur à la longue. Heureufement la fage lettre de Milord Edouard à laquelle vous me renvoyez avec grande raifon , fes entretiens confolans & fenfés , les vôtres , ont tout-à-fait diffipé ma crainte & changé mes principes. Je vois qu'il eft impoffible que l'intolérance n'endurciffe l'ame. Comment chérir tendrement les gens qu'on réproouve ? Quelle charité peut-on conferver parmi des damnés ?

HÉLOÏSE. VI. PART. 133

Les aimer ce feroit haïr Dieu qui les punit. Voulons-nous donc être humains ? Jugeons les actions & non pas les hommes. N'empêtons point sur l'horrible fonction des démons. N'ouvrons point si légèrement l'enfer à nos freres. Eh ! s'il étoit destiné pour ceux qui se trompent , quel mortel pourroit l'éviter ?

O mes amis ! de quel poids vous avez soulagé mon cœur ! En m'apprenant que l'erreur n'est point un crime , vous m'avez délivrée de mille inquiétans scrupules. Je laisse la subtile interprétation des dogmes que je n'entends pas. Je m'en tiens aux vérités lumineuses qui frappent mes yeux & convainquent ma raison , aux vérités de pratique qui m'instruisent de mes devoirs. Sur tout le reste , j'ai pris pour regle votre ancienne réponse à M. de Wolmar. Est-on maître de croire ou de ne pas croire ? Est-ce un crime de n'avoir pas su bien argumenter ? Non ; la conscience ne nous dit point la vérité des choses , mais la regle de nos devoirs ; elle ne nous dicte point ce qu'il faut penser , mais ce qu'il faut faire ;

134 LA NOUVELLE

elle ne nous apprend point à bien raisonner , mais à bien agir. En quoi mon mari peut-il être coupable devant Dieu ? Détourne-t-il les yeux de lui ? Dieu lui-même a voilé sa face. Il ne fuit point la vérité , c'est la vérité qui le fuit. L'orgueil ne le guide point ; il ne veut égarer personne , il est bien aise qu'on ne pense pas comme lui. Il aime nos sentimens , il voudroit les avoir , il ne peut. Notre espoir , nos consolations , tout lui échappe. Il fait le bien sans attendre de récompense ; il est plus vertueux , plus désintéressé que nous. Hélas ! il est à plaindre ! mais de quoi sera-t-il puni ? Non , non , la bonté , la droiture , les mœurs , l'honnêteté , la vertu ; voilà ce que le Ciel exige & qu'il récompense ; voilà le véritable culte que Dieu veut de nous , & qu'il reçoit de lui tous les jours de sa vie. Si Dieu juge la foi par les œuvres , c'est croire en lui que d'être homme de bien. Le vrai Chrétien c'est l'homme juste ; les vrais incrédules sont les méchans.

Ne soyez donc pas étonné , mon aimable ami , si je ne dispute pas avec vous sur plusieurs points de votre lettre où nous ne

HÉLOÏSE. VI. PART. 135

sommes pas de même avis. Je fais trop bien ce que vous êtes pour être en peine de ce que vous croyez. Que m'importent toutes ces questions oiseuses sur la liberté ? Que je sois libre de vouloir le bien par moi-même , ou que j'obtienne en priant cette volonté , si je trouve enfin le moyen de bien faire , tout cela ne revient-il pas au même ? Que je me donne ce qui me manque en le demandant , ou que Dieu l'accorde à ma prière , s'il faut toujours pour l'avoir que je le demande , ai-je besoin d'autre éclaircissement ? Trop heureux de convenir sur les points principaux de notre croyance , que cherchons-nous au-delà ? Voulons-nous pénétrer dans ces abîmes de métaphysique qui n'ont ni fond ni rive , & perdre à disputer sur l'essence divine ce tems si court qui nous est donné pour l'honorer ? Nous ignorons ce qu'elle est , mais nous savons qu'elle est , que cela nous suffise ; elle se fait voir dans ses œuvres , elle se fait sentir au-dedans de nous. Nous pouvons bien disputer contre elle , mais non pas la méconnoître de bonne foi. Elle nous a donné ce

degré de sensibilité qui l'apperoit & la touche : plaignons ceux à qui elle ne l'a pas départi , sans nous flatter de les éclairer à son défaut. Qui de nous fera ce qu'elle n'a pas voulu faire ? Respectons ses décrets en silence & faisons notre devoir ; c'est le meilleur moyen d'apprendre le leur aux autres.

Connoissez-vous quelqu'un plus plein de sens & de raison que M. de Wolmar ? Quelqu'un plus sincere , plus droit , plus juste , plus vrai , moins livré à ses passions , qui ait plus à gagner à la Justice divine & à l'immortalité de l'ame ? Connoissez - vous un homme plus fort , plus élevé , plus grand , plus foudroyant dans la dispute que Milord Edouard , plus digne par sa vertu de défendre la cause de Dieu , plus certain de son existence , plus pénétré de sa majesté suprême , plus zélé pour sa gloire & plus fait pour la soutenir ? Vous avez vu ce qui s'est passé durant trois mois à Clarens ; vous avez vu deux hommes pleins d'estime & de respect l'un pour l'autre , éloignés par leur état & par leur goût des pointilleries de collège , passer un hiver entier à chercher dans des disputes sages & paisibles , mais

HÉLOÏSE. VI. PART. 137

vives & profondes à s'éclairer mutuellement, s'attaquer, se défendre, se saisir par toutes les prises que peut avoir l'entendement humain, & sur une matiere où tous deux n'ayant que le même intérêt, ne demandoient pas mieux que d'être d'accord.

Qu'est-il arrivé ? Ils ont redoublé l'estime l'un pour l'autre, mais chacun est resté dans son sentiment. Si cet exemple ne guérit pas à jamais un homme sage de la dispute, l'amour de la vérité ne le touche guere ; il cherche à briller.

Pour moi j'abandonne à jamais cette arme inutile, & j'ai résolu de ne plus dire à mon mari un seul mot de Religion, que quand il s'agira de rendre raison de la mienne. Non que l'idée de la tolérance divine m'ait rendue indifférente sur le besoin qu'il en a. Je vous avoue même que tranquillisée sur son sort à venir, je ne sens point pour cela diminuer mon zele pour sa conversion. Je voudrois au prix de mon sang, le voir une fois convaincu, si ce n'est pour son bonheur dans l'autre monde, c'est pour son bonheur dans celui-ci. Car de combien de douceurs n'est-il point privé ? Quel sentiment peut le con-

foler dans ses peines ? Quel spectateur anime
 les bonnes actions qu'il fait en secret ? Quelle
 voix peut parler au fond de son ame ? Quel
 prix peut-il attendre de sa vertu ? Comment
 doit-il envisager la mort ? Non , je l'espere ,
 il ne l'attendra pas dans cet état horrible. Il
 me reste une ressource pour l'en tirer , & j'y
 consacre le reste de ma vie ; ce n'est plus de
 le convaincre , mais de le toucher ; c'est de
 lui montrer un exemple qui l'entraîne , & de
 lui rendre la Religion si aimable qu'il ne
 puisse lui résister. Ah ! mon ami , quel ar-
 gument contre l'incrédule , que la vie du
 vrai Chrétien ! croyez-vous qu'il y ait quel-
 que ame à l'épreuve de celui-là ? Voilà dé-
 formais la tâche que je m'impose ; aidez-
 moi tous à la remplir. Wolmar est froid ,
 mais il n'est pas insensible. Quel tableau
 nous pouvons offrir à son cœur , quand ses
 amis , ses enfans , sa femme , concourront
 tous à l'instruire en l'édifiant ! quand sans
 lui prêcher Dieu dans leurs discours , ils le
 lui montreront dans les actions qu'il ins-
 pire , dans les vertus dont il est l'auteur ,
 dans le charme qu'on trouve à lui plaire ,
 quand il verra briller l'image du Ciel dans sa

maison ! quand cent fois le jour il sera forcé de se dire : Non , l'homme n'est pas ainsi par lui-même , quelque chose de plus qu'humain regne ici !

Si cette entreprise est de votre goût , si vous vous sentez digne d'y concourir , venez , passons nos jours ensemble , & ne nous quittons plus qu'à la mort. Si le projet vous déplaît ou vous épouvante , écoutez votre conscience ; elle vous dicte votre devoir. Je n'ai rien de plus à vous dire.

Selon ce que Milord Edouard nous marque , je vous attends tous deux vers la fin du mois prochain. Vous ne reconnoîtrez pas votre appartement ; mais dans les changemens qu'on y a faits , vous reconnoîtrez les soins & le cœur d'une bonne amie , qui s'est fait un plaisir de l'orner. Vous y trouverez aussi un petit assortiment de livres qu'elle a choisis à Geneve , meilleurs & de meilleur goût que l'*Adone* , quoiqu'il y soit aussi par plaisanterie. Au reste , soyez discret , car comme elle ne veut pas que vous fachiez que tout cela vient d'elle , je me dépêche de vous l'écrire , avant qu'elle me défende de vous en parler.

Adieu mon ami. Cette partie du Château de Chillon (5) que nous devons tous faire ensemble , se fera demain sans vous. Elle n'en vaudra pas mieux , quoiqu'on la fasse avec plaisir. M. le Baillif nous a invités avec nos enfans , ce qui ne m'a point laissé d'excuse ; mais je ne sais pourquoi je voudrois être déjà de retour.

(5) Le Château de Chillon , ancien séjour des Baillifs de Vevai , est situé dans le lac sur un rocher qui forme une presqu'Isle , & autour duquel j'ai vu sonder à plus de cent cinquante brasses qui font près de 800 pieds , sans trouver le fond. On a creusé dans ce rocher des caves & des cuisines au-dessous du niveau de l'eau qu'on y introduit quand on veut par des robinets. C'est là que fut détenu six ans prisonnier François Bonnivard , Prieur de St. Victor , homme d'un mérite rare , d'une droiture & d'une fermeté à toute épreuve , ami de la liberté quoique Savoyard , & tolérant quoique Prêtre. Au reste , l'année où ces dernières lettres paroissent avoir été écrites , il y avoit très-long-tems que les Baillifs de Vevai n'habitoient plus le Château de Chillon. On supposera si l'on veut , que celui de ce tems là y étoit allé passer quelques jours.





L E T T R E I X.

D E F A N C H O N A N E T

A S A I N T P R E U X.

AH ! Monsieur ! ah ! mon bienfaiteur ! que me charge-t-on de vous apprendre ? Madame ! ma pauvre maîtresse O Dieu ! je vois déjà votre frayeur mais vous ne voyez pas notre désolation Je n'ai pas un moment à perdre ; il faut vous dire il faut courir je voudrois déjà vous avoir tout dit Ah ! que deviendrez-vous quand vous saurez notre malheur ?

Toute la famille alla hier dîner à Chillon. Monsieur le Baron , qui alloit en Savoie passer quelques jours au château de Blonay , partit après le dîner. On l'accompagna quelques pas ; puis on se promena le long de la digue. Madame d'Orbe & Madame la Bailive marchaient devant avec Monsieur. Madame suivoit , tenant d'une main Henriette , & de l'autre Marcellin. J'étois derriere avec

l'aîné. Monseigneur le Baillif , qui s'étoit arrêté pour parler à quelqu'un , vint rejoindre la compagnie , & offrit le bras à Madame. Pour le prendre elle me renvoie Marcellin ; il court à moi , j'accours à lui ; en courant l'enfant fait un faux pas , le pied lui manque , il tombe dans l'eau. Je pousse un cri perçant ; Madame se retourne , voit tomber son fils , part comme un trait , & s'élançe après lui. . . .

Ah ! misérable ! que n'en fis-je autant ! que n'y suis-je restée ! Hélas ! je retenois l'aîné qui vouloit sauter après sa mere. . . . elle se débattoit en serrant l'autre entre ses bras. . . on n'avoit là ni gens ni bateau , il fallut du tems pour les retirer. . . . l'enfant est remis , mais la mere. . . le saisissement , la chute , l'état où elle étoit. . . qui fait mieux que moi combien cette chute est dangereuse ! . . . elle resta très-long-tems sans connoissance. A peine l'eut-elle reprise qu'elle demanda son fils. . . . avec quels transports de joie elle l'embrassa ! je la crus sauvée ; mais sa vivacité ne dura qu'un moment ; elle voulut être ramenée ici ; durant la route elle s'est trouvée mal plusieurs fois. Sur quelques

ordres qu'elle m'a donnés je vois qu'elle ne croit pas en revenir. Je suis trop malheureuse , elle n'en reviendra pas. Madame d'Orbe est plus changée qu'elle. Tout le monde est dans une agitation. . . . Je suis la plus tranquille de toute la maison. . . . de quoi m'inquiéteroie-je ? Ma bonne maîtresse ! Ah ! si je vous perds , je n'aurai plus besoin de personne. . . . Oh mon cher Monsieur ! que le bon Dieu vous soutienne dans cette épreuve. . . . Adieu. . . . le Médecin sort de la chambre. Je cours au-devant de lui. . . . s'il nous donne quelque bonne espérance , je vous le marquerai. Si je ne dis rien. . . .

L E T T R E X.

A S A I N T P R E U X.

*Commencée par Madame d'Orbe & achevée
par M. de Wolmar.*

M O R T D E J U L I E.

C'EN est fait. Homme imprudent, homme infortuné, malheureux visionnaire ? Jamais vous ne la reverrez.... le voile.... Julie n'est....

Elle vous a écrit. Attendez sa lettre : honorez ses dernières volontés. Il vous reste de grands devoirs à remplir sur la terre.

L E T T R E X I.

L E T T R E X I.

DE M. DE WOLMAR

A S A I N T - P R E U X .

J'AI laissé passer vos premières douleurs en silence ; ma lettre n'eût fait que les aigrir ; vous n'étiez pas plus en état de supporter ces détails que moi de les faire. Aujourd'hui peut-être nous seront-ils doux à tous deux. Il ne me reste d'elle que des souvenirs , mon cœur se plaît à les recueillir. Vous n'avez plus que des pleurs à lui donner ; vous aurez la consolation d'en verser pour elle. Ce plaisir des infortunés m'est refusé dans ma misère ; je suis plus malheureux que vous.

Ce n'est point de la maladie , c'est d'elle que je veux vous parler. D'autres mères peuvent se jeter après leur enfant : l'accident , la fièvre , la mort sont de la nature : c'est le sort commun des mortels ; mais l'emploi de ses derniers momens , ses discours ,

ses sentimens , son ame , tout cela n'appartient qu'à Julie. Elle n'a point vécu comme une autre : personne , que je sache , n'est mort comme elle. Voilà ce que j'ai pu seul observer , & que vous n'apprendrez que de moi.

Vous savez que l'effroi , l'émotion , la chute , l'évacuation de l'eau lui laisserent une longue foiblesse dont elle ne revint tout-à-fait qu'ici. En arrivant , elle redemanda son fils , il vint ; à peine le vit-elle marcher & répondre à ses caresses qu'elle devint tout-à-fait tranquille , & consentit à prendre un peu de repos. Son sommeil fut court , & comme le Médecin n'arrivoit point encore , en l'attendant elle nous fit asséoir autour de son lit , la Fanchon , sa cousine & moi. Elle nous parla de ses enfans , des soins assidus qu'exigeoit auprès d'eux la forme d'éducation qu'elle avoit prise , & du danger de les négliger un moment. Sans donner une grande importance à sa maladie , elle prévoyoit qu'elle l'empêcheroit quelque tems de remplir sa part des mêmes soins , & nous chargeoit tous de répartir cette part sur les nôtres.

Elle s'étendit sur tous ses projets , sur les vôtres , sur les moyens les plus propres à les faire réussir , sur les observations qu'elle avoit faites & qui pouvoient les favoriser ou leur nuire , enfin sur tout ce qui devoit nous mettre en état de suppléer à ses fonctions de mere , aussi long-tems qu'elle seroit forcée à les suspendre. C'étoit , pensois-je , bien des précautions pour quelqu'un qui ne se croyoit privé que durant quelques jours d'une occupation si chere ; mais ce qui m'effraya tout-à-fait , ce fut de voir qu'elle entroit pour Henriette dans un bien plus grand détail encore. Elle s'étoit bornée à ce qui regardoit la premiere enfance de ses fils comme se déchargeant sur un autre du soin de leur jeunesse ; pour sa fille elle embrassa tous les tems , & sentant bien que personne ne suppléeroit sur ce point aux réflexions que sa propre expérience lui avoit fait faire , elle nous exposa en abrégé , mais avec force & clarté le plan d'éducation qu'elle avoit fait pour elle , employant près de la mere les raisons les plus vives & les plus touchantes exhortations pour l'engager à le suivre.

Toutes ces idées sur l'éducation des jeunes personnes & sur les devoirs des meres , mêlées de fréquens retours sur elle-même , ne pouvoient manquer de jeter de la chaleur dans l'entretien ; je vis qu'il s'animoit trop. Claire tenoit une des mains de sa cousine , & la pressoit à chaque instant contre sa bouche en sanglotant pour toute réponse ; la Fanchon n'étoit pas plus tranquille ; & pour Julie , je remarquai que les larmes lui rouloient aussi dans les yeux , mais qu'elle n'osoit pleurer , de peur de nous alarmer davantage. Aussi-tôt je me dis : elle se voit morte. Le seul espoir qui me resta fut que la frayeur pouvoit l'abuser sur son état & lui montrer le danger plus grand qu'il n'étoit peut-être. Malheureusement je la connoissois trop pour compter beaucoup sur cette erreur. J'avois essayé plusieurs fois de la calmer ; je la priai derechef de ne pas s'agiter hors de propos par des discours qu'on pouvoit reprendre à loisir. Ah ! dit-elle , rien ne fait tant de mal aux femmes que le silence ! & puis je me sens un peu de fièvre ; autant vaut employer le babil qu'elle donne à des sujets utiles , qu'à battre sans raison la campagne.

H É L O I S E. VI. PART. 149

L'arrivée du Médecin causa dans la maison un trouble impossible à peindre. Tous les domestiques l'un sur l'autre à la porte de la chambre attendoient , l'œil inquiet & les mains jointes , son jugement sur l'état de leur maîtresse , comme l'arrêt de leur sort. Ce spectacle jeta la pauvre Claire dans une agitation qui me fit craindre pour sa tête. Il falut les éloigner sous différens prétextes pour écarter de ses yeux cet objet d'effroi. Le Médecin donna vaguement un peu d'espérance , mais d'un ton propre à me l'ôter. Julie ne dit pas non plus ce qu'elle pensoit ; la présence de sa cousine la tenoit en respect. Quand il sortit , je le suivis ; Claire en voulut faire autant , mais Julie la retint & me fit de l'œil un signe que j'entendis. Je me hâtai d'avertir le Médecin que s'il y avoit du danger , il falloit le cacher à Mde. d'Orbe avec autant & plus de soin qu'à la malade , de peur que le désespoir n'achevât de la troubler , & ne la mît hors d'état de servir son amie. Il déclara qu'il y avoit en effet du danger , mais que vingt-quatre heures étant à peine écoulées depuis l'accident , il falloit plus de tems pour établir

un pronostic assuré, que la nuit prochaine décideroit du sort de la maladie, & qu'il ne pouvoit prononcer que le troisieme jour. La Fanchon seule fut témoin de ce discours; & après l'avoir engagée, non sans peine, à se contenir, on convint de ce qui seroit dit à Mde. d'Orbe & au reste de la maison.

Vers le soir Julie obligea sa cousine, qui avoit passé la nuit précédente auprès d'elle, & qui vouloit encore y passer la suivante, à s'aller reposer quelques heures. Durant ce tems, la malade ayant su qu'on alloit la saigner du pied, & que le Médecin préparoit des ordonnances, elle le fit appeler & lui tint ce discours: « Monsieur du Bosson,
 » quand on croit devoir tromper un malade
 » craintif sur son état, c'est une précaution
 » d'humanité que j'approuve; mais c'est une
 » cruauté de prodiguer également à tous des
 » soins superflus & désagréables, dont plu-
 » sieurs n'ont aucun besoin. Prescrivez-moi
 » tout ce que vous jugerez m'être vérita-
 » blement utile, j'obéirai ponctuellement.
 » Quant aux remedes qui ne sont que pour
 » l'imagination, faites-m'en grace; c'est
 » mon corps & non mon esprit qui souffre,

» & je n'ai pas peur de finir mes jours , mais
 » d'en mal employer le reste. Les derniers
 » momens de la vie sont trop précieux pour
 » qu'il soit permis d'en abuser. Si vous ne
 » pouvez prolonger la mienne , au moins
 » ne l'abrégez pas , en m'ôtant l'emploi du
 » peu d'instans qui me sont laissés par la
 » nature. Moins il m'en reste , plus vous
 » devez les respecter. Faites - moi vivre ou
 » laissez-moi : je saurai bien mourir seule ».
 Voilà comment cette femme si timide & si
 douce dans le commerce ordinaire , savoit
 trouver un ton ferme & sérieux dans les
 occasions importantes.

La nuit fut cruelle & décisive. Etouffe-
 ment , oppression , syncope , la peau sèche
 & brûlante. Une ardente fièvre durant laquelle
 on l'entendoit souvent appeler vivement
 Marcellin , comme pour le retenir , & pro-
 noncer aussi quelquefois un autre nom , jadis
 si répété dans une occasion pareille. Le
 lendemain le Médecin me déclara sans détour
 qu'il n'estimoit pas qu'elle eût pour trois
 jours à vivre. Je fus seul dépositaire de
 cet affreux secret , & la plus terrible heure
 de ma vie fut celle où je le portai dans le

fond de mon cœur , sans savoir quel usage j'en devois faire. J'allai seul errer dans les bosquets , rêvant au parti que j'avois à prendre ; non sans quelques tristes réflexions sur le sort qui me ramenoit dans ma vieillesse à cet état solitaire dont je m'ennuyois , même avant d'en connoître un plus doux.

La veille , j'avois promis à Julie de lui rapporter fidèlement le jugement du Médecin ; elle m'avoit intéressé par tout ce qui pouvoit toucher mon cœur à lui tenir parole. Je sentoís cet engagement sur ma conscience : mais quoi ! pour un devoir chimérique & sans utilité , faloit-il contrister son ame , & lui faire à longs traits favoriser la mort ? Quel pouvoit être à mes yeux l'objet d'une précaution si cruelle ? Lui annoncer sa dernière heure , n'étoit-ce pas l'avancer ? Dans un intervalle si court , que deviennent les desirs , l'espérance , élémens de la vie ? Est-ce en jouir encore que de se voir si près du moment de la perdre ? Etoit-ce à moi de lui donner la mort ?

Je marchois à pas précipités avec une agitation que je n'avois jamais éprouvée. Cette longue & pénible anxiété me suivoit par-tout ;

HÉLOÏSE. VI. PART. 153

j'en traînois après moi l'insupportable poids. Une idée vint enfin me déterminer. Ne vous efforcez pas de la prévoir ; il faut vous la dire.

Pour qui est-ce que je délibère , est-ce pour elle ou pour moi ? Sur quel principe est-ce que je raisonne , est-ce sur son système ou sur le mien ? Qu'est - ce qui m'est démontré sur l'un ou sur l'autre ? Je n'ai pour croire ce que je crois que mon opinion armée de quelques probabilités. Nulle démonstration ne la renverse , il est vrai , mais quelle démonstration l'établit ? Elle a pour croire ce qu'elle croit son opinion de même , mais elle y voit l'évidence ; cette opinion à ses yeux est une démonstration. Quel droit ai-je de préférer quand il s'agit d'elle , ma simple opinion que je reconnois douteuse , à son opinion qu'elle tient pour démontrée ? Comparons les conséquences des deux sentimens. Dans le sien , la disposition de sa dernière heure doit décider de son sort durant l'éternité. Dans le mien , les ménagemens que je veux avoir pour elle lui seront indifférens dans trois jours. Dans trois jours , selon moi , elle ne sentira plus rien : mais si

peut-être elle avoit raison , quelle différence ! Des biens ou des maux éternels ! Peut-être . . . ce mot est terrible . . . malheureux ! risque ton ame & non la sienne.

Voilà le premier doute qui m'ait rendu suspecte l'incertitude que vous avez si souvent attaquée. Ce n'est pas la dernière fois qu'il est revenu depuis ce tems-là. Quoi qu'il en soit , ce doute me délivra de celui qui me tourmentoit. Je pris sur le champ mon parti , & de peur d'en changer , je courus en hâte au lit de Julie. Je fis sortir tout le monde , & je m'assis ; vous pouvez juger avec quelle contenance ! Je n'employai point auprès d'elle les précautions nécessaires pour les petites ames. Je ne dis rien ; mais elle me vit , & me comprit à l'instant. Croyez-vous me l'apprendre , dit-elle en me tendant la main ? Non , mon ami , je me sens bien : la mort me presse , il faut nous quitter.

Alors elle me tint un long discours dont j'aurai à vous parler quelque jour , & durant lequel elle écrivit son testament dans mon cœur. Si j'avois moins connu le sien , ses dernières dispositions auroient suffi pour me le faire connoître.

HÉLOÏSE. VI. PART. 155

Elle me demanda si son état étoit connu dans la maison. Je lui dis que l'alarme y régnoit , mais qu'on ne savoit rien de positif & que du Bosson s'étoit ouvert à moi seul. Elle me conjura que le secret fût soigneusement gardé le reste de la journée. Claire , ajouta-t-elle , ne supportera jamais ce coup que de ma main ; elle en mourra s'il lui vient d'un autre. Je destine la nuit prochaine à ce triste devoir. C'est pour cela sur-tout que j'ai voulu avoir l'avis du Médecin , afin de ne pas exposer sur mon seul sentiment cette infortunée à recevoir à faux une si cruelle atteinte. Faites qu'elle ne soupçonne rien avant le tems , ou vous risquez de rester sans amie & de laisser vos enfans sans mere.

Elle me parla de son pere. J'avouai lui avoir envoyé un exprès ; mais je me gardai d'ajouter que cet homme , au lieu de se contenter de donner ma lettre comme je lui avois ordonné , s'étoit hâté de parler , & si lourdement , que mon vieux ami croyant sa fille noyée , étoit tombé d'effroi sur l'escalier , & s'étoit fait une blessure qui le retenoit à Blonay dans son lit. L'espoir de

revoir son pere la toucha sensiblement , & la certitude que cette espérance étoit vaine , ne fut pas le moindre des maux qu'il me falut dévorer.

Le redoublement de la nuit précédente l'avoit extrêmement affoiblie. Ce long entretien n'avoit pas contribué à la fortifier ; dans l'accablement où elle étoit , elle essaya de prendre un peu de repos durant la journée ; je n'appris que le surlendemain qu'elle ne l'avoit pas passée toute entiere à dormir.

Cependant la consternation régnoit dans la maison. Chacun dans un morne silence attendoit qu'on le tirât de peine , & n'osoit interroger personne , crainte d'apprendre plus qu'il ne vouloit savoir. On se disoit , s'il y a quelque bonne nouvelle on s'empressera de la dire ; s'il y en a de mauvaises , on ne les saura toujours que trop tôt. Dans la frayeur dont ils étoient saisis , c'étoit assez pour eux qu'il n'arrivât rien qui fît nouvelle. Au milieu de ce morne repos , Mde. d'Orbe étoit la seule active & parlante. Si-tôt qu'elle étoit hors de la chambre de Julie , au lieu de s'aller reposer dans la sienne , elle par-

couroit toute la maison , elle arrêtoit tout le monde , demandant ce qu'avoit dit le Médecin , ce qu'on disoit. Elle avoit été témoin de la nuit précédente , elle ne pouvoit ignorer ce qu'elle avoit vu ; mais elle cherchoit à se tromper elle-même , & à récuser le témoignage de ses yeux. Ceux qu'elle questionnoit ne lui répondant rien que de favorable , cela l'encourageoit à questionner les autres , & toujours avec une inquiétude si vive , avec un air si effrayant , qu'on eût su la vérité mille fois sans être tenté de la lui dire.

Auprès de Julie elle se contraignoit , & l'objet touchant qu'elle avoit sous les yeux la dispoisoit plus à l'affliction qu'à l'emportement. Elle craignoit sur-tout de lui laisser voir ses alarmes , mais elle réussissoit mal à les cacher. On appercevoit son trouble dans son affectation même à paroître tranquille. Julie de son côté n'épargnoit rien pour l'abuser. Sans exténuer son mal , elle en parloit presque comme d'une chose passée , & ne sembloit en peine que du tems qu'il lui faudroit pour se remettre. C'étoit encore un de mes supplices de les voir chercher à

se rassurer mutuellement , moi qui savois si bien qu'aucune des deux n'avoit dans l'ame l'espoir qu'elle s'efforçoit de donner à l'autre.

Madame d'Orbe avoit veillé les deux nuits précédentes ; il y avoit trois jours qu'elle ne s'étoit déshabillée. Julie lui proposa de s'aller coucher ; elle n'en voulut rien faire. Hé bien donc , dit Julie , qu'on lui tende un petit lit dans ma chambre , à moins , ajouta-t-elle comme par réflexion , qu'elle ne veuille partager le mien. Qu'en dis-tu , cousine ? Mon mal ne se gagne pas , tu ne te dégoûtes pas de moi , couche dans mon lit , le parti fut accepté. Pour moi , l'on me renvoya , & véritablement j'avois besoin de repos.

Je fus levé de bonne heure. Inquiet de ce qui s'étoit passé durant la nuit , au premier bruit que j'entendis j'entrai dans la chambre. Sur l'état où Mde. d'Orbe étoit la veille , je jugeai du désespoir où j'allois la trouver , & des fureurs dont je serois le témoin. En entrant je la vis assise dans un fauteuil , défaite & pâle , ou plutôt livide , les yeux plombés & presque éteints ; mais douce , tranquille , parlant peu , & faisant tout ce qu'on lui

disoit , sans répondre. Pour Julie , elle paroïssoit moins foible que la veille , sa voix étoit plus ferme , son geste plus animé ; elle sembloit avoir pris la vivacité de sa cousine. Je connus aisément à son teint que ce mieux apparent étoit l'effet de la fièvre : mais je vis aussi briller dans ses regards je ne fais quelle secrète joie qui pouvoit y contribuer , & dont je ne démêlois pas la cause. Le Médecin n'en confirma pas moins son jugement de la veille ; la malade n'en continua pas moins de penser comme lui , & il ne me resta plus aucune espérance.

Ayant été forcé de m'absenter pour quelque tems , je remarquai en rentrant que l'appartement étoit arrangé avec soin ; il y régnoit de l'ordre & de l'élégance ; elle avoit fait mettre des pots de fleurs sur sa cheminée , ses rideaux étoient entr'ouverts & rattachés ; l'air avoit été changé ; on y sentoît une odeur agréable ; on n'eût jamais cru être dans la chambre d'un malade. Elle avoit fait sa toilette avec le même soin : la grace & le goût se montroient encore dans sa parure négligée. Tout cela lui donnoit plutôt l'air d'une femme du monde qui attend

compagnie , que d'une campagnarde qui attend sa dernière heure. Elle vit ma surprise , elle en sourit , & lisant dans ma pensée , elle alloit me répondre , quand on amena les enfans. Alors il ne fut plus question que d'eux , & vous pouvez juger , si , se sentant prête à les quitter , ses caresses furent tièdes & modérées ! j'observai même qu'elle revenoit plus souvent & avec des étreintes encore plus ardentes à celui qui lui coûtoit la vie , comme s'il lui fût devenu plus cher à ce prix.

Tous ces embrassemens , ces soupirs , ces transports étoient des mystères pour ces pauvres enfans. Ils l'aimoient tendrement , mais c'étoit la tendresse de leur âge ; ils ne comprennent rien à son état , au redoublement de ses caresses , à ses regrets de ne les voir plus ; ils nous voyoient tristes & ils pleuroient : ils n'en savoient pas davantage. Quoiqu'on apprenne aux enfans le nom de la mort , ils n'en ont aucune idée ; ils ne la craignent ni pour eux ni pour les autres ; ils craignent de souffrir & non de mourir. Quand la douleur arrachoit quelque plainte à leur mere , ils perçoient l'air de leurs cris ;
quand

quand on leur parloit de la perdre , on les auroit cru stupides. La seule Henriette , un peu plus âgée , & d'un sexe où le sentiment & les lumieres se développent plutôt , paroiffoit troublée & alarmée de voir fa petite maman dans un lit , elle qu'on voyoit toujours levée avant fes enfans. Je me fouviens qu'à ce propos Julie fit une réflexion tout-à-fait dans fon caractere sur l'imbécille vanité de Vefpafien qui refta couché tandis qu'il pouvoit agir , & fe leva lorsqu'il ne put plus rien faire (1). Je ne fais pas , dit-elle , s'il faut qu'un Empereur meure debout , mais je fais bien qu'une mere de famille ne doit s'aliter que pour mourir.

Après avoir épanché fon cœur sur fes

(1) Ceci n'est pas bien exact. Suetone dit , que Vefpafien travailloit comme à l'ordinaire dans fon lit de mort , & donnoit même fes audiences ; mais peut-être , en effet , eût-il mieux valu fe lever pour donner fes audiences , & fe recoucher pour mourir. Je fais que Vefpafien fans être un grand homme étoit au moins un grand Prince. N'importe ; quelque rôle qu'on ait pu faire durant fa vie , on ne doit point jouer la comédie à fa mort.

enfans ; après les avoir pris chacun à part , sur tout Henriette qu'elle tint fort long-tems , & qu'on entendoit plaindre & sangloter en recevant ses baisers , elle les appella tous trois , leur donna sa bénédiction , & leur dit en leur montrant Mde. d'Orbe , allez , mes enfans , allez vous jeter aux pieds de votre mere : voilà celle que Dieu vous donne , il ne vous a rien ôté. A l'instant ils courent à elle , se mettent à ses genoux , lui prennent les mains , l'appellent leur bonne maman , leur seconde mere. Claire se pencha sur eux ; mais en les ferrant dans ses bras elle s'efforça vainement de parler , elle ne trouva que des gémissemens , elle ne put jamais prononcer un seul mot , elle étouffoit. Jugez si Julie étoit émue ! Cette scene commençoit à devenir trop vive ; je la fis cesser.

Ce moment d'attendrissement passé , l'on se remit à causer autour du lit , & quoique la vivacité de Julie se fût un peu éteinte avec le redoublement , on voyoit le même air de contentement sur son visage ; elle parloit de tout avec une attention & un intérêt qui montroient un esprit très-

HÉLOÏSE. VI. PART. 163

libre de soins ; rien ne lui échappoit , elle étoit à la conversation comme si elle n'avoit eu autre chose à faire. Elle nous proposa de dîner dans sa chambre , pour nous quitter le moins qu'il se pourroit ; vous pouvez croire que cela ne fut pas refusé. On servit sans bruit , sans confusion , sans désordre , d'un air aussi rangé que si l'on eût été dans le salon d'Apollon. La Fanchon , les enfans dînèrent à table. Julie voyant qu'on manquoit d'appétit trouva le secret de faire manger de tout , tantôt prétextant l'instruction de sa cuisinière , tantôt voulant savoir si elle oseroit en goûter , tantôt nous intéressant par notre santé même dont nous avions besoin pour la servir , toujours montrant le plaisir qu'on pouvoit lui faire , de manière à ôter tout moyen de s'y refuser , & mêlant à tout cela un enjouement propre à nous distraire du triste objet qui nous occupoit. Enfin une maîtresse de maison , attentive à faire ses honneurs , n'auroit pas en pleine santé pour des étrangers des soins plus marqués , plus obligeans , plus aimables que ceux que Julie mourante avoit pour sa famille. Rien de

tout ce que j'avois cru prévoir n'arrivoit , rien de ce que je voyois ne s'arrangeoit dans ma tête. Je ne savois plus qu'imaginer ; je n'y étois plus.

Après le dîner , on annonça Monsieur le Ministre. Il venoit comme ami de la maison , ce qui lui arrivoit fort souvent. Quoique je ne l'eusse point fait appeler , parce que Julie ne l'avoit pas demandé , je vous avoue que je fus charmé de son arrivée , & je ne crois pas qu'en pareille circonstance le plus zélé croyant l'eût pu voir avec plus de plaisir. Sa présence alloit éclaircir bien des doutes & me tirer d'une étrange perplexité.

Rappelez-vous le motif qui m'avoit porté à lui annoncer sa fin prochaine. Sur l'effet qu'auroit dû selon moi produire cette affreuse nouvelle , comment concevoir celui qu'elle avoit produit réellement ? Quoi ! cette femme dévote qui dans l'état de santé ne passe pas un jour sans se recueillir , qui fait un de ses plaisirs de la prière , n'a plus que deux jours à vivre , elle se voit prête à paroître devant le Juge redoutable ; & au lieu de se préparer à ce moment terrible ,

au lieu de mettre ordre à sa conscience , elle s'amuse à parer sa chambre , à faire sa toilette , à causer avec ses amis , à égayer leurs repas ; & dans tous ses entretiens pas un seul mot de Dieu ni du salut ! Que devois-je penser d'elle & de ses vrais sentimens ? Comment arranger sa conduite avec les idées que j'avois de sa piété ? Comment accorder l'usage qu'elle faisoit des derniers momens de sa vie avec ce qu'elle avoit dit au Médecin de leur prix ? Tout cela formoit à mon sens une énigme inexplicable. Car enfin , quoique je ne m'attendisse pas à lui trouver toute la petite cagoterie des dévotes , il me sembloit pourtant que c'étoit le tems de songer à ce qu'elle estimoit d'une si grande importance , & qui ne souffroit aucun retard. Si l'on est dévot durant le tracas de cette vie , comment ne le fera-t-on pas au moment qu'il la faut quitter , & qu'il ne reste plus qu'à penser à l'autre ?

Ces réflexions m'amenerent à un point où je ne me serois guere attendu d'arriver. Je commençai presque d'être inquiet , que mes opinions indiscrettement soutenues

n'eussent enfin trop gagné sur elle. Je n'avois pas adopté les siennes , & pourtant je n'aurois pas voulu qu'elle y eût renoncé. Si j'eusse été malade je serois certainement mort dans mon sentiment , mais je desirois qu'elle mourût dans le sien , & je trouvois , pour ainsi dire , qu'en elle je risquois plus qu'en moi. Ces contradictions vous paroîtront extravagantes ; je ne les trouve pas raisonnables , & cependant elles ont existé. Je ne me charge pas de les justifier ; je vous les rapporte.

Enfin le moment vint où mes doutes alloient être éclaircis. Car il étoit aisé de prévoir que tôt ou tard le Pasteur ameneroit la conversation sur ce qui fait l'objet de son ministère ; & quand Julie eût été capable de déguisement dans ses réponses , il lui eût été bien difficile de se déguiser assez pour qu'attentif & prévenu , je n'eusse pas démêlé ses vrais sentimens.

Tout arriva comme je l'avois prévu. Je laisse à part les lieux communs mêlés d'éloges , qui servirent de transitions au Ministre pour venir à son sujet ; je laisse encore ce qu'il lui dit de touchant sur le bonheur

HÉLOÏSE. VI. PART. 167

de couronner une bonne vie par une fin chrétienne. Il ajouta qu'à la vérité il lui avoit quelquefois trouvé sur certains points des sentimens qui ne s'accordoient pas entièrement avec la doctrine de l'Eglise , c'est-à-dire , avec celle que la plus saine raison pouvoit déduire de l'Ecriture ; mais comme elle ne s'étoit jamais aheurtée à les défendre , il espéroit qu'elle vouloit mourir ainsi qu'elle avoit vécu dans la communion des fideles , & acquiescer en tout à la commune profession de foi.

Comme la réponse de Julie étoit décisive sur mes doutes , & n'étoit pas , à l'égard des lieux communs , dans le cas de l'exhortation , je vais vous la rapporter presque mot-à-mot , car je l'avois bien écoutée , & j'allai l'écrire dans le moment.

« Permettez-moi , Monsieur , de com-
» mencer par vous remercier de tous les
» soins que vous avez pris de me conduire
» dans la droite route de la morale & de
» la foi chrétienne , & de la douceur avec
» laquelle vous avez corrigé ou supporté
» mes erreurs quand je me suis égarée.
» Pénétrée de respect pour votre zele , &

» de reconnoissance pour vos bontés , je
 » déclare avec plaisir que je vous dois toutes
 » mes bonnes résolutions , & que vous m'a-
 » vez toujours portée à faire ce qui étoit
 » bien , & à croire ce qui étoit vrai.

» J'ai vécu & je meurs dans la commu-
 » nion protestante qui tire son unique regle
 » de l'Ecriture Sainte & de la raison ; mon
 » cœur a toujours confirmé ce que pro-
 » nonçoit ma bouche , & quand je n'ai
 » pas eu pour vos lumieres toute la doci-
 » lité qu'il eût falu peut-être , c'étoit un
 » effet de mon aversion pour toute espece
 » de déguisement ; ce qu'il m'étoit imposs-
 » ble de croire , je n'ai pu dire que je le
 » croyois ; j'ai toujours cherché sincère-
 » ment ce qui étoit conforme à la gloire
 » de Dieu & à la vérité. J'ai pu me trom-
 » per dans ma recherche ; je n'ai pas l'or-
 »ueil de penser avoir eu toujours raison ;
 » j'ai peut-être eu toujours tort ; mais mon
 » intention a toujours été pure , & j'ai tou-
 » jours cru ce que je disois croire. C'étoit
 » sur ce point tout ce qui dépendoit de
 » moi. Si Dieu n'a pas éclairé ma raison
 » au-delà , il est clément & juste ; pour-

HÉLOÏSE. VI. PART. 169

» roit-il me demander compte d'un don
» qu'il ne m'a pas fait ?

» Voilà , Monsieur , ce que j'avois d'es-
» sentiel à vous dire sur les sentimens que
» j'ai professés. Sur tout le reste mon état
» présent vous répond pour moi. Distraite
» par le mal , livrée au délire de la fièvre ,
» est-il tems d'essayer de raisonner mieux
» que je n'ai fait jouissant d'un entende-
» ment aussi sain que je l'ai reçu ? Si je
» me suis trompée alors , me tromperois-je
» moins aujourd'hui , & dans l'abattement
» où je suis dépend-il de moi de croire
» autre chose que ce que j'ai cru étant en
» santé ? C'est la raison qui décide du sen-
» timent qu'on préfère , & la mienne ayant
» perdu ses meilleures fonctions , quelle au-
» torité peut donner ce qui m'en reste aux
» opinions que j'adopterois sans elle ? Que
» me reste-t-il donc désormais à faire ? C'est
» de m'en rapporter à ce que j'ai cru ci-
» devant : car la droiture d'intention est
» la même , & j'ai le jugement de moins.
» Si je suis dans l'erreur , c'est sans l'ai-
» mer ; cela suffit pour me tranquilliser sur
» ma croyance.

» Quant à la préparation à la mort , Mon-
 » sieur , elle est faite ; mal , il est vrai ,
 » mais de mon mieux , & mieux du moins
 » que je ne la pourrois faire à présent. J'ai
 » tâché de ne pas attendre pour remplir cet
 » important devoir que j'en fusse incapable.
 » Je priois en santé ; maintenant je me ré-
 » signe. La priere du malade est la patience :
 » la préparation à la mort est une bonne
 » vie ; je n'en connois point d'autre. Quand
 » je conversois avec vous , quand je me re-
 » cueillois seule , quand je m'efforçois de
 » remplir les devoirs que Dieu m'impose ;
 » c'est alors que je me dispoisois à paroître
 » devant lui ; c'est alors que je l'adorois
 » de toutes les forces qu'il m'a données ;
 » que ferois-je aujourd'hui que je les ai per-
 » dues ; mon ame aliénée est-elle en état de
 » s'élever à lui ? Ces restes d'une vie à demi-
 » éteinte , absorbés par la souffrance , sont-
 » ils dignes de lui être offerts ? Non , Mon-
 » sieur ; il me les laisse pour être donnés à
 » ceux qu'il m'a fait aimer & qu'il veut
 » que je quitte ; je leur fais mes adieux pour
 » aller à lui ; c'est d'eux qu'il faut que je
 » m'occupe : bientôt je m'occuperai de lui

HÉLOÏSE. VI. PART. 171

» seul. Mes derniers plaisirs sur la terre sont
» aussi mes derniers devoirs ; n'est-ce pas le
» servir encore & faire sa volonté que de
» remplir les soins que l'humanité m'im-
» pose , avant d'abandonner sa dépouille ?
» Que faire pour apaiser des troubles que
» je n'ai pas ? Ma conscience n'est point agi-
» tée ; si quelquefois elle m'a donné des
» craintes , j'en avois plus en santé qu'au-
» jourd'hui. Ma confiance les efface ; elle
» me dit que Dieu est plus clément que je
» ne suis coupable , & ma sécurité redouble
» en me sentant approcher de lui. Je ne lui
» porte point un repentir imparfait , tardif
» forcé , qui , dicté par la peur ne sauroit
» être sincère , & n'est qu'un piège pour le
» tromper. Je ne lui porte pas le reste & le
» rebut de mes jours , pleins de peine &
» d'ennuis , en proie à la maladie , aux
» douleurs , aux angoisses de la mort , &
» que je ne lui donnerois que quand je n'en
» pourrois plus rien faire. Je lui porte ma
» vie entière , pleine de péchés & de fautes ,
» mais exempte de remords de l'impie & des
» crimes du méchant.

» A quels tourmens Dieu pourroit-il con-
 » damner mon ame ? Les réprouvés , dit-on ,
 » le haïssent ! Il faudroit donc qu'il m'em-
 » pêchât de l'aimer ? Je ne crains pas d'aug-
 » menter leur nombre. O grand Etre ! Etre
 » éternel , suprême intelligence , source de
 » vie & de félicité , Créateur , Conserva-
 » teur , Pere de l'homme & Roi de la nature ,
 » Dieu très-puissant , très-bon , dont je ne
 » doutai jamais un moment , & sous les
 » yeux duquel j'aimai toujours à vivre ! je
 » le fais , je m'en réjouis , je vais paroître
 » devant ton trône. Dans peu de jours mon
 » ame libre de sa dépouille commencera de
 » t'offrir plus dignement cet immortel hom-
 » mage qui doit faire mon bonheur durant
 » l'éternité. Je compte pour rien tout ce que
 » je ferai jusqu'à ce moment. Mon corps
 » vit encore , mais ma vie morale est finie.
 » Je suis au bout de ma carrière , & déjà
 » jugée sur le passé. Souffrir & mourir est
 » tout ce qui me reste à faire ; c'est l'affaire
 » de la nature : mais moi , j'ai tâché de
 » vivre de maniere à n'avoir pas besoin de
 » songer à la mort , & maintenant qu'elle

HÉLOÏSE. VI. PART. 173

» approche , je la vois venir sans effroi.
» Qui s'endort dans le sein d'un pere n'est
» pas en souci du réveil ».

Ce discours prononcé d'abord d'un ton grave & posé , puis avec plus d'accent , & d'une voix plus élevée , fit sur tous les assistans , sans m'en excepter , une impression d'autant plus vive que les yeux de celle qui le prononça brilloient d'un feu surnaturel ; un nouvel éclat animoit son teint , elle paroissoit rayonnante ; & s'il y a quelque chose au monde qui mérite le nom céleste , c'étoit son visage , tandis qu'elle parloit.

Le Pasteur lui-même saisi , transporté de ce qu'il venoit d'entendre , s'écria en levant les yeux & les mains au Ciel : Grand Dieu voilà le culte qui t'honore ; daigne t'y rendre propice , les humains t'en offrent peu de pareils.

Madame , dit-il , en s'approchant du lit , je croyois vous instruire , & c'est vous qui m'instruisez. Je n'ai plus rien à vous dire. Vous avez la véritable foi , celle qui fait aimer Dieu. Emportez ce précieux repos d'une bonne conscience , il ne vous trompera pas ; j'ai vu bien des Chrétiens dans l'état où vous

êtes , je ne l'ai trouvé qu'en vous seule. Quelle différence d'une fin si paisible à celle de ces pécheurs bourrelés qui n'accumulent tant de vaines & seches prieres que parce qu'ils sont indignes d'être exaucés ! Madame , votre mort est aussi belle que votre vie : vous avez vécu pour la charité ; vous mourez martyr de l'amour maternel. Soit que Dieu vous rende à nous pour nous servir d'exemple , soit qu'il vous appelle à lui pour couronner vos vertus ; puissions - nous tous tant que nous sommes , vivre & mourir comme vous ! nous ferons bien sûrs du bonheur de l'autre vie.

Il voulut s'en aller ; elle le retint. Vous êtes de mes amis , lui dit-elle , & l'un de ceux que je vois avec le plus de plaisir ; c'est pour eux que mes derniers momens me sont précieux. Nous allons nous quitter pour si long-tems qu'il ne faut pas nous quitter si vite. Il fut charmé de rester , & je sortis là-dessus.

En rentrant , je vis que la conversation avoit continué sur le même sujet , mais d'un autre ton , & comme sur une matiere indifférente. Le Pasteur parloit de l'esprit faux

HÉLOÏSE. VI. PART. 175

qu'on donnoit au Christianisme en n'en faisant que la Religion des mourans , & de ses Ministres des hommes de mauvais augure. On nous regarde , disoit-il , comme des mesfagers de mort , parce que dans l'opinion commode qu'un quart-d'heure de repentir suffit pour effacer cinquante ans de crimes , on n'aime à nous voir que dans ce tems-là. Il faut nous vêtir d'une couleur lugubre ; il faut affecter un air sévère ; on n'épargne rien pour nous rendre effrayans. Dans les autres cultes , c'est pis encore. Un Catholique mourant n'est environné que d'objets qui l'épouvantent , & de cérémonies qui l'enterrent tout vivant. Au soin qu'on prend d'écarter de lui les Démons , il croit en voir sa chambre pleine ; il meurt cent fois de terreur avant qu'on l'acheve , & c'est dans cet état d'effroi que l'Eglise aime à le plonger pour avoir meilleur marché de sa bourse. Rendons graces au Ciel , dit Julie , de n'être point nés dans ces Religions vénales qui tuent les gens pour en hériter , & qui , vendant le paradis aux riches , portent jusqu'en l'autre monde l'injuste inégalité qui regne dans celui-ci. Je ne doute point que

toutes ces sombres idées ne fomentent l'incrédulité, & ne donnent une aversion naturelle pour le culte qui les nourrit. J'espère, dit-elle en me regardant, que celui qui doit élever nos enfans prendra des maximes toutes opposées, & qu'il ne leur rendra point la Religion lugubre & triste, en y mêlant incessamment des pensées de mort. S'il leur apprend à bien vivre, ils sauront assez bien mourir.

Dans la suite de cet entretien qui fut moins serré & plus interrompu que je ne vous le rapporte, j'achevai de concevoir les maximes de Julie & la conduite qui m'avoit scandalisé. Tout cela tenoit à ce que sentant son état parfaitement désespéré, elle ne songeoit plus qu'à en écarter l'inutile & funebre appareil dont l'effroi des mourans les environne; soit pour donner le change à notre affliction, soit pour s'ôter à elle-même un spectacle attristant à pure perte. La mort, disoit-elle, est déjà si pénible! pourquoi la rendre encore hideuse? Les soins que les autres perdent à vouloir prolonger leur vie, je les emploie à jour de la mienne jusqu'au bout: il ne s'agit que de savoir prendre son
parti;

parti ; tout le reste va de lui-même. Feraï-je de ma chambre un hôpital , un objet de dégoût & d'ennui , tandis que mon dernier soin est d'y rassembler tout ce qui m'est cher ? Si j'y laisse croupir le mauvais air , il en faudra écarter mes enfans , ou exposer leur santé. Si je reste dans un équipage à faire peur , personne ne me reconnoîtra plus ; je ne ferai plus la même , vous vous souviendrez tous de m'avoir aimée , & ne pourrez plus me souffrir. J'aurai , moi vivante , l'affreux spectacle de l'horreur que je ferai même à mes amis , comme si j'étois déjà morte. Au lieu de cela , j'ai trouvé l'art d'étendre ma vie sans la prolonger j'existe , j'aime , je suis aimée , je vis jusqu'à mon dernier soupir. L'instant de la mort n'est rien ; le mal de la nature est peu de chose ; j'ai banni tous ceux de l'opinion.

Tous ces entretiens & d'autres semblables se passoient entre la malade , le Pasteur , quelquefois le Médecin , la Fanchon & moi. Mde. d'Orbe y étoit toujours présente , & ne s'y mêloit jamais. Attentive aux besoins de son amie , elle étoit prompte à la servir.

Le reste du tems , immobile & presque inanimée , elle la regardoit sans rien dire , & sans rien entendre de ce qu'on disoit.

Pour moi , craignant que Julie ne parlât jusqu'à s'épuiser , je pris le moment que le Ministre & le Médecin s'étoient mis à causer ensemble , & m'approchant d'elle , je lui dis à l'oreille : Voilà bien des discours pour une malade ! voilà bien de la raison pour quelqu'un qui se croît hors d'état de raisonner !

Oui , me dit-elle tout bas , je parle trop pour une malade , mais non pas pour une mourante ; bientôt je ne dirai plus rien. A l'égard des raisonnemens , je n'en fais plus , mais j'en ai fait. Je savois en santé qu'il falloit mourir. J'ai souvent réfléchi sur ma dernière maladie ; je profite aujourd'hui de ma prévoyance. Je ne suis plus en état de penser ni de résoudre ; je ne fais que dire ce que j'avois pensé , & pratiquer ce que j'avois résolu.

Le reste de la journée , à quelques accidens près , se passa avec la même tranquillité , & presque de la même manière que quand tout le monde se portoit bien. Julie

étoit , comme en pleine santé , douce & careffante : elle parloit avec le même sens , avec la même liberté d'esprit , même d'un air serein qui alloit quelquefois jusqu'à la gaieté : enfin je continuois de démêler dans ses yeux un certain mouvement de joie qui m'inquiétoit de plus en plus , & sur lequel je résolus de m'éclaircir avec elle.

Je n'attendis pas plus tard que le même soir. Comme elle vit que je m'étois menagé un tête-à-tête , elle me dit : Vous m'avez prévenue , j'avois à vous parler. Fort bien , lui dis-je ; mais puisque j'ai pris les devans , laissez-moi m'expliquer le premier.

Alors , m'étant assis auprès d'elle & la regardant fixement , je lui dis : Julie , ma chere Julie ! vous avez navré mon cœur : hélas ! vous avez attendu bien tard ! Oui , continuai-je , voyant qu'elle me regardoit avec surprise ; je vous ai pénétrée ; vous vous réjouissez de mourir ; vous êtes bien aise de me quitter. Rappelez-vous la conduite de votre Epoux depuis que nous vivons ensemble. Ai-je mérité de votre part un sentiment si cruel ? A l'instant elle me prit les mains , & de ce ton qui savoit aller chercher l'ame ;

qui, moi, je veux vous quitter ? Est-ce ainsi que vous lisez dans mon cœur ? Avez-vous si-tôt oublié notre entretien d'hier ? Cependant, repris-je, vous mourrez contente.... je l'ai vu.... je le vois... Arrêtez, dit-elle ; il est vrai, je meurs contente ; mais c'est de mourir comme j'ai vécu, digne d'être votre épouse. Ne m'en demandez pas davantage, je ne vous dirai rien de plus ; mais voici, continua-t-elle en tirant un papier de dessous son chevet, où vous acheverez d'éclaircir ce mystère. Ce papier étoit une lettre, & je vis qu'elle vous étoit adressée. Je vous la remets ouverte, ajouta-t-elle en me la donnant, afin qu'après l'avoir lue vous vous déterminiez à l'envoyer ou à la supprimer, selon ce que vous trouverez le plus convenable à votre sagesse & à mon honneur. Je vous prie de ne la lire que quand je ne serai plus, & je suis si sûre de ce que vous ferez à ma prière, que je ne veux pas même que vous me le promettiez. Cette lettre, cher St. Preux, est celle que vous trouverez ci-jointe. J'ai beau savoir que celle qui l'a écrite est morte, j'ai peine à croire qu'elle n'est plus rien.

Elle me parla ensuite de son pere avec inquiétude. Quoi ! dit-elle , il fait sa fille en danger , & je n'entends point parler de lui ! Lui seroit-il arrivé quelque malheur ? Auroit-il cessé de m'aimer ? Quoi ? mon pere ! . . . ce pere si tendre . . . m'abandonner ainsi ! . . . me laisser mourir sans le voir ! . . . sans recevoir sa bénédiction . . . ses derniers embrassemens ! . . . O Dieu ! quels reproches amers il se fera , quand il ne me trouvera plus ! . . . Cette réflexion lui étoit douloureuse. Je jugeai qu'elle supporterait plus aisément l'idée de son pere malade , que celle de son pere indifférent. Je pris le parti de lui avouer la vérité. En effet , l'alarme qu'elle en conçut se trouva moins cruelle que ses premiers soupçons. Cependant la pensée de ne plus le revoir l'affecta vivement. Hélas ! dit-elle , que deviendra-t-il après moi ! A quoi tiendra-t-il ? Survivre à toute sa famille ! . . . Quelle vie fera la sienne ? Il sera seul ; il ne vivra plus. Ce moment fut un de ceux où l'horreur de la mort se faisoit sentir , & où la nature reprenoit son empire. Elle soupira , joignit les mains , leva les yeux , & je vis qu'en effet

elle employoit cette difficile priere qu'elle avoit dit être celle du malade.

Elle revint à moi. Je me sens foible , dit-elle ; je prévois que cet entretien pourroit être le dernier que nous aurons ensemble. Au nom de notre union , au nom de nos chers enfans qui en sont le gage , ne soyez plus injuste envers votre épouse. Moi , me réjouir de vous quitter ! vous qui n'avez vécu que pour me rendre heureuse & sage ; vous de tous les hommes celui qui me convenoit le plus , le seul , peut-être avec qui je pouvois faire un bon ménage , & devenir une femme de bien ! Ah ! croyez que si je mettois un prix à la vie , c'étoit pour la passer avec vous ! Ces mots prononcés avec tendresse m'émurent au point qu'en portant fréquemment à ma bouche ses mains que je tenois dans les miennes , je les sentis se mouiller de mes pleurs. Je ne croyois pas mes yeux faits pour en répandre. Ce furent les premiers depuis ma naissance ; ce seront les derniers jusqu'à ma mort. Après en avoir versé pour Julie , il n'en faut plus verser pour rien.

Ce jour fut pour elle un jour de fatigue.

HÉLOÏSE. VI. PART. 183

La préparation de Madame d'Orbe durant la nuit , la scène des enfans le matin , celle du Ministre l'après-midi , l'entretien du soir avec moi l'avoient jettée dans l'épuisement. Elle eut un peu plus de repos cette nuit là que les précédentes , soit à cause de sa foiblesse , soit qu'en effet la fièvre & le redoublement fussent moindres.

Le lendemain dans la matinée on vint me dire qu'un homme très-mal mis demandoit avec beaucoup d'empressement à voir Madame en particulier. On lui avoit dit l'état où elle étoit , il avoit insisté , disant qu'il s'agissoit d'une bonne action , qu'il connoissoit bien Madame de Wolmar , & qu'il savoit que tant qu'elle respireroit , elle aimeroit à en faire de telles. Comme elle avoit établi pour règle inviolable de ne jamais rebuter personne , & sur-tout les malheureux , on me parla de cet homme avant de le renvoyer. Je le fis venir. Il étoit presque en guenilles , il avoit l'air & le ton de la misère ; au reste , je n'apperçus rien dans sa physionomie & dans ses propos qui me fît mal augurer de lui. Il s'obstinoit à ne vouloir parler qu'à Julie. Je lui dis que s'il ne s'agis-

soit que de quelque secours pour lui aider à vivre, sans importuner pour cela une femme à l'extrémité, je ferois ce qu'elle auroit pu faire. Non, dit-il, je ne demande point d'argent, quoique j'en aie grand besoin; je demande un bien qui m'appartient, un bien que j'estime plus que tous les trésors de la terre, un bien que j'ai perdu par ma faute, & que Madame seule, de qui je le tiens, peut me rendre une seconde fois.

Ce discours, auquel je ne compris rien, me déterminâ pourtant. Un mal-honnête homme eût pu dire la même chose; mais il ne l'eût jamais dite du même ton. Il exigeoit du mystère, ni laquais, ni femme-de-chambre. Ces précautions me sembloient bizarres; toutefois je les pris. Enfin je le lui menai. Il m'avoit dit être connu de Madame d'Orbe; il passa devant elle; elle ne le reconnut point, & j'en fus peu surpris. Pour Julie, elle le reconnut à l'instant, & le voyant dans ce triste équipage, elle me reprocha de l'y avoir laissé. Cette reconnoissance fut touchante. Claire éveillée par le bruit s'approche & le reconnoît à la fin, non sans donner aussi quelques signes de joie; mais les

témoignages de son bon cœur s'éteignoient dans sa profonde affliction : un seul sentiment absorboit tout ; elle n'étoit plus sensible à rien.

Je n'ai pas besoin , je crois , de vous dire qui étoit cet homme. Sa présence rappella bien des souvenirs : mais tandis que Julie le consolait & lui donnoit de bonnes espérances , elle fut saisie d'un violent étouffement & se trouva si mal qu'on crut qu'elle alloit expirer. Pour ne pas faire scène , & prévenir les distractions dans un moment où il ne falloit songer qu'à la secourir , je fis passer l'homme dans le cabinet , l'avertissant de le fermer sur lui ; la Fanchon fut appelée , & à force de tems & de soins la malade revint enfin de sa pâmoison. En nous voyant tous consternés autour d'elle , elle nous dit : Mes enfans , ce n'est qu'un essai : cela n'est pas si cruel qu'on pense.

Le calme se rétablit ; mais l'alarme avoit été si chaude qu'elle me fit oublier l'homme dans le cabinet , & quand Julie me demanda tout bas ce qu'il étoit devenu , le couvert étoit mis , tout le monde étoit là. Je voulus entrer pour lui parler , mais

il avoit fermé la porte en-dedans , comme je lui avois dit ; il falut attendre après le dîner pour le faire sortir.

Durant le repas , du Bosſon qui s'y trouvoit , parlant d'une jeune veuve qu'on diſoit ſe remarier , ajouta quelque choſe ſur le triſte ſort des veuves. Il y en a , diſ-je , de bien plus à plaindre encore ; ce ſont les veuves dont les maris ſont vivans. Cela eſt vrai , reprit Fanchon qui vit que ce diſcours ſ'adreſſoit à elle , ſur-tout quand ils leur ſont chers. Alors l'entretien tomba ſur le ſien , & comme elle en avoit parlé avec affection dans tous les tems , il étoit naturel qu'elle en parlât de même au moment où la perte de ſa bienfaitrice alloit lui rendre la ſienne encore plus rude. C'eſt auſſi ce qu'elle fit en termes très-touchans , louant ſon bon naturel , déplorant les mauvais exemples qui l'avoient ſéduit , & le regrettant ſi ſincèrement que déjà diſpoſée à la triſteſſe , elle ſ'émut juſqu'à pleurer. Tout-à-coup le cabinet ſ'ouvre , l'homme en guenilles en ſort impétueuſement , ſe précipite à ſes genoux , les embraſſe , & fond en larmes. Elle tenoit un verre ; il lui

échappe : Ah ! malheureux ! d'où viens-tu ? se laisse aller sur lui , & feroit tombée en foiblesse , si l'on n'eût été prompt à la secourir.

Le reste est facile à imaginer. En un moment on fut par toute la maison que Claude Anet étoit arrivé. Le mari de la bonne Fanchon ! quelle fête ! A peine étoit-il hors de la chambre qu'il fut équipé. Si chacun n'avoit eu que deux chemises , Anet en auroit autant eu lui tout seul , qu'il en feroit resté à tous les autres. Quand je sortis pour le faire habiller , je trouvai qu'on m'avoit si bien prévenu , qu'il falut user d'autorité pour faire tout reprendre à ceux qui l'avoient fourni.

Cependant Fanchon ne vouloit point quitter sa maîtresse. Pour lui faire donner quelques heures à son mari , on prétexta que les enfans avoient besoin de prendre l'air , & tous deux furent chargés de les conduire.

Cette scène n'incommoda point la malade , comme les précédentes ; elle n'avoit rien eu que d'agréable , & ne lui fit que du bien. Nous passâmes l'après-midi Claire

& moi seuls auprès d'elle , & nous eûmes deux heures d'un entretien paisible , qu'elle rendit le plus intéressant , le plus charmant que nous eussions jamais eu.

Elle commença par quelques observations sur le touchant spectacle qui venoit de nous frapper & qui lui rappelloit si vivement les premiers tems de sa jeunesse. Puis suivant le fil des événemens , elle fit une courte récapitulation de sa vie entière , pour montrer qu'à tout prendre elle avoit été douce & fortunée , que de degrés en degrés elle étoit montée au comble du bonheur permis sur la terre , & que l'accident qui terminoit ses jours au milieu de leur course , marquoit selon toute apparence dans sa carrière naturelle , le point de séparation des biens & des maux.

Elle remercia le Ciel^d de lui avoir donné un cœur sensible & porté au bien , un entendement sain , une figure prévenante , de l'avoir fait naître dans un pays de liberté & non parmi des esclaves , d'une famille honorable & non d'une race de malfaïcteurs , dans une honnête fortune & non dans les grandeurs du monde qui cor-

HÉLOÏSE. VI. PART. 189

rompent l'ame , ou dans l'indigence qui l'avilit. Elle se félicita d'être née d'un pere & d'une mere tous deux vertueux & bons , pleins de droiture & d'honneur , & qui tempérant les défauts l'un de l'autre , avoient formé sa raison sur la leur , sans lui donner leur foiblesse ou leurs préjugés. Elle vanta l'avantage d'avoir été élevée dans une religion raisonnable & sainte , qui , loin d'abrutir l'homme , l'ennoblit & l'élève , qui ne favorisant ni l'impiété ni le fanatisme , permet d'être sage & de croire , d'être humain & pieux tout-à-la-fois.

Après cela , serrant la main de sa cousine qu'elle tenoit dans la sienne , & la regardant de cet œil que vous devez connoître , & que la langueur rendoit encore plus touchant ; tous ces biens , dit-elle , ont été donnés à mille autres ; mais celui-ci ! le Ciel ne l'a donné qu'à moi. J'étois femme , & j'eus une amie. Il nous fit naître en même tems ; il mit dans nos inclinations un accord qui ne s'est jamais démenti ; il fit nos cœurs l'un pour l'autre , il nous unit dès le berceau , je l'ai conservée tout le tems de ma vie , & sa

main me ferme les yeux. Trouvez un autre exemple pareil au monde , & je ne me vante plus de rien. Quels sages conseils ne m'a-t-elle pas donnés ? De quels périls ne m'a-t-elle pas sauvée ? De quels maux ne me consolait-elle pas ? Qu'eussai-je été sans elle ? Que n'eût-elle pas fait de moi , si je l'avois mieux écoutée ? Je la vaudrois peut-être aujourd'hui ! Claire pour toute réponse baissa la tête sur le sein de son amie , & voulut soulager ses sanglots par des pleurs ; il ne fut pas possible. Julie la pressa long-tems contre sa poitrine en silence. Ces momens n'ont ni mots ni larmes.

Elles se remirent , & Julie continua. Ces biens étoient mêlés d'inconvéniens ; c'est le sort des choses humaines. Mon cœur étoit fait pour l'amour , difficile en mérite personnel , indifférent sur tous les biens de l'opinion. Il étoit presque impossible que les préjugés de mon pere s'accordassent avec mon penchant. Il me falloit un amant que j'eusse choisi moi-même. Il s'offrit ; je crus le choisir : sans doute le Ciel le choisit pour moi , afin que livrée aux erreurs de ma passion , je ne le fusse pas aux horreurs

du crime , & que l'amour de la vertu restât au moins dans mon ame après elle. Il prit le langage honnête & insinuant avec lequel mille fourbes séduisent tous les jours autant de filles bien nées : mais seul parmi tant d'autres il étoit honnête homme & pensoit ce qu'il disoit. Etoit-ce ma prudence qui l'avoit discerné ? Non , je ne connus d'abord de lui que son langage & je fus séduite. Je fis par désespoir ce que d'autres font par effronterie : je me jettai comme disoit mon père à sa tête ; il me respecta. Ce fut alors seulement que je pus le connoître. Tout homme capable d'un pareil trait a l'ame belle. Alors on y peut compter ; mais j'y comptois auparavant , ensuite j'osai compter sur moi-même , & voilà comment on se perd.

Elle s'étendit avec complaisance sur le mérite de cet amant ; elle lui rendoit justice , mais on voyoit combien son cœur se plaçoit à la lui rendre. Elle le louoit même à ses propres dépens. A force d'être équitable envers lui , elle étoit inique envers elle , & se faisoit tort pour lui faire honneur. Elle alla jusqu'à soutenir qu'il eût

plus d'horreur qu'elle de l'adultère , sans se souvenir qu'il avoit lui-même réfuté cela.

Tous les détails du reste de sa vie furent suivis dans le même esprit. Milord Edouard , son mari , ses enfans , votre retour , notre amitié , tout fut mis sous un jour avantageux. Ses malheurs mêmes lui en avoient épargné de plus grands. Elle avoit perdu sa mere au moment que cette perte lui pouvoit être la plus cruelle , mais si le Ciel la lui eût conservée , bientôt il fût survenu du désordre dans sa famille. L'appui de sa mere , quelque foible qu'il fût , eût suffi pour la rendre plus courageuse à résister à son pere , & de-là seroient sortis la discorde & les scandales ; peut-être les désastres & le déshonneur ; peut-être pis encore si son frere avoit vécu. Elle avoit épousé malgré elle un homme qu'elle n'aimoit point , mais elle soutint qu'elle n'auroit pu jamais être aussi heureuse avec un autre , pas même avec celui qu'elle avoit aimé. La mort de M. d'Orbe lui avoit ôté un ami , mais en lui rendant son amie. Il n'y avoit pas jusqu'à ses chagrins & ses peines qu'elle ne comptât pour des avantages , en ce qu'ils avoient

avoient empêché son cœur de s'endurcir aux malheurs d'autrui. On ne fait pas, disoit-elle, quelle douceur c'est de s'attendrir sur ses propres maux & sur ceux des autres. La sensibilité porte toujours dans l'ame un certain contentement de soi-même indépendant de la fortune & des événemens. Que j'ai gémi ! que j'ai versé de larmes ! Hé bien, s'il falloit renaître aux mêmes conditions, le mal que j'ai commis seroit le seul que je voudrois retrancher : celui que j'ai souffert me seroit agréable encore. St. Preux, je vous rends ses propres mots ; quand vous aurez lu sa lettre, vous les comprendrez peut-être mieux.

Voyez donc, continuoît-elle, à quelle félicité je suis parvenue. J'en avois beaucoup, j'en attendois davantage. La prospérité de ma famille, une bonne éducation pour mes enfans, tout ce qui m'étoit cher rassemblé autour de moi ou prêt à l'être. Le présent, l'avenir me flattoient également : la jouissance & l'espoir se réunissoient pour me rendre heureuse : mon bonheur monté par degrés étoit au comble, il ne pouvoit plus que déchoir ; il étoit venu sans être

attendu , il se fût enfui quand je l'aurois cru durable. Qu'eût fait le sort pour me soutenir à ce point ? Un état permanent est-il fait pour l'homme ? Non , quand on a tout acquis , il faut perdre ; ne fût-ce que le plaisir de la possession , qui s'use par elle. Mon pere est déjà vieux ; mes enfans sont dans l'âge tendre où la vie est encore mal assurée : que de pertes pouvoient m'affliger , sans qu'il me restât plus rien à pouvoir acquérir ! L'affection maternelle augmente sans cesse , la tendresse filiale diminue à mesure que les enfans vivent plus loin de leur mere. En avançant en âge , les miens se feroient plus séparés de moi. Ils auroient vécu dans le monde ; ils m'auroient pu négliger. Vous en voulez envoyer un en Russie ; que de pleurs son départ m'auroit coûtés ! Tout se feroit détaché de moi peu-à-peu , & rien n'eût suppléé aux pertes que j'aurois faites. Combien de fois j'aurois pu me trouver dans l'état où je vous laisse ! Enfin n'eût-il pas falu mourir ? Peut-être mourir la dernière de tous ? Peut-être seule & abandonnée ! Plus on vit , plus on aime à vivre , même sans jouir de rien : j'aurois eu l'ennui de

HÉLOÏSE. VI. PART. 195

la vie & la terreur de la mort , suite ordinaire de la vieillesse. Au lieu de cela , mes derniers instans sont encore agréables , & j'ai de la vigueur pour mourir ; si même on peut appeller mourir , que laisser vivant ce qu'on aime. Non , mes amis , non , mes enfans , je ne vous quitte pas , pour ainsi dire ; je reste avec vous ; en vous laissant tous unis , mon esprit , mon cœur vous demeurent. Vous me verrez sans cesse entre vous ; vous vous sentirez sans cesse environnés de moi. Et puis nous nous rejoindrons , j'en suis sûre ; le bon Wolmar lui-même ne m'échappera pas. Mon retour à Dieu tranquillise mon ame , & m'adoucit un moment pénible ; il me promet pour vous le même destin qu'à moi. Mon sort me suit & s'assure. Je fus heureuse , je le suis , je vais l'être : mon bonheur est fixé , je l'arrache à la fortune ; il n'a plus de bornes que l'éternité.

Elle en étoit là quand le Ministre entra. Il l'honorait & l'estimoit véritablement. Il savoit mieux que personne combien sa foi étoit vive & sincère. Il n'en avoit été que plus frappé de l'entretien de la veille ,

& en tout , de la contenance qu'il lui avoit trouvée. Il avoit vu souvent mourir avec ostentation , jamais avec sérénité. Peut-être à l'intérêt qu'il prenoit à elle se joignoit-il un desir secret de voir si ce calme se soutiendrait jusqu'au bout.

Elle n'eut pas besoin de changer beaucoup le sujet de l'entretien pour en amener un convenable au caractère du survenant. Comme ses conversations en pleine santé n'étoient jamais frivoles , elle ne faisoit alors que continuer à traiter dans son lit avec la même tranquillité des sujets intéressans pour elle & pour ses amis ; elle agitoit indifféremment des questions qui n'étoient pas indifférentes.

En suivant le fil de ses idées sur ce qui pouvoit rester d'elle avec nous , elle nous parloit de ses anciennes réflexions sur l'état des âmes séparées des corps. Elle admiroit la simplicité des gens qui promettoient à leurs amis de venir leur donner des nouvelles de l'autre monde. Cela , disoit-elle , est aussi raisonnable que les contes de revenans qui font mille désordres , & tourmentent les bonnes femmes , comme si les

HÉLOÏSE. VI. PART. 197

esprits avoient des voix pour parler , & des mains pour battre (2) ! Comment un pur esprit agiroit-il sur une ame enfermée dans un corps , & qui , en vertu de cette union , ne peut rien appercevoir que par l'entremise de ses organes ? Il n'y a pas de sens à cela. Mais j'avoue que je ne vois point ce qu'il y a d'absurde à supposer qu'une ame libre d'un corps qui jadis habita la terre puisse y revenir encore , errer , demeurer peut-être autour de ce qui lui fut cher ; non pas pour nous avertir de sa pré-

(2) Platon dit qu'à la mort les ames des justes qui n'ont point contracté de souillure sur la terre , se dégagent seules de la matiere dans toute leur pureté. Quant à ceux qui se sont ici-bas asservis à leurs passions , il ajoute que leurs ames ne reprennent point si-tôt leur pureté primitive , mais qu'elles entraînent avec elles des parties terrestres qui les tiennent comme enchaînées autour des débris de leurs corps ; voilà , dit-il ce qui produit ces simulacres sensibles qu'on voit quelquefois errans sur les cimetières , en attendant de nouvelles transmigrations. C'est une manie commune aux Philosophes de tous les âges de nier ce qui est , & d'expliquer ce qui n'est pas.

sence ; elle n'a nul moyen pour cela ; non pas pour agir sur nous & nous communiquer ses pensées ; elle n'a point de prise pour ébranler les organes de notre cerveau ; non pas pour appercevoir non plus ce que nous faisons , car il faudroit qu'elle eût des sens ; mais pour connoître elle-même ce que nous pensons & ce que nous sentons , par une communication immédiate , semblable à celle par laquelle Dieu lit nos pensées dès cette vie , & par laquelle nous lirons réciproquement les siennes dans l'autre , puisque nous le verrons face-à-face (3). Car enfin , ajouta-t-elle en regardant le Ministre , à quoi serviroient des sens lorsqu'ils n'auront plus rien à faire ? L'Etre éternel ne se voit ni ne s'entend ; il se fait sentir ; il ne parle ni aux yeux ni aux oreilles , mais au cœur.

Je compris à la réponse du Pasteur , & à quelques signes d'intelligence , qu'un des

(3) Cela me paroît très-bien dit : car qu'est-ce que voir Dieu face-à-face , si ce n'est lire dans la suprême Intelligence ?

H É L O I S E. VI. PART. 199

points ci-devant contestés entre eux étoit la résurrection des corps. Je m'apperçus aussi que je commençois à donner un peu plus d'attention aux articles de la religion de Julie où la foi se rapprochoit de la raison.

Elle se complaisoit tellement à ses idées que quand elle n'eût pas pris son parti sur ses anciennes opinions , c'eût été une cruauté d'en détruire une qui lui sembloit si douce dans l'état où elle se trouvoit. Cent fois , disoit-elle , j'ai pris plus de plaisir à faire quelque bonne œuvre en imaginant ma mere présente , qui lisoit dans le cœur de sa fille & l'applaudissoit. Il y a quelque chose de si consolant à vivre encore sous les yeux de ce qui nous fut cher ! Cela fait qu'il ne meurt qu'à moitié pour nous. Vous pouvez juger si durant ces discours la main de Claire étoit souvent serrée.

Quoique le Pasteur répondît à tout avec beaucoup de douceur & de modération , & qu'il affectât même de ne la contrarier en rien , de peur qu'on prît son silence sur d'autres points pour un aveu , il ne laissa pas d'être Ecclésiastique un moment , & d'expo-

fer sur l'autre vie une doctrine opposée. Il dit que l'immensité, la gloire & les attributs de Dieu seroient le seul objet dont l'ame des bienheureux seroit occupée, que cette contemplation sublime effaceroit tout autre souvenir, qu'on ne se verroit point, qu'on ne se reconnoîtroit point, même dans le Ciel, & qu'à cet aspect ravissant on ne songeroit plus à rien de terrestre.

Cela peut être, reprit Julie; il y a si loin de la bassesse de nos pensées à l'essence divine, que nous ne pouvons juger des effets qu'elle produira sur nous que quand nous serons en état de la contempler. Toutefois ne pouvant maintenant raisonner que sur mes idées, j'avoue que je me sens des affections si chères, qu'il m'en coûteroit de penser que je ne les aurai plus. Je me suis même fait une espece d'argument qui flatte mon espoir. Je me dis qu'une partie de mon bonheur consistera dans le témoignage d'une bonne conscience. Je me souviendrai donc de ce que j'aurai fait sur la terre; je me souviendrai donc aussi des gens qui m'y ont été chers; ils me le seront donc

encore : ne les voir plus (4) seroit une peine , & le séjour des bienheureux n'en admet point. Au reste , ajouta-t-elle en regardant le Ministre d'un air assez gai , si je me trompe , un jour ou deux d'erreur seront bientôt passés. Dans peu j'en saurai là-dessus plus que vous-même. En attendant , ce qu'il y a pour moi de très-sûr , c'est que tant que je me souviendrai d'avoir habité la terre , j'aimerai ceux que j'y ai aimés , & mon Pasteur n'aura pas la dernière place.

Ainsi se passèrent les entretiens de cette journée , où la sécurité , l'espérance , le repos de l'ame brillèrent plus que jamais dans celle de Julie , & lui donnoient d'avance , au jugement du Ministre , la paix des bienheureux dont elle alloit augmenter le nombre. Jamais elle ne fut plus tendre , plus vraie , plus caressante , plus aimable ; en un

(4) Il est aisé de comprendre que par ce mot *voir* , elle entend un pur acte de l'entendement , semblable à celui par lequel Dieu nous voit & par lequel nous verrons Dieu. Les sens ne peuvent imaginer l'immédiate communication des esprits ; mais la raison la conçoit très-bien , & mieux , ce me semble , que la communication du mouvement dans les corps.

mot, plus elle-même. Toujours du sens, toujours du sentiment, toujours la fermeté du sage, & toujours la douceur du chrétien. Point de prétention, point d'apprêt, point de sentence; par-tout la naïve expression de ce qu'elle sentoit; par-tout la simplicité de son cœur. Si quelquefois elle contraignoit les plaintes que la souffrance auroit dû lui arracher, ce n'étoit point pour jouer l'intrépidité stoïque, c'étoit de peur de navrer ceux qui étoient autour d'elle, & quand les horreurs de la mort faisoient quelque instant pâtir la nature, elle ne cachoit point ses frayeurs, elle se laissoit consoler. Si-tôt qu'elle étoit remise, elle consolait les autres. On voyoit, on sentoit son retour, son air caressant le disoit à tout le monde. Sa gaieté n'étoit point contrainte, sa plaisanterie même étoit touchante; on avoit le sourire à la bouche, & les yeux en larmes. Otez cet effroi qui ne permet pas de jouir de ce qu'on va perdre, elle plaisoit plus, elle étoit plus aimable qu'en santé même, & le dernier jour de sa vie en fut aussi le plus charmant.

Vers le soir elle eut encore un accident,

qui bien ^{*}moindre que celui du matin , ne lui permit pas de voir long-temps ses enfans. Cependant elle remarqua qu'Henriette étoit changée ; on lui dit qu'elle pleuroit beaucoup & ne mangeoit point. On ne la guérira pas de cela , dit-elle en regardant Claire ; la maladie est dans le sang.

Se sentant bien revenue , elle voulut qu'on soupât dans sa chambre. Le Médecin s'y trouva comme le matin. La Fanchon , qu'il falloit toujours avertir , quand elle devoit venir manger à notre table , vint ce soir là sans se faire appeller. Julie s'en apperçut & sourit. Oui , mon enfant , lui dit-elle , soupe encore avec moi ce soir ; tu auras plus long-tems ton mari que ta maîtresse. Puis elle me dit , je n'ai pas besoin de vous recommander Claude Anet : non , repris-je , tout ce que vous avez honoré de votre bienveillance n'a pas besoin de m'être recommandé.

Le souper fut encore plus agréable que je ne m'y étois attendu. Julie voyant qu'elle pouvoit soutenir la lumière , fit approcher la table , & , ce qui sembloit inconcevable dans l'état où elle étoit , elle eut appétit. Le

Médecin , qui ne voyoit plus d'inconvénient à le fatisfaire , lui offrit un blanc de poulet ; non , dit-elle , mais je mangerois bien de cette Ferra (5). On lui en donna un petit morceau ; elle le mangea avec un peu de pain & le trouva bon. Pendant qu'elle mangeoit , il falloit voir Madame d'Orbe la regarder ; il falloit le voir , car cela ne peut se dire. Loin que ce qu'elle avoit mangé lui fît mal , elle en parut mieux le reste du souper. Elle se trouva même de si bonne humeur qu'elle s'avisa de remarquer par forme de reproche , qu'il y avoit long-tems que je n'avois bu de vin étranger. Donnez , dit-elle , une bouteille de vin d'Espagne à ces Messieurs. A la contenance du Médecin , elle vit qu'il s'attendoit à boire du vrai vin d'Espagne , & sourit encore en regardant sa cousine. J'apperçus aussi que , sans faire attention à tout cela , Claire de son côté commençoit de tems à autre à lever les yeux avec un peu d'agitation , tantôt sur Julie &

(5) Excellent poisson particulier au lac de Geneve , & qu'on n'y trouve qu'en certain tems.

tantôt sur Fanchon , à qui ces yeux sembloient dire ou demander quelque chose.

Le vin tardoit à venir. On eut beau chercher la clef de la cave , on ne la trouva point , & l'on jugea , comme il étoit vrai , que le Valet-de-Chambre du Baron , qui en étoit chargé , l'avoit emportée par mégarde. Après quelques autres informations , il fut clair que la provision d'un seul jour en avoit duré cinq , & que le vin manquoit sans que personne s'en fût apperçu , malgré plusieurs nuits de veille (6). Le Médecin tomboit des nues. Pour moi , soit qu'il fallût attribuer cet oubli à la tristesse ou à la sobriété des domestiques , j'eus honte d'user avec de telles gens des précautions ordinaires. Je fis enfoncer la porte de la cave , & j'ordonnai que désormais tout le monde eût du vin à discrétion.

(6) Lecteurs à beaux laquais , ne demandez point avec un ris moqueur où l'on avoit pris ces gens-là. On vous a répondu d'avance : on ne les avoit point pris , on les avoit faits. Le problème entier dépend d'un point unique : trouvez seulement Julie , & tout le reste est trouvé. Les hommes en général ne sont point ceci ou cela ; ils sont ce qu'on les fait être.

La bouteille arrivée , on en but. Le vin fut trouvé excellent. La malade en eut envie. Elle en demanda une cuillerée avec de l'eau : le Médecin le lui donna dans un verre , & voulut qu'elle le bût pur. Ici les coups-d'œil devinrent plus fréquens entre Claire & la Fanchon ; mais comme à la dérobée & craignant toujours d'en trop dire.

Le jeûne , la foiblesse , le régime ordinaire à Julie donnerent au vin grande activité. Ah ! dit-elle , vous m'avez enivrée ! après avoir attendu si tard , ce n'étoit pas la peine de commencer , car c'est un objet bien odieux qu'une femme ivre. En effet , elle se mit à babiller , très-sensément pourtant , à son ordinaire , mais avec plus de vivacité qu'auparavant. Ce qu'il y avoit d'étonnant , c'est que son teint n'étoit point allumé ; ses yeux ne brilloient que d'un feu modéré par la langueur de la maladie ; à la pâleur près on l'auroit crue en santé. Pour alors , l'émotion de Claire devint tout-à-fait visible. Elle élevoit un œil craintif alternativement sur Julie , sur moi , sur la Fanchon , mais principalement sur le Médecin : tous ses regards étoient autant d'interroga-

tions qu'elle vouloit & n'osoit faire. On eût dit toujours qu'elle alloit parler , mais que la peur d'une mauvaise réponse la retenoit ; son inquiétude étoit si vive , qu'elle en paroïsoit oppressée.

Fanchon , enhardie par tous ces signes , hazarda de dire , mais en tremblant , & à demi-voix , qu'il sembloit que Madame avoit un peu moins souffert aujourd'hui que la dernière convulsion avoit été moins forte. que la soirée. elle resta interdite. Et Claire , qui pendant qu'elle avoit parlé , trembloit comme la feuille , leva des yeux craintifs sur le Médecin , les regards attachés aux siens , l'oreille attentive , & n'osant respirer , de peur de ne pas bien entendre ce qu'il alloit dire.

Il eût falu être stupide pour ne pas concevoir tout cela. Du Bosson se leve , va tâter le poulx de la malade , & dit : il n'y a point là d'ivresse ni de fièvre ; le poulx est fort bon. A l'instant Claire s'écrie en tendant à demi les deux bras ; Hé bien , Monsieur ! ... le poulx ? ... la fièvre ? ... la voix lui manquoit ; mais ses mains écartées restoient toujours en avant ; ses yeux pétilloient d'im-

patience ; il n'y avoit pas un muscle à son visage qui ne fût en action. Le Médecin ne répond rien , reprend le poignet , examine les yeux , la langue , reste un moment pensif , & dit : Madame , je vous entends bien. Il m'est impossible de dire à présent rien de positif ; mais si demain matin à pareille heure elle est encore dans le même état , je réponds de sa vie. A ce mot , Claire part comme un éclair , renverse deux chaises & presque la table ; saute au cou du Médecin , l'embrasse , le baise mille fois en sanglotant & pleurant à chaudes larmes , & toujours avec la même impétuosité s'ôte du doigt une bague de prix , la met au sien malgré lui , & lui dit hors d'haleine : Ah Monsieur ! si vous nous la rendez , vous ne la sauverez pas seule.

Julie vit tout cela. Ce spectacle la déchira. Elle regarde son amie , & lui dit d'un ton tendre & douloureux : Ah ! cruelle , que tu me fais regretter la vie ! veux-tu me faire mourir désespérée ? Faudra-t-il te préparer deux fois ? Ce peu de mots fut un coup de foudre : il amortit aussi-tôt les transports de joie ; mais il ne put étouffer tout-à-fait l'espoir renaissant.

HÉLOÏSE. VI. PART. 209

En un instant la réponse du Médecin fut sue par toute la maison. Ces bonnes gens crurent déjà leur maîtresse guérie. Ils résolurent tout d'une voix de faire au Médecin , si elle en revenoit , un présent en commun pour lequel chacun donna trois mois de ses gages , & l'argent fut sur le champ configné dans les mains de la Fanchon , les uns prêtant aux autres ce qui leur manquoit pour cela. Cet accord se fit avec tant d'empressement que Julie entendoit de son lit le bruit de leurs acclamations. Jugez de l'effet , dans le cœur d'une femme qui se sent mourir ! elle me fit signe , & me dit à l'oreille : on m'a fait boire jusqu'à la lie la coupe amère & douce de la sensibilité.

Quand il fut question de se retirer , Mde. d'Orbe , qui partagea le lit de sa cousine , comme les deux nuits précédentes , fit appeler sa femme-de-chambre pour relayer cette nuit la Fanchon ; mais celle-ci s'indigna de cette proposition , plus même , ce me sembla , qu'elle n'eût fait si son mari ne fût pas arrivé. Mde. d'Orbe s'opiniâtra de son côté , & les deux femmes-de-chambre passèrent la nuit ensemble dans le cabinet.

Je la passai dans la chambre voisine & l'espoir avoit tellement ranimé le zèle , que ni par ordres ni par menaces je ne pus envoyer coucher un seul domestique. Ainsi toute la maison resta sur pied cette nuit avec une telle impatience , qu'il y avoit peu de ses habitans qui n'eussent donné beaucoup de leur vie pour être à neuf heures du matin.

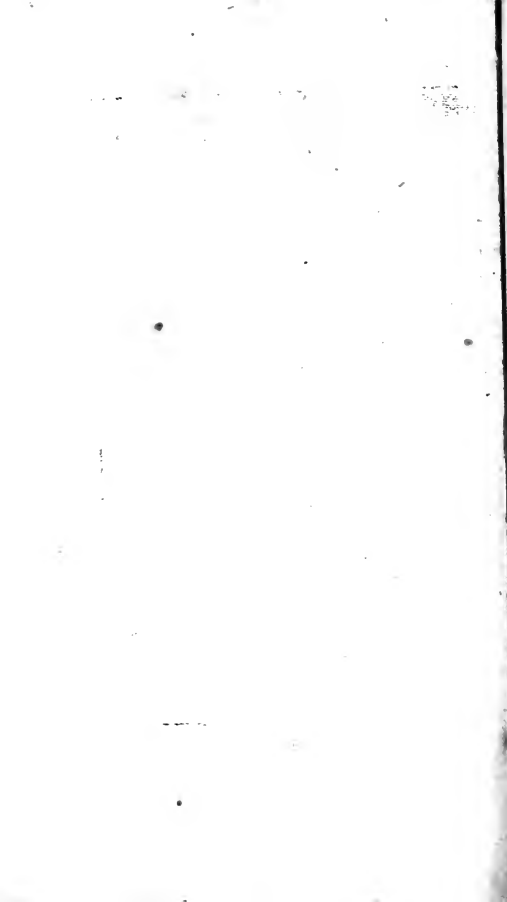
J'entendis durant la nuit quelques allées & venues qui ne m'alarmerent pas : mais sur le matin que tout étoit tranquille , un bruit sourd frappa mon oreille. J'écoute , je crois distinguer des gémissemens. J'accours , j'entre , j'ouvre le rideau St. Preux ! ... cher St. Preux ! ... je vois les deux amies sans mouvement , & se tenant embrassées ; l'une évanouie , & l'autre expirante. Je m'écrie , je veux retarder ou recueillir son dernier soupir , je me précipite. Elle n'étoit plus.

Adorateur de Dieu , Julie n'étoit plus ... Je ne vous dirai pas ce qui se fit durant quelques heures. J'ignore ce que je devins moi-même. Revenu du premier saisissement , je m'informai de Mde. d'Orbe. J'appris qu'il avoit falu la porter dans sa chambre , &



amp. Horrell.

J. H. Rogers.



H É L O I S E. VI. PART. 211

même l'y renfermer : car elle rentroit à chaque instant dans celle de Julie , se jettoit sur son corps , le réchauffoit du sien , s'efforçoit de le ranimer , le pressoit , s'y colloit avec une espece de rage , l'appelloit à grands cris de mille noms passionnés , & nourrissoit son désespoir de tous ces efforts inutiles.

En entrant je la trouvai tout-à-fait hors de sens , ne voyant rien , n'entendant rien , ne connoissant personne , se roulant par la chambre en se tordant les mains & mordant les pieds des chaises , murmurant d'une voix sourde quelques paroles extravagantes , puis poussant par longs intervalles des cris aigus qui faisoient tressaillir. Sa femme-de-chambre au pied de son lit consternée , épouvantée , immobile , n'osant souffler , cherchoit à se cacher d'elle , & trembloit de tout son corps. En effet les convulsions dont elle étoit agitée avoient quelque chose d'effrayant. Je fis signe à la femme-de-chambre de se retirer ; car je crignois qu'un seul mot de consolation lâché mal-à-propos ne la mît en fureur.

Je n'essayai pas de lui parler ; elle ne m'eût point écouté , ni même entendu ; mais au bout de quelque tems la voyant épuisée de

fatigue , je la pris & la portai dans un fauteuil. Je m'assis auprès d'elle , en lui tenant les mains ; j'ordonnai qu'on amenât les enfans , & les fis venir autour d'elle. Malheureusement , le premier qu'elle apperçut fut précisément la cause innocente de la mort de son amie. Cet aspect la fit frémir. Je vis ses traits s'altérer , ses regards s'en détourner avec une espece d'horreur , & ses bras en contraction se roidir pour le repousser. Je tirai l'enfant à moi. Infortuné ! lui dis-je , pour avoir été trop cher à l'une , tu deviens odieux à l'autre ; elles n'eurent pas en tout le même cœur. Ces mots l'irriterent violemment , & m'en attirerent de très-piquans. Ils ne laisserent pourtant pas de faire impression. Elle prit l'enfant dans ses bras & s'efforça de le caresser ; ce fut envain ; elle le rendit presque au même instant. Elle continue même à le voir avec moins de plaisir que l'autre , & je suis bien aise que ce ne soit pas celui-là qu'on a destiné à sa fille.

Gens sensibles , qu'eussiez-vous fait à ma place ? Ce que faisoit Mde. d'Orbe. Après avoir mis ordre aux enfans , à Mde. d'Orbe , aux funérailles de la seule personne que j'aie

aimée , il falut monter à cheval & partir , la mort dans le cœur , pour la porter au plus déplorable pere. Je le trouvai souffrant de fa chute , agité , troublé de l'accident de fa fille. Je le laiffai accablé de douleur , de ces douleurs de vieillard , qu'on n'apperçoit pas au-dehors , qui n'excitent ni gestes ni cris , mais qui tuent. Il n'y réfiftera jamais , j'en fuis sûr , & je prévois de loin le dernier coup qui manque au malheur de fon ami. Le lendemain je fis toute la diligence poffible pour être de retour de bonne heure , & rendre les derniers honneurs à la plus digne des femmes : mais tout n'étoit pas dit encore. Il faloit qu'elle reffufcitât , pour me donner l'horreur de la perdre une feconde fois.

En approchant du logis , je vois un de mes gens accourir à perte d'haleine , & s'écrier d'auffi loin que je pus l'entendre : Monsieur , Monsieur , hâtez-vous ; Madame n'eft pas morte. Je ne compris rien à ce propos infenfé : j'accours toutefois. Je vois la cour pleine de gens qui verfoient des larmes de joie en donnant à grands cris des bénédictions à Madame de Wolmar. Je demande

ce que c'est ; tout le monde est dans le transport , personne ne peut me répondre : la tête avoit tourné à mes propres gens. Je monte à pas précipités dans l'appartement de Julie. Je trouve plus de vingt personnes à genoux autour du son lit , & les yeux fixés sur elle. Je m'approche , je la vois sur ce lit habillée & parée ; le cœur me bat ; je l'examine . . . Hélas ! elle étoit morte ! Ce moment de fausse joie si-tôt & si cruellement éteinte fut le plus amer de ma vie. Je ne suis pas colere : je me sentis vivement irrité. Je voulus savoir le fonds de cette extravagante scene. Tout étoit déguisé , altéré , changé : j'eus toute la peine du monde à démêler la vérité. Enfin j'en vins à bout , & voici l'histoire du prodige.

Mon beau-pere alarmé de l'accident qu'il avoit appris , & croyant pouvoir se passer de son valet-de-chambre , l'avoit envoyé , un peu avant mon arrivée auprès de lui , savoir des nouvelles de sa fille. Le vieux domestique , fatigué du cheval , avoit pris un bateau , & traversant le lac pendant la nuit étoit arrivé à Clarens le matin même de mon retour. En arrivant il voit la conster-

nation , il en apprend le sujet , il monte en gémissant à la chambre de Julie ; il se met à genoux aux pieds de son lit , il la regarde , il la pleure , il la contemple. Ah ! ma bonne maîtresse ! ah ! que Dieu ne m'a-t-il pris au lieu de vous ! Moi qui suis vieux , qui ne tiens à rien , qui ne suis bon à rien , que fais-je sur la terre ? & vous qui étiez jeune , qui faisiez la gloire de votre famille , le bonheur de votre maison , l'espoir des malheureux . . . hélas ! quand je vous vis naître , étoit-ce pour vous voir mourir ? . .

Au milieu des exclamations que lui arrachent son zèle & son bon cœur , les yeux toujours collés sur ce visage , il crut appercevoir un mouvement : son imagination se frappe : il voit Julie tourner les yeux , le regarder , lui faire un signe de tête. Il se leve avec transport & court par toute la maison , en criant que Madame n'est pas morte , qu'elle l'a reconnu , qu'il en est sûr , qu'elle en reviendra. Il n'en falut pas davantage ; tout le monde accourt , les voisins , les pauvres qui faisoient retentir l'air de leurs lamentations , tous s'écrient , elle n'est pas morte ! Le bruit s'en répand & s'aug-

mente : le peuple , ami du merveilleux , se prête avidement à la nouvelle ; on la croit comme on la desiré ; chacun cherche à se faire fête en appuyant la crédulité commune. Bientôt la défunte n'avoit pas seulement fait signe , elle avoit agi , elle avoit parlé , & il y avoit vingt témoins oculaires de faits circonstanciés qui n'arriverent jamais.

Si-tôt qu'on crut qu'elle vivoit encore , on fit mille efforts pour la ranimer ; on s'empressoit autour d'elle , on lui parloit , on l'inondoit d'eaux spiritueuses , on touchoit si le pouls ne revenoit point. Ses femmes , indignées que le corps de leur maîtresse restât environné d'hommes dans un état si négligé , firent sortir tout le monde , & ne tarderent pas à connoître combien on s'abusoit. Toutefois ne pouvant se résoudre à détruire une erreur si chere ; peut-être espérant encore elles-mêmes quelque événement miraculeux , elles vêtirent le corps avec soin , & quoi que sa garde-robe leur eût été laissée , elles lui prodiguerent la parure. Ensuite l'exposant sur un lit & laissant les rideaux ouverts , elles se remirent à la pleurer au milieu de la joie publique.

HÉLOÏSE. VI. PART. 217,

C'étoit au plus fort de cette fermentation que j'étois arrivé. Je reconnus bientôt qu'il étoit impossible de faire entendre raison à la multitude ; que si je faisois fermer la porte & porter le corps à la sépulture , il pourroit arriver du tumulte ; que je passerois au moins pour un mari parricide qui faisoit enterrer sa femme en vie , & que je serois en horreur dans tout le pays. Je résolus d'attendre. Cependant après plus de trente-six heures , par l'extrême chaleur qu'il faisoit , les chairs commençoient à se corrompre , & quoique le visage eût gardé ses traits & sa douceur , on y voyoit déjà quelques signes d'altération. Je le dis à Madame d'Orbe qui restoit demi-morte au chevet du lit. Elle n'avoit pas le bonheur d'être la dupe d'une illusion si grossière ; mais elle feignoit de s'y prêter pour avoir un prétexte d'être incessamment dans la chambre , d'y navrer son cœur à plaisir , de l'y repaître de ce mortel spectacle , de s'y rassasier de douleur.

Elle m'entendit , & prenant son parti sans rien dire , elle sortit de la chambre. Je la vis rentrer un moment après tenant un voile d'or brodé de perles , que vous lui

aviez apporté des Indes (7). Puis s'approchant du lit , elle baïsa le voile , en couvrit en pleurant la face de son amie , & s'écria d'une voix éclatante : « Maudite soit l'indigne main qui jamais levera ce voile ! » maudit soit l'œil impie qui verra ce visage défiguré ! » Cette action , ces mots frapperent tellement les spectateurs , qu'aussitôt , comme par une inspiration soudaine , la même imprécation fut répétée par mille cris. Elle a fait tant d'impression sur tous nos gens & sur tout le peuple , que la défunte ayant été mise au cercueil dans ses habits & avec les plus grandes précautions , elle a été portée & inhumée dans cet état , sans qu'il se soit trouvé personne assez hardi pour toucher au voile (8).

(7) On voit assez que c'est le songe de Saint-Preux , dont Mde. d'Orbe avoit l'imagination toujours pleine , qui lui suggere l'expédient de ce voile. Je crois que si l'on y regardoit de bien près , on trouveroit ce même rapport dans l'accomplissement de beaucoup de prédictions. L'événement n'est pas prédit parce qu'il arrivera ; mais il arrive parce qu'il a été prédit.

(8) Le peuple du pays de Vaud , quoique protestant , ne laisse pas d'être extrêmement superstitieux.

HÉLOÏSE. VI. PART. 219

Le sort du plus à plaindre est d'avoir encore à consoler les autres. C'est ce qui me reste à faire auprès de mon beau-père, de M^{lle}. d'Orbe, des amis, des parens, des voisins, & de mes propres gens. Le reste n'est rien; mais mon vieux ami! mais M^{de}. d'Orbe! il faut voir l'affliction de celle-ci pour juger de ce qu'elle ajoute à la mienne. Loin de me savoir gré de mes soins, elle me les reproche; mes attentions l'irritent, ma froide tristesse l'aigrit; il lui faut des regrets amers semblables aux siens, & sa douleur barbare voudroit voir tout le monde au désespoir. Ce qu'il y a de plus désolant est qu'on ne peut compter sur rien avec elle, & ce qui la soulage un moment, la dépite un moment après. Tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit approche de la folie, & seroit risible pour des gens de sang-froid. J'ai beaucoup à souffrir; je ne me rebuterai jamais. En servant ce qu'aima Julie, je crois l'honorer mieux que par des pleurs.

Un seul trait vous fera juger des autres. Je croyois avoir tout fait en engageant Claire à se conserver pour remplir les soins

dont la chargea son amie. Exténuée d'agitations , d'abstinences , de veilles , elle sembloit enfin résolue à revenir sur elle-même , à recommencer sa vie ordinaire , à reprendre ses repas dans la salle à manger. La première fois qu'elle y vint je fis dîner les enfans dans leur chambre , ne voulant pas courir le hazard de cet essai devant eux : car le spectacle des passions violentes de toute espèce est un des plus dangereux qu'on puisse offrir aux enfans. Ces passions ont toujours dans leurs excès quelque chose de puérile qui les amuse , qui les séduit , & leur fait aimer ce qu'ils devroient craindre (9). Ils n'en avoient déjà que trop vu.

En entrant elle jeta un coup-d'œil sur la table & vit deux couverts. A l'instant elle s'assit sur la première chaise qu'elle trouva derrière elle , sans vouloir se mettre à table ni dire la raison de ce caprice. Je crus la deviner , & je fis mettre un troisième couvert à la place qu'occupoit ordi-

(9) Voilà pourquoi nous aimons tous le théâtre, & plusieurs d'entre nous les Romans.

H É L O I S E. VI. PART. 221

nairement sa cousine. Alors elle se laissa prendre par la main & mener à table sans résistance , rangeant sa robe avec soin , comme si elle eût craint d'embarrasser cette place vuide. A peine avoit-elle porté la premiere cuillerée de potage à sa bouche qu'elle la repose , & demande d'un ton brusque ce que faisoit là ce couvert , puisqu'il n'étoit point occupé ? Je lui dis qu'elle avoit raison , & fis ôter le couvert. Elle essaya de manger , sans pouvoir en venir à bout. Peu-à-peu son cœur se gonflait , sa respiration devenoit haute & ressembloit à des soupirs. Enfin elle se leva tout-à-coup de table , s'en retourna dans sa chambre sans dire un seul mot , ni rien écouter de tout ce que je voulus lui dire , & de toute la journée elle ne prit que du thé.

Le lendemain ce fut à recommencer. J'imaginai un moyen de la ramener à la raison par ses propres caprices , & d'amollir la dureté du désespoir par un sentiment plus doux. Vous savez que sa fille ressemble beaucoup à Mde. de Wolmar. Elle se plaisoit à marquer cette ressemblance par des robes de même étoffe , & elle leur avoit

apporté de Geneve plusieurs ajustemens semblables , dont elles se paroient les mêmes jours. Je fis donc habiller Henriette le plus à l'imitation de Julie qu'il fut possible , & après l'avoir bien instruite , je lui fis occuper à table le troisieme couvert qu'on avoit mis comme la veille.

Claire au premier coup-d'œil comprit mon intention ; elle en fut touchée ; elle me jeta un regard tendre & obligeant. Ce fut là le premier de mes soins auquel elle parut sensible , & j'augurai bien d'un expédient qui la dispoisoit à l'attendrissement.

Henriette , fiere de représenter sa petite maman , joua parfaitement son rôle , & si parfaitement que je vis pleurer les domestiques. Cependant elle donnoit toujours à sa mere le nom de maman , & lui parloit avec le respect convenable. Mais enhardie par le succès , & par mon approbation qu'elle remarquoit fort bien , elle s'avisa de porter la main sur une cuillère & de dire dans une faillie : Claire , veux-tu de cela ? Le geste & le ton de voix furent imités au point que sa mere en tressaillit. Un moment après elle part d'un grand éclat de

rire , tend son assiette en disant , oui , mon enfant , donne ; tu es charmante : & puis elle se mit à manger avec une avidité qui me surprit. En la considérant avec attention , je vis de l'égarément dans ses yeux , & dans son geste un mouvement plus brusque & plus décidé qu'à l'ordinaire. Je l'empêchai de manger davantage , & je fis bien ; car une heure après elle eut une violente indigestion qui l'eût infailliblement étouffée , si elle eût continué de manger. Dès ce moment , je résolus de supprimer tous ces jeux , qui pouvoient allumer son imagination au point qu'on n'en seroit plus maître. Comme on guérit plus aisément de l'affliction que de la folie , il vaut mieux la laisser souffrir davantage , & ne pas exposer sa raison.

Voilà , mon cher , à peu près où nous en sommes. Depuis le retour du Baron , Claire monte chez lui tous les matins , soit tandis que j'y suis , soit quand j'en sors , ils passent une heure ou deux ensemble , & les soins qu'elle lui rend facilitent un peu ceux qu'on prend d'elle. D'ailleurs elle commence à se rendre plus assidue auprès des enfans. Un des trois a été malade , précisé-

ment celui qu'elle aime le moins. Cet accident lui a fait sentir qu'il lui reste des pertes à faire , & lui a rendu le zele de ses devoirs. Avec tout cela , elle n'est pas encore au point de la tristesse ; les larmes ne coulent pas encore ; on vous attend pour en répandre , c'est à vous de les essuyer. Vous devez m'entendre. Pensez au dernier conseil de Julie ; il est venu de moi le premier , & je le crois plus que jamais utile & sage. Venez vous réunir à tout ce qui reste d'elle. Son pere , son amie , son mari , ses enfans , tout vous attend , tout vous desire , vous êtes nécessaire à tous. Enfin , sans m'expliquer davantage , venez partager & guérir mes ennuis ; je vous devrai peut-être plus que personne.

L E T T R E X I I .

D E J U L I E

A S A I N T - P R E U X .

Cette Lettre étoit incluse dans la précédente.

IL faut renoncer à nos projets. Tout est changé , mon bon ami ; souffrons ce changement sans murmure ; il vient d'une main plus sage que nous. Nous songions à nous réunir : cette réunion n'étoit pas bonne. C'est un bienfait du Ciel de l'avoir prévenue ; sans doute il prévient des malheurs.

Je me suis long-tems fait illusion. Cette illusion me fut salutaire ; elle se détruit au moment que je n'en ai plus besoin. Vous m'avez cru guérie , & j'ai cru l'être. Rendons graces à celui qui fit durer cette erreur autant qu'elle étoit utile ; qui fait si me voyant si près de l'abyme , la tête ne m'eût point tourné ? Oui , j'eus beau vouloir étouffer le premier sentiment qui m'a fait vivre , il s'est

concentré dans mon cœur. Il s'y réveille au moment qu'il n'est plus à craindre ; il me soutient quand mes forces m'abandonnent ; il me ranime quand je me meurs. Mon ami , je fais cet aveu sans honte ; ce sentiment resté malgré moi fut involontaire , il n'a rien coûté à mon innocence ; tout ce qui dépend de ma volonté fut pour mon devoir. Si le cœur qui n'en dépend pas fut pour vous , ce fut mon tourment & non pas mon crime. J'ai fait ce que j'ai dû faire ; la vertu me reste sans tache , & l'amour m'est resté sans remords.

J'ose m'honorer du passé ; mais qui m'eût pu répondre de l'avenir ? Un jour de plus , peut-être , & j'étois coupable ! Qu'étoit-ce de la vie entière passée avec vous ? Quels dangers j'ai courus sans le savoir ! A quels dangers plus grands j'allois être exposée ! Sans doute je sentoisi pour moi les craintes que je croyois sentir pour vous. Toutes les épreuves ont été faites , mais elles pouvoient trop revenir. N'ai-je pas assez vécu pour le bonheur & pour la vertu ? Que me restoit-il d'utile à tirer de la vie. En me l'ôtant , le Ciel ne m'ôte plus rien de regrettable , & met mon

honneur à couvert. Mon ami, je pars au moment favorable, contente de vous & de moi; je pars avec joie, & ce départ n'a rien de cruel. Après tant de sacrifices je compte pour peu celui qui me reste à faire : ce n'est que mourir une fois de plus.

Je prévois vos douleurs ; je les sens : vous restez à plaindre, je le fais trop ; & le sentiment de votre affliction est la plus grande peine que j'emporte avec moi ; mais voyez aussi que de consolations je vous laisse ! Que de soins à remplir envers celle qui vous fut chère, vous font un devoir de vous conserver pour elle ! il vous reste à la servir dans la meilleure partie d'elle-même. Vous ne perdez de Julie que ce que vous en avez perdu depuis long-tems. Tout ce qu'elle eut de meilleur vous reste. Venez vous réunir à sa famille. Que son cœur demeure au milieu de vous. Que tout ce qu'elle aimait se rassemble pour lui donner un nouvel être. Vos soins, vos plaisirs, votre amitié, tout fera son ouvrage. Le nœud de votre union formé par elle la fera revivre ; elle ne mourra qu'avec le dernier de tous.

Songez qu'il vous reste une autre Julie,

& n'oubliez pas ce que vous lui devez. Chacun de vous va perdre la moitié de sa vie , unifiez-vous pour conserver l'autre ; c'est le seul moyen qui vous reste à tous deux de me survivre , en servant ma famille & mes enfans. Que ne puis - je inventer des nœuds plus étroits encore pour unir tout ce qui m'est cher ! Combien vous devez l'être l'un à l'autre ! Combien cette idée doit renforcer votre attachement mutuel ! Vos objections contre cet engagement vont être de nouvelles raisons pour le former. Comment pourrez-vous jamais vous parler de moi sans vous attendre ensemble ? Non , Claire & Julie seront si bien confondues qu'il ne sera plus possible à votre cœur de les séparer. Le sien vous rendra tout ce que vous aurez senti pour son amie , elle en sera la confidente & l'objet : vous serez heureux par celle qui vous restera , sans cesser d'être fidele à celle que vous aurez perdue , & après tant de regrets & de peines , avant que l'âge de vivre & d'aimer se passe , vous aurez brûlé d'un feu légitime & joui d'un bonheur innocent.

C'est dans ce chaste lien que vous pourrez sans distractions & sans craintes vous occu-

per des soins que je vous laisse , & après lesquels vous ne serez plus en peine de dire quel bien vous aurez fait ici-bas. Vous le savez , il existe un homme digne du bonheur auquel il ne fait pas aspirer. Cet homme est votre libérateur , le mari de l'amie qu'il vous a rendue. Seul , sans intérêt à la vie , sans attente de celle qui la suit , sans plaisir , sans consolation , sans espoir , il sera bientôt le plus infortuné des mortels. Vous lui devez les soins qu'il a pris de vous , & vous savez ce qui peut les rendre utiles. Souvenez-vous de ma lettre précédente. Passez vos jours avec lui. Que rien de ce qui m'aima ne le quitte. Il vous a rendu le goût de la vertu , montrez-lui en l'objet & le prix. Soyez Chrétien pour l'engager à l'être. Le succès est plus près que vous ne pensez : il a fait son devoir , je ferai le mien , faites le vôtre. Dieu est juste ; ma confiance ne me trompera pas.

Je n'ai qu'un mot à vous dire sur mes enfans. Je fais quels soins va vous coûter leur éducation : mais je fais bien aussi que ces soins ne vous seront pas pénibles. Dans les momens de dégoût inséparables de cet em-

ploi, dites-vous, ils sont les enfans de Julie, il ne vous coûtera plus rien. M. de Wolmar vous remettra les observations que j'ai faites sur votre mémoire & sur le caractère de mes deux fils. Cet écrit n'est que commencé : je ne vous le donne pas pour règle, je le soumetts à vos lumières. N'en faites point des savans, faites-en des hommes bienfaisans & justes. Parlez-leur quelquefois de leur mere..... vous savez s'ils lui étoient chers..... dites à Marcellin qu'il ne m'en coûta pas de mourir pour lui. Dites à son frere que c'étoit pour lui que j'aime-rois la vie. Dites-leur... je me sens fatiguée. Il faut finir cette lettre. En vous laissant mes enfans, je m'en sépare avec moins de peine; je crois rester avec eux.

Adieu, adieu, mon doux ami..... Hélas ! j'acheve de vivre comme j'ai commencé. J'en dis trop, peut-être, en ce moment où le cœur ne déguise plus rien. ... Eh ! pourquoi craindrois-je d'exprimer tout ce que je sens ? Ce n'est plus moi qui te parle ; je suis déjà dans les bras de la mort. Quand tu veras cette lettre, les vers rongeront le visage de ton amante, & son cœur où tu ne seras

plus. Mais mon ame existeroit-elle sans toi , sans toi quelle félicité goûterois-je ? Non , je ne te quitte pas , je vais t'attendre. La vertu qui nous sépara sur la tere , nous unira dans le séjour éternel. Je meurs dans cette douce attente. Trop heureuse d'acheter au prix de ma vie le droit de t'aimer toujours sans crime , & de te le dire encore une fois.

LETTRE XIII.

DE MADAME D'ORBE

A SAINT-PREUX.

J'APPRENDs que vous commencez à vous remettre assez pour qu'on puisse espérer de vous voir bientôt ici. Il faut , mon ami , faire effort sur votre foiblesse ; il faut tâcher de passer les monts avant que l'hiver acheve de vous les fermer. Vous trouverez en ce pays l'air qui vous convient ; vous n'y verrez que douleur & tristesse , & peut-être l'affliction commune sera-t-elle un soulagement pour la vôtre. La mienne pour s'exhaler a besoin de vous. Moi seule je ne puis ni

pleurer , ni parler , ni me faire entendre. Wolmar m'entend & ne me répond pas. La douleur d'un pere infortuné se concentre en lui-même ; il n'en imagine pas une plus cruelle ; il ne la fait ni voir ni sentir : il n'y a plus d'épanchement pour les vieillards. Mes enfans m'attendrissent & ne savent pas s'attendrir. Je suis seule au milieu de tout le monde. Un morne silence regne autour de moi. Dans mon stupide abattement je n'ai plus de commerce avec personne. Je n'ai qu'assez de force & de vie pour sentir les horreurs de la mort. O venez , vous qui partagez ma perte ! venez partager mes douleurs ; venez nourrir mon cœur de vos regrets ; venez l'abreuver de vos larmes. C'est la seule consolation que je puisse attendre ; c'est le seul plaisir qui me reste à goûter.

Mais avant que vous arriviez , & que j'apprenne votre avis sur un projet dont je fais qu'on vous a parlé , il est bon que vous sachiez le mien d'avance. Je suis ingénue & franche ; je ne veux rien vous dissimuler. J'ai eu de l'amour pour vous , je l'avoue : peut-être en ai-je encore ; peut-être en aurai-je toujours ; je ne le fais ni le veux savoir. On s'en doute ,

je ne l'ignore pas ; je ne m'en fâche ni ne m'en soucie. Mais voici ce que j'ai à vous dire , & que vous devez bien retenir. C'est qu'un homme qui fut aimé de Julie d'Étange & pourroit se résoudre à en épouser une autre , n'est à mes yeux qu'un indigne & un lâche que je tiendrois à déshonneur d'avoir pour ami ; & quant à moi , je vous déclare que tout homme , quel qu'il puisse être , qui désormais m'osera parler d'amour , ne m'en reparlera de sa vie.

Songez aux soins qui vous attendent , aux devoirs qui vous sont imposés , à celle à qui vous les avez promis. Ses enfans se forment & grandissent , son pere se consume insensiblement ; son mari s'inquiete & s'agite ; il a beau faire , il ne peut la croire anéantie ; son cœur , malgré qu'il en ait , se révolte contre sa vaine raison. Il parle d'elle , il lui parle , il soupire. Je crois déjà voir s'accomplir les vœux qu'elle a faits tant de fois , & c'est à vous d'achever ce grand ouvrage. Quels motifs pour vous attirer ici l'un & l'autre ! Il est bien digne du généreux Edouard que nos malheurs ne lui aient pas fait changer de résolution.

Venez donc , chers & respectables amis , venez vous réunir à tout ce qui reste d'elle. Rassemblons tout ce qui lui fut cher. Que son esprit nous anime ; que son cœur joigne tous les nôtres ; vivons toujours sous ses yeux. J'aime à croire que du lieu qu'elle habite , du séjour de l'éternelle paix , cette ame encore aimante & sensible se plaît à revenir parmi nous , à retrouver ses amis pleins de sa mémoire , à les voir imiter ses vertus , à s'entendre honorer par eux , à les sentir embrasser sa tombe , & gémir en prononçant son nom. Non , elle n'a point quitté ces lieux qu'elle nous rendit si charmans. Ils sont encore tous remplis d'elle. Je la vois sur chaque objet , je la sens à chaque pas , à chaque instant du jour j'entends les accens de sa voix. C'est ici qu'elle a vécu ; c'est ici que repose sa cendre la moitié de sa cendre. Deux fois la semaine , en allant au Temple j'apperçois j'apperçois le lieu triste & respectable Beauté , c'est donc là ton dernier asyle ! . . . confiance , amitié , vertus , plaisirs , folâtres jeux , la terre a tout englouti je me sens entraînée j'approche en frissonnant je

crains de fouler cette terre sacrée . . . je crois la sentir palpiter & frémir sous mes pieds . . . j'entends murmurer une voix plaintive ! . . . Claire ! ô ma Claire ! où es-tu ? que fais-tu loin de ton amie ? . . . Son cercueil ne la contient pas toute entière . . . il attend le reste de sa proie . . . il ne l'attendra pas longtemps (1).

Fin de la sixième & dernière Partie.

(1) En achevant de relire ce recueil, je crois voir pourquoi l'intérêt, tout foible qu'il est, m'en est si agréable, & le fera, je pense, à tout lecteur d'un bon naturel. C'est qu'au moins ce foible intérêt est pur & sans mélange de peine ; qu'il n'est point excité par des noirceurs, par des crimes, ni mêlé du tourment de haïr. Je ne saurois concevoir quel plaisir on peut prendre à imaginer & composer le personnage d'un scélérat, à se mettre à sa place tandis qu'on le représente, à lui prêter l'éclat le plus imposant. Je plains beaucoup les auteurs de tant de tragédies pleines d'horreurs, lesquels passent leur vie à faire agir & parler des gens qu'on ne peut écouter ni voir sans souffrir. Il me semble qu'on devroit gémir d'être condamné à un travail si cruel ; ceux qui s'en font un amusement doivent être bien dévorés du zèle de l'utilité publique. Pour moi, j'admire de bon cœur leurs talens & leurs beaux génies ; mais je remercie Dieu de ne me les avoir pas donnés.

LES AMOURS

DE MILORD

EDOUARD BOMSTON (*).

Les bizarres aventures de Milord Edouard à Rome , étoient trop romanesques pour pouvoir être mêlées avec celles de Julie sans en gêner la simplicité. Je me contenterai donc d'en extraire & abréger ici ce qui sert à l'intelligence de deux ou trois lettres où il en est question.

Milord Edouard, dans ses tournées d'Italie, avoit fait connoissance à Rome avec une femme de qualité , Napolitaine , dont il ne

(*) Cette piece qui paroît pour la première fois , a été copiée sur le manuscrit original & unique de la main de l'Auteur , qui appartient , & existe entre les mains de *M^{de}. la Maréchale de Luxembourg* , qui a bien voulu le confier.

tardapas à devenir fortement amoureux ; elle de son côté conçut pour lui une passion violente qui la dévora le reste de sa vie , & finit par la mettre au tombeau. Cet homme , âpre & peu galant , mais ardent & sensible , extrême & grand en tout , ne pouvoit guere inspirer ni sentir d'attachement médiocre.

Les principes stoïques de ce vertueux Anglois inquiétoient la Marquise. Elle prit le parti de se faire passer pour veuve durant l'absence de son mari , ce qui lui fut aisé , parce qu'ils étoient tous deux étrangers à Rome & que le Marquis servoit dans les troupes de l'empereur. L'amoureux Edouard ne tarda pas à parler de mariage ; la Marquise allégua la différence de religion & d'autres prétextes. Enfin ils lierent ensemble un commerce intime & libre , jusqu'à ce qu'Edouard ayant découvert que le mari vivoit , voulut rompre avec elle , après l'avoir accablée des plus vifs reproches , outré de se trouver coupable sans le savoir , d'un crime qu'il avoit en horreur.

La Marquise femme sans principes , mais adroite & pleine de charmes , n'épargna rien pour le retenir & en vint à bout. Le

commerce adúltere fut supprimé , mais les liaisons continuèrent. Toute indigne qu'elle étoit d'aimer , elle aimoit pourtant : il falut consentir à voir sans fruit un homme adoré , qu'elle ne pouvoit conserver autrement , & cette barrière volontaire irritant l'amour des deux côtés , il en devint plus ardent par la contrainte. La Marquise ne négligea pas les soins qui pouvoient faire oublier à son amant ses résolutions : elle étoit séduisante & belle ; tout fut inutile. L'Anglois resta ferme ; sa grande ame étoit à l'épreuve. La première de ses passions étoit la vertu. Il eût sacrifié sa vie à sa maîtresse , & sa maîtresse à son devoir. Une fois la séduction devint trop pressante ; le moyen qu'il alloit prendre pour s'en délivrer retint la Marquise & rendit vains tous ses pièges. Ce n'est point parce que nous sommes foibles , mais parce que nous sommes lâches que nos sens nous subjuguent toujours. Qui-conque craint moins la mort que le crime n'est jamais forcé d'être criminel.

Il y a peu de ces ames fortes qui entraînent les autres & les élèvent à leur sphere ; mais il y en a. Celle d'Edouard étoit de

ce nombre. La Marquise espéroit le gagner ; c'étoit lui qui la gagnoit insensiblement. Quand les leçons de la vertu prenoient dans sa bouche les accens de l'amour , il la touchoit , il la faisoit pleurer ; ses feux sacrés animoient cette ame rampante ; un sentiment de justice & d'honneur y portoit son charme étranger ; le vrai beau commençoit à lui plaire : si le méchant pouvoit changer de nature , le cœur de la Marquise en auroit changé.

L'amour seul profita de ces émotions légères ; il en acquit plus de délicatesse : elle commença d'aimer avec générosité ; avec un tempérament ardent & dans un climat où les sens ont tant d'empire , elle oublia ses plaisirs pour songer à ceux de son amant , & ne pouvant les partager, elle voulut au moins qu'il les eût d'elle. Telie fut de sa part l'interprétation favorable d'une démarche où son caractère & celui d'Edouard qu'elle connoissoit bien , pouvoient faire trouver un raffinement de séduction.

Elle n'épargna ni soins , ni dépense , pour faire chercher dans tout Rome une jeune personne facile & sûre ; on la trouva , non

faus peine. Un soir après un entretien fort tendre , elle la lui présenta ; disposez-en , lui dit-elle , avec un sourire ; qu'elle jouisse du prix de mon amour ; mais qu'elle soit la seule. C'est assez pour moi si quelquefois auprès d'elle vous songez à la main dont vous la tenez. Elle voulut sortir , Edouard la retint. Arrêtez , lui dit-il ; si vous me croyez assez lâche pour profiter de votre offre dans votre propre maison , le sacrifice n'est pas d'un grand prix , & je ne vaudrais pas la peine d'être beaucoup regretté. Puisque vous ne devez pas être à moi , je souhaite , dit la Marquise , que vous ne soyez à personne ; mais si l'amour doit perdre ses droits , souffrez au moins qu'il en dispose. Pourquoi mon bienfait vous est-il à charge ? avez-vous peur d'être un ingrat ? Alors elle l'obligea d'accepter l'adresse de Laure (c'étoit le nom de la jeune personne) & lui fit jurer qu'il s'abstiendrait de tout autre commerce. Il dut être touché , il le fut. Sa reconnoissance lui donna plus de peine à contenir que son amour , & ce fut le piège le plus dangereux que la Marquise lui ait tendu de sa vie.

Extrême en tout , ainsi que son amant ,
elle

elle fit souper Laure avec elle, & lui prodigua ses caresses, comme pour jouir avec plus de pompe du plus grand sacrifice que l'amour ait jamais fait. Edouard pénétré se livroit à ses transports; son ame émue & sensible s'exhaloit dans ses regards, dans ses gestes, il ne disoit pas un mot qui ne fût l'expression de la passion la plus vive. Laure étoit charmante; à peine la regardoit-il. Elle n'imita pas cette indifférence; elle regardoit, & voyoit dans le vrai tableau de l'amour un objet tout nouveau pour elle.

Après le souper la Marquise renvoya Laure, & resta seule avec son amant. Elle avoit compté sur les dangers de ce tête-à-tête; elle ne s'étoit pas trompée en cela; mais comptant qu'il y succomberoit, elle se trompa; toute son adresse ne fit que rendre le triomphe de la vertu plus éclatant & plus douloureux à l'un & à l'autre. C'est à cette soirée que se rapporte, à la fin de la quatrième partie de Julie, l'admiration de St. Preux pour la force de son ami.

Edouard étoit vertueux mais homme. Il avoit toute la simplicité du véritable honneur, & rien de ces fausses bienféances qu'on

lui substitue , & dont les gens du monde font si grand cas. Après plusieurs jours passés dans les mêmes transports près de la Marquise , il sentit augmenter le péril ; & prêt à se laisser vaincre , il aima mieux manquer de délicatesse que de vertu ; il fut voir Laure.

Elle tressaillit à sa vue : il la trouva triste , il entreprit de l'égayer , & ne crut pas avoir besoin de beaucoup de soins pour y réussir. Cela ne lui fut pas si facile qu'il l'avoit cru. Ses caresses furent mal reçues , ses offres furent rejetées d'un air qu'on ne prend point en disputant ce qu'on veut accorder.

Un accueil aussi ridicule ne le rebuta pas , il l'irrita. Devoit-il des égards d'enfant à une fille de cet ordre ? Il usa sans ménagement de ses droits. Laure malgré ses cris , ses pleurs , sa résistance , se sentant vaincue , fait un effort , s'élance à l'autre extrémité de la chambre , & lui crie d'une voix animée ; tuez-moi si vous voulez ; jamais vous ne me toucherez vivante. Le geste , le regard , le ton , n'étoient pas équivoques. Edouard dans un étonnement qu'on ne peut concevoir , se calme , la prend par la main ,

HÉLOÏSE. VI. PART. 243

la fait rasseoir , s'assye à côté d'elle , & la regardant sans parler , attend froidement le dénouement de cette Comédie.

Elle ne disoit rien ; elle avoit les yeux baissés ; sa respiration étoit inégale , son cœur palpitait ; & tout marquoit en elle une agitation extraordinaire. Edouard rompit enfin le silence pour lui demander ce que signifioit cette étrange scene ? Me serois-je trompé , lui dit-il ? ne seriez-vous point Lauretta Pisana ? Plût à Dieu , dit-elle d'une voix tremblante. Quoi donc ! reprit-il avec un sourire moqueur ; auriez-vous par hasard changé de métier ? Non , dit Laure ; je suis toujours la même : on ne revient plus de l'état où je suis. Il trouva dans ce tour de phrase , & dans l'accent dont il fut prononcé quelque chose de si extraordinaire qu'il ne savoit plus que penser & qu'il crut que cette fille étoit devenue folle. Il continua : pourquoi donc , charmante Laure , ai-je seul l'exclusion ? Dites-moi ce qui m'attire votre haine. Ma haine ! s'écria-t-elle d'un ton plus vif. Je n'ai point aimé ceux que j'ai reçus. Je puis souffrir tout le monde hors vous seul.

Mais pourquoi cela ? Laure , expliquez-vous mieux , je ne vous entends point. Eh ! m'entends-je moi-même ! Tout ce que je fais , c'est que vous ne me toucherez jamais. Non ! s'écria-t-elle encore avec emportement , jamais vous ne me toucherez. En me sentant dans vos bras , je songerois que vous n'y tenez qu'une fille publique , & j'en mourrois de rage.

Elle s'animoit en parlant. Edouard aperçut dans ses yeux des signes de douleur & de désespoir qui l'attendrirent. Il prit avec des manieres moins méprisantes , un ton plus honnête & plus caressant. Elle se cachoit le visage ; elle évitoit ses regards. Il lui prit la main d'un air affectueux. A peine elle sentit cette main qu'elle y porta la bouche & la pressa de ses levres en poussant des sanglots & versant des torrens de larmes.

Ce langage , quoiqu'assez clair , n'étoit pas précis. Edouard ne l'amena qu'avec peine à lui parler plus nettement. La pudeur éteinte étoit revenue avec l'amour , & Laure n'avoit jamais prodigué sa personne avec tant de honte qu'elle en eut d'avouer qu'elle aimoit.

A peine cet amour étoit-il né qu'il étoit déjà dans toute sa force. Laure étoit vive & sensible; assez belle pour faire une passion; assez tendre pour la partager. Mais vendue par d'indignes parens dès sa première jeunesse, ses charmes souillés par la débauche avoient perdu leur empire. Au sein des honteux plaisirs, l'amour fuyoit devant elle; de malheureux corrupteurs ne pouvoient ni le sentir ni l'inspirer. Les corps combustibles ne brûlent point d'eux-mêmes; qu'une étincelle approche, & tout part. Ainsi prit feu le cœur de Laure aux transports de ceux d'Edouard & de la Marquise. A ce nouveau langage, elle sentit un frémissement délicieux: elle prêtoit une oreille attentive; ses avides regards ne laissoient rien échapper. La flamme humide qui sortoit des yeux de l'amant pénéroit par les siens jusqu'au fond du cœur; un sang plus brûlant couroit dans ses veines; la voix d'Edouard avoit un accent qui l'agitoit; le sentiment lui sembloit peint dans tous ses gestes; tous ses traits animés par la passion la lui faisoient ressentir. Ainsi la première image de l'amour lui fit aimer l'objet qui la lui avoit

offerte. S'il n'eût rien senti pour une autre , peut-être n'eût-elle rien senti pour lui.

Toute cette agitation la suivit chez elle. Le trouble de l'amour naissant est toujours doux. Son premier mouvement fut de se livrer à ce nouveau charme ; le second fut d'ouvrir les yeux sur elle. Pour la première fois de sa vie elle vit son état ; elle en eut horreur. Tout ce qui nourrit l'espérance & les desirs des amans , se tournoit en désespoir dans son ame. La possession de ce qu'elle aimoit n'offroit à ses yeux que l'opprobre d'une abjecte & vile créature , à laquelle on prodigue son mépris avec ses caresses ; dans le prix d'un amour heureux elle ne vit que l'infâme prostitution. Ses tourmens les plus insupportables lui venoient ainsi de ses propres desirs. Plus il lui étoit aisé de les satisfaire , plus son sort lui sembloit affreux ; sans honneur , sans espoir , sans ressources , elle ne connut l'amour que pour en regretter les délices. Ainsi commencèrent ses longues peines , & finit son bonheur d'un moment.

La passion naissante qui l'humilioit à ses propres yeux , l'élevoit à ceux d'Edouard.

La voyant capable d'aimer , il ne la méprisa plus. Mais quelles consolations pouvoit-elle attendre de lui ? Quel sentiment pouvoit-il lui marquer , si ce n'est le foible intérêt qu'un cœur honnête qui n'est pas libre peut prendre à un objet de pitié ; qui n'a plus d'honneur qu'assez pour sentir sa honte ?

Il la consola comme il put , & promit de la venir revoir. Il ne lui dit pas un mot de son état , pas même pour l'exhorter d'en sortir. Que servoit d'augmenter l'effroi qu'elle en avoit , puisque cet effroi même la faisoit désespérer d'elle ? Un seul mot sur un tel sujet tiroit à conséquence & sembloit la rapprocher de lui : c'étoit ce qui ne pouvoit jamais être. Le plus grand malheur des métiers infâmes est qu'on ne gagne rien à les quitter.

Après une seconde visite , Edouard n'oubliant pas la magnificence angloise , lui envoya un cabinet de lacque & plusieurs bijoux d'Angleterre. Elle lui renvoya le tout avec ce billet.

« J'ai perdu le droit de refuser des présens.
 » J'ose pourtant vous renvoyer le vôtre ; car
 » peut-être n'aviez - vous pas dessein d'en
 » faire un signe de mépris. Si vous le ren-

» voyez encore , il faudra que je l'accepte :
 » mais vous avez une bien cruelle générosité ».

Edouard fut frappé de ce billet , il le trouvoit à la fois humble & fier. Sans sortir de la bassesse de son état , Laure y montrait une sorte de dignité. C'étoit presque effacer son opprobre à force de s'en avilir. Il avoit cessé d'avoir du mépris pour elle ; il commença de l'estimer. Il continua de la voir sans plus parler de présent ; & s'il ne s'honora pas d'être aimé d'elle , il ne put s'empêcher de s'en applaudir.

Il ne cacha pas ses visites à la Marquise. Il n'avoit nulle raison de les lui cacher ; & c'eût été de sa part une ingratitude. Elle en voulut savoir davantage. Il jura qu'il n'avoit point touché Laure. Sa modération eut un effet tout contraire à celui qu'il en attendoit. Quoi ! s'écria la Marquise en fureur ; vous la voyez & ne la touchez point ? Qu'allez-vous donc faire chez elle ? Alors s'éveilla cette jalousie infernale qui la fit cent fois attenter à la vie de l'un & de l'autre , & la consuma de rage jusqu'au moment de sa mort.

D'autres circonstances acheverent d'allumer

cette passion furieuse & rendirent cette femme à son vrai caractère. J'ai déjà remarqué que dans son integre probité Edouard manquoit de délicatesse. Il fit à la Marquise le même présent que lui avoit renvoyé Laure. Elle l'accepta ; non par avarice , mais parce qu'ils étoient sur le pied de s'en faire l'un à l'autre ; échange auquel , à la vérité , la Marquise ne perdoit pas. Malheureusement elle vint à savoir la première destination de ce présent , & comment il lui étoit revenu. Je n'ai pas besoin de dire qu'à l'instant tout fut brisé & jeté par les fenêtres. Qu'on juge de ce que dut sentir en pareil cas une maîtresse jalouse , & une femme de qualité.

Cependant plus Laure sentoit sa honte , moins elle tentoit de s'en délivrer ; elle y restoit par désespoir , & le dédain qu'elle avoit pour elle - même réjaillissoit sur ses corrupteurs. Elle n'étoit pas fière ; quel droit eût-elle eu de l'être ? Mais un profond sentiment d'ignominie qu'on voudroit en vain repousser ; l'affreuse tristesse de l'opprobre qui se sent & ne peut se fuir ; l'indignation d'un cœur qui s'honore encore , & se sent à jamais déshonoré ; tout versoit le remords

& l'ennui sur des plaisirs abhorrés par l'amour. Un respect étranger à ces âmes viles, leur faisoit oublier le ton de la débauche ; un trouble involontaire empoisonnoit leurs transports, & touchés du sort de leur victime, ils s'en retournoient pleurant sur elle & rougissant d'eux.

La douleur la consumoit. Edouard, qui peu-à-peu la prenoit en amitié, vit qu'elle n'étoit que trop affligée, & qu'il falloit plutôt la ranimer que l'abattre. Il la voyoit ; c'étoit déjà beaucoup pour la consoler. Ses entretiens firent plus, ils l'encouragerent. Ses discours élevés & grands rendoient à son âme accablée le ressort qu'elle avoit perdu. Quel effet ne faisoient-ils point partant d'une bouche aimée, & pénétrant dans un cœur bien né que le sort livroit à la honte, mais que la nature avoit fait pour l'honnêteté ? C'est dans ce cœur qu'ils trouvoient de la prise, & qu'ils portoient avec fruit les leçons de la vertu.

Par ces soins bienfaisans, il la fit enfin mieux penser d'elle. S'il n'y a de flétrissure éternelle que celle d'un cœur corrompu, je sens en moi de quoi pouvoir effacer ma

honte. Je serai toujours méprisée , mais je ne mériterai plus de l'être ; je ne me mépriserai plus. Echappée à l'horreur du vice , celle du mépris m'en fera moins amère. Eh ! que m'importent les dédains de toute la terre , quand Edouard m'estimera ? Qu'il voie son ouvrage & qu'il s'y complaise ; seul il me dédommagera de tout. Quand l'honneur n'y gagneroit rien , du moins l'amour y gagnera. Oui , donnons au cœur qu'il enflamme une habitation plus pure. Sentiment délicieux ! je ne profanerais plus tes transports. Je ne puis être heureuse ; je ne le serai jamais , je le sais. Hélas ! Je suis indigne des caresses de l'amour , mais je n'en souffrirai jamais d'autres.

Son état étoit trop violent pour pouvoir durer ; mais quand elle tenta d'en sortir , elle y trouva des difficultés qu'elle n'avoit pas prévues. Elle éprouva que celle qui renonce au droit sur sa personne ne le recouvre pas comme il lui plaît , & que l'honneur est une sauve-garde civile qui laisse bien foibles ceux qui l'ont perdu. Elle ne trouva d'autre parti pour se retirer de l'oppression , que d'aller brusquement se jeter dans un Couvent

& d'abandonner sa maison presque au pillage ; car elle vivoit dans une opulence commune à ses pareilles , sur-tout en Italie , quand l'âge & la figure les font valoir. Elle n'avoit rien dit à Bomston de son projet , trouvant une sorte de bassesse à en parler avant l'exécution. Quand elle fut dans son asyle , elle le lui marqua par un billet , le priant de la protéger contre les gens puissans qui s'intéressoient à son désordre & que sa retraite alloit offenser. Il courut chez elle assez-tôt pour sauver ses effets. Quoiqu'étranger dans Rome , un grand Seigneur considéré , riche , & plaidant avec force la cause de l'honêteté , y trouva bientôt assez de crédit pour la maintenir dans son Couvent , & même l'y faire jouir d'une pension que lui avoit laissé le Cardinal auquel ses parens l'avoient vendue.

Il fut la voir. Elle étoit belle ; elle aimoit ; elle étoit pénitente ; elle lui devoit tout ce qu'elle alloit être. Que de titres pour toucher un cœur comme le sien ! Il vint plein de tous les sentimens qui peuvent porter au bien les cœurs sensibles ; il n'y manquoit que celui qui pouvoit la rendre heureuse , & qui ne dépendoit pas de lui. Jamais

HÉLOÏSE. VI. PART. 253

elle n'en avoit tant espéré ; elle étoit transportée ; elle se sentoît déjà dans l'état auquel on remonte si rarement. Elle disoit , je suis honnête ; un homme vertueux s'intéresse à moi : Amour , je ne regrette plus les pleurs , les soupirs que tu me coûtes ; tu m'as déjà payé de tout. Tu fis ma force & tu fais ma récompense ; en me faisant aimer mes devoirs , tu deviens le premier de tous. Quel bonheur n'étoit réservé qu'à moi seule. C'est l'amour qui m'élève & m'honore ; c'est lui qui m'arrache au crime , à l'opprobre ; il ne peut plus sortir de mon cœur qu'avec la vertu. O Edouard ! quand je redeviendrai méprisable , j'aurai cessé de t'aimer.

Cette retraite fit du bruit : les ames basses , qui jugent des autres par elles-mêmes , ne purent imaginer qu'Edouard n'eût mis à cette affaire que de l'intérêt & de l'honnêteté. Laure étoit trop aimable pour que les soins qu'un homme prenoit d'elle ne fussent pas toujours suspects. La Marquise qui avoit ses espions , fut instruite de tout la première , & ses emportemens qu'elle ne put contenir acheverent de divulguer son intrigue. Le bruit en parvint au Marquis jusqu'à Vienne ;

& l'hiver suivant il vint à Rome chercher un coup d'épée pour rétablir son honneur qui n'y gagna rien.

Ainsi commencerent ces doubles liaisons , qui, dans un pays comme l'Italie , exposèrent Edouard à mille périls de toute espee ; tantôt de la part d'un militaire outragé , tantôt de la part d'une femme jalouse & vindicative ; tantôt de la part de ceux qui s'étoient attachés à Laure , & que sa perte mit en fureur. Liaisons bizarres s'il en fut jamais , qui l'environnant de périls sans utilité , le partageoient entre deux maîtresses passionnées , sans en pouvoir posséder aucune ; refusé de la courtisane qu'il n'aimoit pas , refusant l'honnête femme qu'il adoroit ; toujours vertueux , il est vrai ; mais croyant toujours servir la sagesse en n'écoutant que ses passions.

Il n'est pas aisé de dire quelle espee de sympathie pouvoit unir deux caractères si opposés que ceux d'Edouard & de la Marquise ; mais malgré la différence de leurs principes , ils ne purent jamais se détacher parfaitement l'un de l'autre. On peut juger du désespoir de cette femme emportée quand

elle crut s'être donnée une rivale , & quelle rivale ! par son imprudente générosité. Les reproches , les dedains , les outrages , les menaces , les tendres caresses , tout fut employé tour-à-tour pour détacher Edouard de cet indigne commerce , où jamais elle ne put croire que son cœur n'eût point de part. Il demeura ferme ; il l'avoit promis. Laure avoit borné son espérance & son bonheur à le voir quelquefois. Sa vertu naissante avoit besoin d'appui , elle tenoit à celui qui l'avoit fait naître ; c'étoit à lui de la soutenir. Voilà ce qu'il disoit à la Marquise , à lui-même ; & peut-être ne se disoit-il pas tout. Où est l'homme assez sévère pour fuir les regards d'un objet charmant , qui ne lui demande que de se laisser aimer ? où est celui dont les larmes de deux beaux yeux n'enflent pas un peu le cœur honnête ? où est l'homme bien-faisant dont l'utile amour-propre n'aime pas à jouir du fruit de ses soins. Il avoit rendu Laure trop estimable pour ne faire que l'estimer.

La Marquise n'ayant pu obtenir qu'il cessât de voir cette infortunée , devint furieuse ; sans avoir le courage de rompre avec lui ,

elle le prit dans une espece d'horreur. Elle frémissait en voyant entrer son carrosse , le bruit de ses pas en montant l'escalier la faisoit palpiter d'effroi. Elle étoit prête à se trouver mal à sa vue. Elle avoit le cœur serré tant qu'il restoit auprès d'elle ; quand il partoît elle l'accabloit d'imprécations ; si-tôt qu'elle ne le voyoit plus elle pleuroit de rage ; elle ne parloit que de vengeance : son dépit sanguinaire ne lui dictoit que des projets dignes d'elle. Elle fit plusieurs fois attaquer Édouard sortant du Couvent de Laure. Elle lui tendit des pièges à elle-même pour l'en faire sortir & l'enlever. Tout cela ne put le guérir. Il retournoit le lendemain chez celle qui l'avoit voulu faire assassiner la veille , & toujours avec son chimérique projet de la rendre à la raison , il exposoit la sienne , & nourrissoit sa foiblesse du zele de sa vertu.

Au bout de quelques mois le Marquis mal guéri de sa blessure mourut en Allemagne , peut-être de douleur de la mauvaise conduite de sa femme. Cet événement qui devoit rapprocher Edouard de la Marquise , ne servit qu'à l'en éloigner encore plus. Il lui trouva
tant

tant d'empressement à mettre à profit sa liberté recouvrée qu'il frémit de s'en prévaloir. Le seul doute si la blessure du Marquis n'avoit point contribué à sa mort effraya son cœur, & fit taire ses desirs. Il se disoit : les droits d'un époux meurent avec lui pour tout autre; mais pour son meurtrier ils lui survivent & deviennent inviolables. Quand l'humanité, la vertu, les loix ne prescriroient rien sur ce point, la raison seule ne nous dit-elle pas que les plaisirs attachés à la reproduction des hommes ne doivent point être le prix de leur sang; sans quoi les moyens destinés à nous donner la vie seroient des sources de mort, & le genre humain périroit par les soins qui doivent le conserver !

Il passa plusieurs années ainsi partagé entre deux maîtresses; flottant sans cesse de l'une à l'autre : souvent voulant renoncer à toutes deux & n'en pouvant quitter aucune, repoussé par cent raisons, rappelé par mille sentimens, & chaque jour plus serré dans ses liens par ses vains efforts pour les rompre : cédant tantôt au penchant, & tantôt au devoir, allant de Londres à Rome & de Rome à Londres sans pouvoir se fixer nulle part.

Toujours ardent , vif , paſſionné , jamais foible ni coupable , & fort de ſon ame grande & belle quand il penſoit ne l'être que de ſa raiſon. Enfin tous les jours méditant des folies , & tous les jours revenant à lui , prêt à brifer ſes indignes fers. C'eſt dans ſes premiers momens de dégoût qu'il faillit ſ'attacher à Julie , & il paroît sûr qu'il l'eût fait , ſ'il n'eût pas trouvé la place priſe.

Cependant la Marquiſe perdoit toujours du terrain par ſes vices ; Laure en gaignoit par ſes vertus. Au ſurplus la conſtance étoit égale des deux côtés ; mais le mérite n'étoit pas le même , & la Marquiſe avilie , dégradée par tant de crimes , finit par donner à ſon amour ſans eſpoir les ſupplémens que n'avoit pu ſupporter celui de Laure. A chaque voyage , Boniſton trouvoit à celle-ci de nouvelles perfections. Elle avoit appris l'Anglois , elle ſavoit par cœur tout ce qu'il lui avoit conſeillé de lire ; elle ſ'inſtruifoit dans toutes les connoiſſances qu'il paroïſſoit aimer : elle cherchoit à mouler ſon ame ſur la ſienne , & ce qu'il y reſtoit de ſon fond ne la déparoit pas. Elle étoit encore dans l'âge où la beauté

croît avec les années. La Marquise étoit dans celui où elle ne fait plus que décliner ; & quoiqu'elle eût ce ton du sentiment qui plaît & qui touche , qu'elle parlât d'humanité , de fidélité , de vertus avec grace ; tout cela devenoit ridicule par sa conduite , & sa réputation démentoit tous ces beaux discours. Edouard la connoissoit trop pour en espérer plus rien. Il s'en détachoit insensiblement sans pouvoir s'en détacher tout-à-fait , il s'approchoit toujours de l'indifférence sans pouvoir jamais y arriver. Son cœur le rappelloit sans cesse chez la Marquise ; ses pieds l'y portoient sans qu'il y songeât. Un homme sensible n'oublie jamais , quoi qu'il fasse, l'intimité dans laquelle ils avoient vécu. A force d'intrigues , de ruses , de noirceurs , elle parvint enfin à s'en faire mépriser ; mais il la méprisa sans cesser de la plaindre ; sans pouvoir jamais oublier ce qu'elle avoit fait pour lui ni ce qu'il avoit senti pour elle.

Ainsi dominé par ses habitudes encore plus que par ses penchans , Edouard ne pouvoit rompre les attachemens qui l'attiroient à Rome. Les douceurs d'un ménage heureux lui firent désirer d'en établir un semblable

avant de vieillir. Quelquefois il se taxoit d'injustice , d'ingratitude même envers la Marquise , & n'imputoit qu'à sa passion les vices de son caractère. Quelquefois il oublioit le premier état de Laure , & son cœur franchissoit sans y songer la barrière qui le séparoit d'elle. Toujours cherchant dans sa raison des excuses à son penchant , il se fit de son dernier voyage un motif pour éprouver son ami , sans songer qu'il s'exposoit lui-même à une épreuve dans laquelle il auroit succombé sans lui.

Le succès de cette entreprise & le dénouement des scènes qui s'y rapportent sont détaillées dans la XII Lettre de la V Partie & dans la III de la VI , de manière à n'avoir plus rien d'obscur à la suite de l'abrégé précédent. Edouard aimé de deux maîtresses sans en posséder aucune , paroît d'abord dans une situation risible. Mais sa vertu lui donnoit en lui-même une jouissance plus douce que celle de la beauté , & qui ne s'épuise pas comme elle. Plus heureux des plaisirs qu'il se refusoit que le voluptueux n'est de ceux qu'il goûte , il aima plus long-tems , resta libre , & jouit mieux de la vie que ceux

qui l'usent. Aveugles que nous sommes , nous la passons tous à courir après nos chimères. Eh ! ne saurons-nous jamais que de toutes les folies des hommes , il n'y a que celles du juste qui le rendent heureux ?

F I N.

T A B L E

DES LETTRES

ET MATIERES

Contenues en ce Volume.

- L**ETTRE PREMIERE de Mde. d'Orbe à Mde. de Wolmar. Elle lui apprend son arrivée à Lausanne, où elle l'invite de venir pour la noce de son frere. *Page 1*
- LET. II.** de Mde. d'Orbe à Mde. de Wolmar. Elle instruit sa Cousine de ses sentimens pour Saint-Preux. Sa gaieté la mettra toujours à l'abri de tout danger. Ses raisons pour rester veuve. 4
- LET. III.** de Milord Edouard à M. de Wolmar. Il lui apprend l'heureux dénouement de ses aventures, effet de la saine conduite de Saint-Preux; & accepte les offres que lui a fait M. de Wolmar, de venir passer à Clarens le reste de ses jours. 26
- LET. IV.** de M. de Wolmar à Milord Edouard. Il l'invite de nouveau à venir partager, lui & St. Preux, le bonheur de sa maison. 40
- LET. V.** de Mde. d'Orbe. à Mde. de Wolmar. Caractere, goûts & mœurs des habitans de Geneve. 44
- LET. VI.** de Mde. de Wolmar à St. Preux. Elle lui fait part du dessein qu'elle a de le marier avec Mde. d'Orbe; lui donne des conseils relatifs à ce projet, & combat ses maximes sur la priere

& sur la liberté.

Page 58

LET. VII. de St. Preux à Mde. de Wolmar. Il se refuse au projet formé par Mde. de Wolmar de l'unir à Mde. d'Orbe , & par quels motifs. Il défend son sentiment sur la priere & sur la liberté. 80

LET. VIII. de Mde. de Wolmar à St. Preux. Elle lui fait des reproches dictés par l'amitié , & à quelle occasion. Douceurs du desir , & charme de l'illusion. Douceurs de Julie & quelles. Ses alarmes par rapport à l'incrédulité de son mari calmées , & par quelles raisons. Elle informe St. Preux d'une partie qu'elle doit faire à Chillon avec sa famille. Funeste pressentiment. 107

LET. IX. de Fanchon Anet à St. Preux. Mde. de Wolmar se précipite dans l'eau , où elle voit tomber un de ses enfans. 141

LET. X. à St. Preux , commencée par Madame d'Orbe & achevée par M. de Wolmar. Mort de Julie. 144

LET. XI. de M. de Wolmar à St. Preux. Détail circonstancié de la maladie de Mde. de Wolmar. Ses divers entretiens avec sa famille & avec un Ministre , sur les objets les plus importants. Retour de Claude Anet. Tranquillité d'ame de Julie au sein de la mort. Elle expire entre les bras de sa Cousine. On la croit fausement rendue à la vie , & à quelle occasion. Comment le rêve de St. Preux est en quelque sorte accompli. Consternation de toute la maison. Désespoir de Claire. 145

LET. XII. de Julie à St. Preux : cette Lettre étoit incluse dans la précédente. Julie regarde

sa mort comme un bienfait du Ciel , & par quel motif. Elle engage de nouveau St. Preux à épouser Mde d'Orbe & le charge de l'éducation de ses enfans. Derniers adieux. *Page 225*

LET. XIII. de Mde. d'Orbe à St. Preux. Elle lui fait l'aveu de ses sentimens pour lui , & lui déclare en même tems qu'elle veut toujours rester libre. Elle lui représente l'importance des devoirs dont il est chargé ; lui annonce chez M. de Wolmar des dispositions prochaines à abjurer son incrédulité ; l'invite , lui & Milord Edouard , à se réunir au plutôt à la famille de Julie. Vive peinture de l'amitié la plus tendre , & de la plus amere douleur. 231

Les amours de Milord Edouard Bomston. Edouard fait connoissance à Rome avec une dame Napolitaine. Caractere de cette dame. Nature de leur liaison. Cette dame veut lui donner une maîtresse subalterne. Danger d'une situation qu'Edouard évite. Caractere de Laure : effet du véritable amour sur elle. Edouard la visite souvent sans l'aimer. Effet terrible de son assiduité auprès de Laure sur la Marquise. Laure change de conduite , & se retire dans un couvent. La Marquise hors d'elle-même , divulgue sa propre intrigue. Son mari l'apprend à Vienne. Ce qui en résulte. Situation singuliere d'Edouard. Entreprise funeste de la Marquise. Le Marquis meurt en Allemagne. Edouard ne veut pas profiter de cet événement. Sa maniere de vivre jusqu'au moment où il connut Julie. 236

Fin de la Table du septieme & dernier Volume.

C A T A L O G U E.

COLLECTION des petits formats , en beau papier , belle impression , belles gravures , & en tout supérieure à celle imprimée à Lyon : elle contient déjà 39 vol. tant des Poëtes François que d'autres Ouvrages d'agrément & d'amusement , & elle se continue toujours. Tous ces Ouvrages se vendent séparément , & à un prix modique eu égard à la beauté des Editions.

Prix en feuille pour le particulier.

- R**ECUEIL de Contes , 4 vol. , avec une jolie vignette à chaque Conte , gravées par les meilleurs Artistes de Paris. Les deux premiers vol. contiennent les Contes de la Fontaine , & les deux derniers sont de différens Auteurs. 30 liv.
- Contes Moraux de M. Marmontel , 3 vol. avec 27 fig. joliment gravées. 9 l.
- Bélisaire , du même Auteur. 2 l. 5 s.
- Jérusalem délivrée , 2 vol. 4 l. 10 s.
- Fables de la Fontaine , 2 vol. 4 l.
- Les Saisons de Tompson , fig. 2 l. 10 s.
- Poëme de Voltaire en 18 chants. 3 l. 10 s.
- Idem* , en 21 chants , avec des Notes , & une vignette à chaque chant.
- Contes en vers & Poésies de Voltaire. Poëmes , Epîtres & autres poésies du même Auteur , 2 vol. 4 l. 5 s.

- 2
- Amours pastorales de Daphnis & Chloé. 2 l.
 Lettres & Epîtres amoureuses d'Héloïse &
 d'Abeilard, 2 vol. . . . 4 l.
 Œuvres de Greccourt, 4 vol. . . 9 l.
 — de Gessner, 3 vol. avec 18 fig. 15 l.
 — Le même Ouvrage sur un papier un peu
 plus commun, avec le portrait & les trois
 Frontispices gravés. . . . 6 l. 15 f.
 — de Vergier, 3 vol. . . . 6 l. 15 f.
 — de Chaulieu, 2 vol. . . . 4 l. 10 f.
 — de Gresset, 2 vol. . . . 4 l. 10 f.
 — de Bernard. . . . 2 l. 5 f.
 — de Bernis, 2 vol. . . . 3 l. 10 f.
 — de Boileau, 2 vol. . . . 4 l.
 — choisies de Mde. Deshoulières. 2 l. 5 f.
 L'Emile de J. J. Rousseau, avec 8 belles gra-
 vures. 4 vol. . . . 10 l.
 Le Cousin de Mahomet, 2 vol. fig. 4 l.
 Le Poëme du Bonheur, par M. Helvetius,
 revu & corrigé d'après le véritable manus-
 crit, avec le portrait de l'Auteur. 1 volume.
 2 l. 5 f.

Les personnes qui désireront avoir tous ces
 petits Volumes reliés en veau, écaille, filet,
 bord & bordure dorés sur tranche, paieront
 la reliure 16 sols le Volume.

Ouvrages sous Presse.

Collection des Œuvres de J. J. Rousseau,
 faite sur l'Édition de Geneve : elle est supé-
 rieurement imprimée sur très-beau papier,
 avec gravures faites par les meilleurs Artistes

de Paris. Cette Edition est faite pour être jointe à la Collection.

L'on a fait tirer un petit nombre d'exemplaires *in-8.*, en conservant le petit format, ce qui formera une des plus belles Editions qui aient encore paru par la belle marge & par l'exécution typographique.

La Nouvelle Héloïse paroîtra en Mars prochain avec 14 gravures, & la suite successivement.

Les Œuvres choisies de Piron. 3 vol.

— de Jean-Baptiste Rousseau. 3 vol.

Œuvres de la Fare.

— de Mathurin Regnier.

La Henriade.

Poésie de Sapho.

Joannis 2 vol.

Les Bijoux indiscrets, 2 vol. fig.

On ne néglige rien pour rendre cette Collection agréable & intéressante, commode & portative : chaque Ouvrage est orné du portrait de l'Auteur, ou d'une vignette gravée par un des meilleurs Artistes de Paris.

On donnera tous les ans 12 à 15 volumes, qui augmenteront successivement cette Collection, & qui sera une des plus belles & des plus complètes qui aient jamais paru en France.

Prix en feuille pour le particulier.

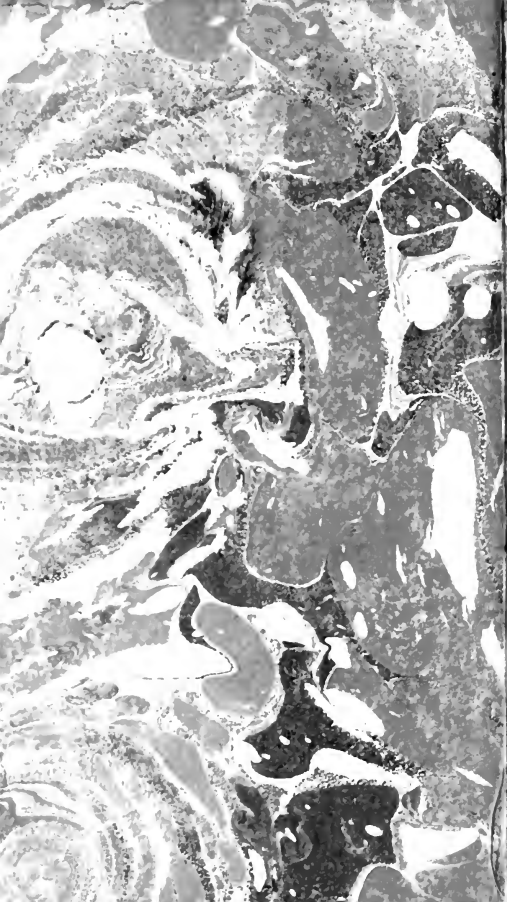
Œuvres de Voltaire, 40 vol. *in-8*, édition de Geneve, encadrée, avec fig. . . . 72 l.

- Dictionnaire de la Langue Françoisé , par
 Richelet, 2 vol. *in*-8. . . . 7 l. 10 s.
 Dictionnaire de Trévoux , 8 vol. *in*-folio ,
 dernière édition. Paris. . . . 72 l.
 Avis au Peuple sur sa Santé , par Tissot,
 2 vol. 2 l. 5 s.
 L'Onanisme , par le même , 1 v. 1780. 1 l. 10 s.
 Recueil de Contes tirés d'anciens Auteurs ,
 dans un genre libre , 1 vol. *in*-8. 4 l. 10 s.
Idem , *in*-8. grand papier, 1780. 6 l.
 Les Incas , par M. Marmontel , 2 vol. grand
in-8 , avec fig. belle édit. de Paris. 18 l.
 Œuvres de Palissot , 6 vol. *in*-8 , avec belles
 fig. magnifique édition. . . . 27 l.
 Dictionnaire d'Histoire naturelle, 9 vol. *in*-8.
 dernière édition de Paris. . . . 36 l.
Idem , 6 vol. *in*-4. . . . 54 l.
 Histoire de Philippe II , Roi d'Espagne , tra-
 duit de l'Anglois, 4 vol. . . . 7 l. 10 s.











Library
of the
University of Toronto

